J. SANDEAU
A. DUMAS.
DE BALZAC

Muséum Littéraire.

MISS MARY

OU

L'INSTITUTRICE

PAR EUGÈNE SUE.

I

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardin d'Idalie).

Et chez tous les Libraires Correspondants du Muséum en Belgique et à l'Étranger.

G. SAND
E. SUE.
P. FÉVAL

058a
Sablé

MISS MARY

OU

L'INSTITUTRICE.

MISS MARY

OU

L'INSTITUTRICE,

PAR

EUGÈNE SUE.

1

BRUXELLES.

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

1851

MISS MARY.

OU

L'INSTITUTRICE.

En 1840, vers la fin de l'automne, plusieurs voyageurs réunis dans une salle de l'établissement des diligences de Calais, attendaient le départ de cette voiture pour Paris.

Une jeune fille de dix-huit à vingt ans, d'une figure charmante, remplie de distinction, d'une expression à la fois douce, timide et mélancolique, était assise dans un coin de la salle, un sac de nuit sur ses genoux, une petite malle de cuir à ses pieds. Elle portait un chapeau de paille doublé de rose, à passe étroite, d'où s'échappaient

de longues boucles de cheveux châtain clair, et était enveloppée d'un ample tartan écossais.

Deux très-jeunes gens, d'une figure agréable, élégamment vêtus, coiffés de casquettes et tenant à la main leur nécessaire de voyage, causaient debout, tout bas, à quelques pas de la voyageuse, la regardaient parfois avec une admiration trop évidente pour être respectueuse; ils semblaient étourdis, moqueurs, et échangeaient sans doute quelques plaisanteries dont la jeune fille devait être l'objet, car ils riaient souvent assez haut en l'examinant à la dérobée. Auprès d'eux se trouvait un homme de cinquante ans environ, attendant à l'un des bureaux que l'on eût sans doute fait droit à quelque réclamation. Sa figure, soigneusement rasée, sauf de petits favoris roux mélangés de gris, sa cravate blanche nouée d'un large nœud croisé sous son long gilet chamois, sa redingote noire carrée, ses culottes noisette, ses guêtres de même couleur, le *stik* qu'il avait à la main, la minutieuse propreté de ses vêtements, lui donnaient tous les dehors d'un cocher anglais de bonne maison ayant quitté la livrée. Il comprenait le français, car à l'une des plaisanteries échangées entre les deux jeunes gens, plaisanterie probablement un peu vive, il se retourna, rougit et jeta les yeux sur la voyageuse, que les deux étourdis venaient sans doute de désigner. Mais à ce moment ils sortirent du bureau de la diligence, et l'un d'eux dit à l'autre en riant:

— Ta certitude de triompher n'est pas sans fatuité.

— Bah! une petite miss, charmante, il est vrai, mais qui m'a tout l'air d'une femme de chambre allant chercher fortune en France.

— Enfin, je tiens le pari.

— Un bracelet de vingt-cinq louis.

— Si tu perds, le bracelet ornera les beaux bras de Juliette.

— Si je gagne, il sera le premier bijou de l'écrin de cette délicieuse créature.

— Accepté.

Et ils s'éloignèrent.

La jeune fille, triste et pensive, n'avait fait aucune attention aux deux jeunes gens; elle fut tirée de sa rêverie par cette exclamation de l'homme à la redingote noire et aux guêtres noisette, qui, s'approchant rapidement d'elle comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il voyait, s'écria en anglais :

— Dieu me sauve! miss Mary!

Et il se découvrit respectueusement avec l'air de la plus profonde déférence.

— William! dit la jeune fille non moins surprise. Vous ici, mon bon William? Je vous croyais à Paris.

— J'en arrive, miss Mary. Mais vous voici donc en France avec votre famille?

— Non, William; mon père, ma mère et mes sœurs sont restés à Dublin. Je me rends seule à Paris.

— Vous partez pour Paris, seule.... vous, miss Mary?

Et William regardait la jeune miss avec une stupeur et une inquiétude croissantes.

Un triste sourire effleura ses lèvres, et elle reprit :

— Mon bon William, je peux vous parler en toute confiance. Vous avez été l'un des plus vieux et des plus fidèles serviteurs de notre famille, vous m'avez vue toute petite...

— Oui, miss Mary; car, lorsque vous aviez cinq ans, je conduisais par la longe *Old-Scamper*, le bon vieux poney du *Sethland*, pendant que sir Lawson, monsieur votre père, vous maintenait assise sur la selle...

— Eh bien! William, mon père a été complétement ruiné par la banqueroute d'un ami pour lequel il avait répondu; *Lawson-Cottage* et ses terres ont été vendus. Il ne reste rien à mon père, rien qu'une modeste place de greffier à Dublin. Cet office, obtenu par une faveur inespérée, lui donne à peine de quoi vivre, lui, ma mère et mes sœurs. Je viens dans ce pays pour être institutrice. Un hasard inespéré m'a fait trouver cette condition par l'entremise de M. le consul de France à Dublin, que mon père a intimement connu dans des temps plus heureux.

— Sir Lawson ruiné, le cottage vendu, tout vendu! reprit William en joignant les mains avec douleur. Comment, miss Mary! sir Lawson n'a pas même conservé *Glen-Artley*, son fameux cheval de chasse? Il s'est défait de *Blak-Fly*, votre jolie jument noire de pur sang, que j'avais dressée moi-même pour vous? Et les chevaux de

voiture? Aussi vendus! Et les magnifiques chevaux de la ferme, et les vaches de *Durham*, et les troupeaux d'*Ashley*, et la meute pour le renard? Aussi vendu, tout vendu! Dieu me sauve! miss Mary, que m'apprenez-vous là? Non, c'est à n'y pas croire! Sir Lawson ruiné, lui un des plus riches gentilshommes cultivateurs du comté! Non, c'est à n'y pas croire!

— Ainsi qu'à vous, William, ce changement de fortune m'a semblé d'abord incroyable; puis la résignation, le courage me sont venus.

— Et vous voyagez ainsi seule, miss Mary? Est-il possible, toute seule, sans une pauvre femme de chambre!

— Ma mère et mes sœurs se servent elles-mêmes; je ferai comme elles. Mais je vous croyais établi à Paris, William.

— Hélas! miss Mary, j'ai été puni de n'avoir pas suivi les bons avis de sir Lawson et de quitter son service lorsque ce petit héritage m'est tombé des nues. Maudite soit ma folie de m'être associé avec mon cousin Toby pour aller faire à Paris, avec lui, le commerce de chevaux irlandais! La chance a tourné contre nous : j'ai tout perdu. Et savez-vous, miss Mary, où j'allais maintenant! Ignorant le malheur de votre famille, j'allais à *Lawson-Cottage*, confiant dans la bonté de monsieur votre père, qui m'avait dit : « William, vous êtes trop honnête homme pour le métier de maquignon. Rappelez-vous bien ceci : vous serez dupe, et vous mangerez votre héritage; mais

comme vous m'avez fidèlement servi pendant vingt ans et que vous êtes un excellent homme, il y aura toujours pour vous une place à *Lawson-Cottage*, si, comme je le crains, vous perdez le peu que vous possédez. »

— Pauvre William! heureusement il vous sera facile d'entrer dans une bonne maison, honnête et intelligent comme vous l'êtes.

— Ah! miss Mary, ce n'est pas à cela que je pense, c'est à ce long voyage que vous allez entreprendre toute seule, dans une voiture publique, vous qui n'avez jamais quitté vos chers parents.

— Je vous l'ai dit, William, le courage m'est venu avec la ruine de ma famille.

— Ah! miss Mary, s'il me restait seulement de quoi payer mon voyage jusqu'à Paris, je vous demanderais la permission de vous suivre jusqu'à votre destination, quand je devrais me mettre groom, garçon d'écurie en arrivant, pour gagner de quoi revenir en Irlande.

— Vous êtes un bon et digne homme, William; je suis touchée, bien touchée de votre dévouement; je vous en remercie de tout cœur.

— Ah! mon Dieu! et j'y pense, dit le vieux serviteur avec un redoublement de douloureux intérêt, tous les malheurs viennent donc à la fois! et votre cousin! miss Mary, votre cousin, le capitaine Douglas?

La jeune fille rougit, étouffa un soupir; son doux et charmant visage exprima une peine amère, et elle répondit d'une voix altérée :

— Mon cousin doit revenir de l'Inde dans deux ans; nous avons dernièrement reçu des nouvelles de lui.

— Oui, et dans un an vous deviez vous marier, car le capitaine vous était fiancé, miss Mary, ces fiançailles avaient été la joie de la maison de votre père, qui, pour les célébrer, avait donné une petite fête à tous les gens de la maison et de la ferme. Voilà donc que ce mariage, si désiré par votre famille, peut être aussi manqué, miss Mary? et cependant, non... pourquoi n'aurait-il plus lieu?

— Mon cousin Douglas est maintenant trop riche, et nous trop pauvres et trop fiers, pour que cette union soit possible, William.

Puis, ce sujet d'entretien lui étant sans doute pénible, car les larmes lui vinrent aux yeux, la jeune fille détourna la tête, garda un moment le silence, et reprit d'une voix plus calme :

— Je suis heureuse de vous avoir rencontré, William, si vous allez à Dublin, vous pourrez donner de mes nouvelles à ma famille, et lui dire que vous m'avez vue en bonne santé au moment de mon départ de Calais.

— Ah! miss Mary, partir ainsi toute seule, c'est là ce qui m'effraye.

— Pourquoi? il n'y a rien d'effrayant dans ce voyage. Je suis seule, il est vrai, mais de Dublin ici, je n'ai eu qu'à me louer de mes compagnons de route.

— Oh! en Angleterre, oui, on est habitué à voir de jeunes demoiselles voyager seules.

— Sans doute, mais j'ai toujours entendu dire qu'en France, rien n'était plus respecté qu'une femme seule et sans protection.

— Ah! miss Mary, s'écria William en soupirant et se rappelant les plaisanteries et le pari des deux jeunes gens, si vous saviez, je n'entends pas très-bien le français; cependant je l'entends assez pour comprendre certaines choses.

— Que voulez-vous dire, William?

A ce moment et pendant que miss Mary et le vieux serviteur continuaient leur entretien à voix basse à l'extrémité de la salle, un nouveau voyageur entra bruyamment, essoufflé, affairé, suivi d'un commissionnaire qu'il gourmandait aigrement sur sa lenteur, quoique le portefaix ployât sous le poids d'une malle, de deux sacs de nuit et de plusieurs paniers, caisses et paquets. Ce voyageur était un gros homme de soixante ans environ, d'une physionomie hargneuse, revêche et ridicule; sur ses pas entrèrent quatre jeunes gens, beaucoup moins élégamment vêtus que les deux parieurs dont les plaisanteries avaient fait rougir l'honnête William. Ces nouveaux venus sortaient de copieusement déjeuner. L'animation de leur teint, leurs éclats de voix, leurs fréquents accès d'hilarité, ainsi que quelques velléités dansantes suffisamment indiquées par certains balancements de corps, témoignaient de leur peu de sobriété.

— Quel dommage, ò chaloupeurs finis, dit l'un d'eux,

que nous soyons séparés d'ici à Paris, deux dans l'intérieur, deux dans la rotonde de la diligence!

— Mes *moilliens* ne me permettant pas les voluptés de l'intérieur, reprit un autre, j'ouvre une souscription nationale pour percer une communication de la rotonde à l'intérieur, afin de pouvoir blaguer à notre aise pendant toute la route.

— Souscrit pour le défoncement de l'intérieur! crièrent ses compagnons, souscrit!

— Ohé! les chaloupeurs! reprit soudain à voix basse un de ces trop joyeux garçons en montrant le gros homme qui venait d'entrer tout essoufflé et s'était approché du bureau où se tenait un employé : voyez donc ce vieux bibard! a-t-il l'air cocasse avec son bonnet de soie noire, sa casquette à visière, sa houppelande et ses bottes fourrées!

— Quel bonheur pour Tournaquin et pour moi, si c'était notre *sixième* de l'intérieur!

— Quel face à farce!

— J'ouvre une souscription nationale pour l'embêter énormément aux tables d'hôte tout le long de la route, car il a l'air rageur.

— Rageur! quelles délices! O vieux, viens avec nous, si tu es rageur... nous te donnerons les *moilliens* de faire tes exercices.

Le vieillard s'était approché du buraliste, et avait avec lui, à voix haute, l'entretien suivant, auquel les quatre

gais compères semblèrent prendre un intérêt croissant.

— On est venu de mon hôtel retenir une place pour moi, il y a une heure, disait le gros homme.

— Pour quelle destination, monsieur?

— Parbleu... pour la *Botardière!*

— Je ne sais pas, monsieur, où est la Botardière.

— Comment! reprit le quinteux vieillard courroucé de l'ignorance géographique du buraliste, voici une plaisante question... La Botardière... est à la Botardière, monsieur, comme Paris est à Paris; je vous répète qu'il y a une heure on est venu de mon hôtel retenir pour moi une place d'intérieur, dans la voiture qui va partir pour Paris, d'où je prendrai la diligence de Tours, pour de là me rendre à la Botardière.

A ce mot souvent réitéré de *la Botardière*, des hum! hum! des grognements, des éclats de rire étouffés partirent si bruyamment du groupe des quatre joyeux garçons, que le vieillard se retourna vers eux en fronçant les sourcils. Alors tous quatre lui firent spontanément le salut militaire, en lui souriant avec grâce; il se retourna en grommelant vers le buraliste, qui, ayant consulté sa feuille, reprit :

— En effet, monsieur, on est venu donner des arrhes et arrêter la sixième place, la seule qui reste dans l'intérieur.

— Comment! je n'aurai pas un coin, le coin de droite, dans le fond? Je déclare que je ne prends que cette place-là.

— Impossible, monsieur; je vous répète qu'il ne reste que la sixième place.

— Hein! une place de milieu, sur le devant, à reculons, vous vous moquez du monde!

—Alors,monsieur, ne partez pas, vous en serez quitte pour perdre vos arrhes!

—Mais c'est exorbitant! c'est une véritable spoliation! abuser à ce point des voyageurs! Un moment! Y a-t-il des femmes dans la voiture?

— Il y a une dame seule.

—De mieux en mieux...il ne manquait plus que cela!aux tables d'hôte, les meilleurs morceaux pour madame. Si elle a chaud, baissez les glaces; si elle a froid, levez-les. La prévision de pareils caprices vous révolte! Eh bien, ne partez pas, vous dit-on, perdez vos arrhes! c'est obligeant! Dans quel guêpier me suis-je fourré! joli voyage! il commence bien! Aimable perspective! délectable avenir! sans compter l'agrément de se trouver avec le premier venu, et Dieu sait, ajouta l'irascible vieillard en jetant un regard oblique sur les quatre compagnons qui le couvaient des yeux, Dieu sait l'exécrable compagnie que l'on est exposé à rencontrer dans une voiture publique!

— Monsieur, prenez-vous, oui ou non, la place?

— Je la prends, monsieur; ne faut-il pas que j'arrive à la Botardière! Je la prends cette place, puisque j'y suis contraint, le couteau sur la gorge, sous peine de perdre mes arrhes; mais je proteste, espérant d'ailleurs qu'il y

aura parmi mes compagnons de route des gens assez bien élevés, assez respectueux envers un homme de mon âge, pour ne pas souffrir qu'avec mes cheveux blancs j'aille à reculons sur le devant en sixième.

— Vous vous arrangerez, monsieur, comme vous le voudrez avec les autres voyageurs. Votre nom, s'il vous plaît?

— *Odoard-Josephin de* LA BOTARDIÈRE, résidant au château de la Botardière, commune de la Botardière.

A peine l'irascible vieillard eut-il ainsi décliné ses nom et prénons, que les quatre joyeux garçons, qui, grâce à l'élévation de sa voix de plus en plus courroucée, n'avaient pas perdu un mot de son entretien avec le buraliste, poussèrent des éclats de rire formidables; le châtelain de la Botardière se retourna vers eux d'un air imposant et sortit brusquement après avoir acquitté le prix de sa place.

— *Josephin* est superbe, dit l'un des jeunes gens. Je demande à m'attacher aux pas de *Josephin* pour jouir plus longtemps de son point de vue!

— J'ouvre une souscription nationale pour mettre une queue de papier à *Odoard!*

— Je souscris à condition que la queue sera troussée à la Botardière!

Et tous quatre de sortir, sur les pas du vieillard, en glissant sur la pointe du pied, balançant les hanches et fredonnant en chœur :

— Bon! bon, de la Boutardière! Bon, bon, de la Boutardière!

Les enragés venaient de s'éloigner lorsque les deux parieurs rentrèrent dans le bureau.

Pendant que les scènes précédentes se passaient, miss Mary, voyant avec quels compagnons de voyage elle devait se trouver jusqu'à Paris, s'était longtemps entretenue à voix basse avec William; elle semblait de plus en plus inquiète, attristée; soudain elle parut prendre une résolution qui lui coûtait beaucoup et s'approcha lentement de l'un des deux *parieurs* que William lui avait signalés.

Sauf son étourderie, témoignée par la légèreté de ses propos à l'égard de l'étrangère, ce jeune homme, ainsi que son ami, semblait de très-bonne compagnie; sa figure était agréable, sa tournure des plus distinguées. S'adressant alors à lui en excellent français, miss Mary lui dit, avec un mélange d'embarras, de douceur et de dignité qui donnaient une expression plus touchante encore à sa ravissante figure :

— Monsieur, veuillez me faire la grâce de m'accorder un moment d'entretien.

Le jeune homme, fort surpris et encore plus enchanté de l'occurrence, jeta sur son ami un regard qui voulait dire : Mon pari est gagné d'avance, puis il s'inclina devant la jeune fille et la suivit à quelques pas de là, près d'une fenêtre où se tenait William.

Le jeune homme fut d'abord assez déconcerté en voyant

un tiers dans son entretien avec la jolie étrangère, et surtout un tiers portant des guêtres de cocher. Mais comme il supposait que la jeune Anglaise était une femme de chambre cherchant fortune, il s'étonna moins de la voir pour ainsi dire sous la protection de l'homme aux guêtres. Cependant, s'inclinant de nouveau devant miss Mary, il lui dit :

— Madame, je suis trop heureux de me rendre à vos ordres.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous... mais, confiante dans la générosité française, je viens vous demander un service, monsieur, un grand service.

— Madame, disposez de moi, répondit le jeune homme qui commençait à s'apercevoir que pour une femme de chambre la jeune miss s'exprimait à merveille en français et avec une convenance remarquable.

— Monsieur, reprit miss Mary, je suis Irlandaise; des revers de fortune arrivés à ma famille que ce digne et excellent serviteur, et elle montra William, n'a pas quittée pendant vingt ans, m'ont mise dans la nécessité d'accepter en France les fonctions d'institutrice; je me rends à Paris, seule, dans une voiture publique. Ce long voyage ne m'inquiéterait pas, si toutes les personnes avec qui je suis destinée à faire cette route étaient aussi parfaitement bien élevées que vous l'êtes, monsieur, je n'en doute pas; mais, malheureusement il se rencontre parfois des gens

qui ne soupçonnent pas tout ce qu'il y a de pénible et par conséquent de respectable dans la position d'une jeune fille quittant pour la première fois la maison paternelle et obligée de voyager seule en pays étranger.

— Mademoiselle, répondit l'étourdi de plus en plus surpris et confus, je ne suppose pas qu'il se trouve un homme assez misérable pour oser vous manquer de respect.

— Je sais, monsieur, qu'une femme envers qui l'on manque d'égards finit toujours par se faire respecter, mais cette extrémité est si humiliante, si cruelle pour un cœur bien placé, qu'il me serait douloureux de m'y voir réduite; aussi, monsieur, je me permets de m'adresser à vous, si singulier que vous semblera sans doute le service que j'oserais attendre de votre bon cœur, de votre loyauté.

— De grâce, parlez, mademoiselle, répondit le jeune homme subjugué par la touchante dignité de ces paroles, je serais mille fois heureux de pouvoir vous rendre un service, quel qu'il soit.

— Nous devons être six dans la voiture où nous allons partir; il ne s'y trouve pas d'autre femme que moi; permettez, monsieur, que je passe pour votre sœur jusqu'à Paris; je parle suffisamment français pour rendre vraisemblable cette feinte parenté. Consentez à cela, monsieur, soyez généreux, et je vous le dis avec notre vieille franchise irlandise : Je vous serai pour toujours recon-

naissante. Ce fidèle serviteur, devant qui je vous adresse cette demande, pourra du moins dire à mon père et à ma mère que mon voyage a commencé heureusement.

Il y avait dans ce langage, dans son doux accent un peu étranger qui lui donnait un nouveau charme, quelque chose de si ingénu, de si loyal, que le jeune voyageur, ému, attendri par cet appel fait à son cœur, se reprochant sincèrement ses premières velléités peu honorables, répondit à miss Mary d'un ton respectueux et pénétré :

— Je suis trop flatté, mademoiselle, de la confiance dont vous daignez m'honorer, pour ne pas tâcher de m'en rendre digne; je remplirai de mon mieux mon rôle de frère jusqu'à Paris.

A l'émotion qui se peignit sur les traits du jeune homme, miss Mary ne pouvait manquer de le croire sincère. Elle reprit avec l'expression d'une touchante reconnaissance :

— Monsieur, si vous avez encore votre mère, si vous avez une sœur, dites-leur à votre retour ce que vous avez fait aujourd'hui pour une étrangère : elles vous en aimeront davantage encore. Et miss Mary, avec cette cordiale franchise, trait distinctif du caractère irlandais, tendit au jeune homme sa petite main gantée, en lui disant : Merci, monsieur, merci; miss Lawson croit à votre parole.

— Et miss Lawson, reprit le jeune homme en effleurant la main de l'étrangère, peut être assurée que jamais Théodore de Favrolle n'a manqué à sa promesse.

— Oh! merci, monsieur le gentlemen, oh! merci! s'é-

cria dans son jargon le bon William qui avait assisté à cette scène silencieux et attendri.

— Messieurs et dames, préparez-vous à monter en voiture, dit un des employés du bureau.

—Mon bon William, dit miss Mary au vieux serviteur, pendant que M. Favrolle, s'éloignant par discrétion, rejoignait son ami, vous allez sans doute retourner à Dublin?

— Oui, miss Mary, répondit le digne homme dont les yeux devenaient humides; j'ai quelques connaissances, j'espère pouvoir me placer.

—Dès votre arrivée, allez voir mon père, je vous prie, William; il était si inquiet, si désolé à cette pensée de me laisser partir seule, qu'il m'eût accompagnée si la dépense de ce voyage n'eût pas pour ainsi dire ôté à ma mère et à mes sœurs leur pain de tout un mois.

— Dieu me sauve! miss Mary, c'est vous que j'entends parler du pain de votre mère et de vos sœurs!

Et il essuya ses larmes.

— Il faut savoir regarder en face la position que le sort nous fait, William; vous direz à mon père le parti que j'ai pris envers l'un de mes compagnons de voyage; c'était, il me semble, ce que je pouvais faire de mieux, si j'en crois ce que vous m'avez révélé, mon bon William, bien que votre inexpérience de la langue française vous ait peut-être, je l'espère, un peu trompé sur la portée des paroles de ce jeune homme.

— Oh! je ne pense pas m'être trompé, miss Mary; mais ce gentleman se sera repenti, en reconnaissant à vos paroles que vous étiez une *lady*. Puisse-t-il tenir sa promesse... et vous protéger. Car les autres qui viennent de sortir en chantant et en dansant sur les pas de ce vieux homme me font peur pour vous, miss Mary. Pourquoi ne pas retarder votre voyage?

— Me voyant seule femme dans la voiture, j'y avais pensé; mais les places de demain et d'après-demain sont prises; il me faudrait rester ici trois jours de plus. Et la dépense d'auberge est chère pour ma petite bourse, dit miss Mary en souriant doucement;il me reste tout juste de quoi arriver à ma destination, en ménageant beaucoup. Mais rassurez-vous, William, ces jeunes gens qui chantaient et dansaient me semblent plus fous que méchants, et en tous cas, la protection que veut bien m'accorder M. de Favrolle leur imposera... Ma demande a été hardie peut-être... Mon père et ma mère la jugeront. Vous leur direz, William, que vous m'avez vue à Calais en bonne santé. Assurez-les que je suis remplie de résignation et de courage... Dites-leur aussi que je leur écrirai de nouveau, lors de notre premier séjour dans une ville; dites encore à Rosa, à Éveline, à Naney, que leur sœur Mary pense tendrement à elles... et à la petite Arabelle, ajouta la jeune fille en souriant avec des larmes dans les yeux,que si elle est bien sage, la grande sœur Mary lui enverra une jolie poupée de France pour la Noël... ce jour de fête des enfants dans notre cher pays!!!

— Ah! miss Mary! je les vois encore, ces pauvres arbres verts de la Noël chargés de bougies, de fleurs et de cadeaux, dans le grand salon de *Lawson-Cottage!* Quelle joie! quelle fête dans la maison chaque année!

—Ces beaux temps ne sont plus, William... Dites bien enfin à tous ceux que j'aime, que malgré leur absence, ils sont toujours avec Mary...

— Dieu me sauve!!! miss Mary, vous allez en condition chez des étrangers! s'écria le digne homme, ne pouvant retenir ses larmes; non, non, je ne peux, je ne pourrai jamais m'habituer à cette idée! Quand je pense que la dernière fois que je vous ai vue au cottage vous étiez à cheval entre sir Lawson et le capitaine Douglas, et si gaie, si heureuse, tandis que votre mère et vos sœurs étaient dans la jolie calèche verte attelée des deux beaux chevaux gris, *Turner* et *Sinogler*, que le petit Jhony conduisait en postillon!... Vous alliez faire une partie de campagne par une belle matinée de juin!

— Je ne regretterais pas ces temps d'autrefois, si un jour je peux revenir auprès de mon père et de ma mère et les voir moins malheureux. Tenez, mon bon William, après le chagrin de m'éloigner de ma famille, savez-vous ce qui me coûte le plus? C'est de quitter notre *verte Érin*, notre Irlande! Je n'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui que je l'abandonne combien nous est cher le pays natal!

—Messieurs et dames, en voiture, dit un des employés,

en voiture, dépêchons-nous! Et voyant la petite malle de cuir de miss Mary encore à ses pieds, cet homme ajouta brusquement : Mais, madame, vos bagages devraient être depuis longtemps sur l'impériale. A quoi pensez-vous?

— Pardon, monsieur, dit miss Mary un peu confuse, je l'ignorais.

A la brusque interpellation de l'employé, William était devenu aussi rouge de colère que la crête d'un coq de combat, et il serrait ses deux poings comme s'il se fût préparé à boxer; mais un regard de miss Mary calma le courroux du digne homme, il prit d'une main le sac de nuit et chargea la malle sur son épaule.

A ce moment M. de Favrolle, s'approchant de la jeune fille avec un redoublement de courtoisie et de respect, lui dit :

— Je serais désolé d'abuser des priviléges de mon rôle, mademoiselle, mais je crois qu'il serait bon que vous me fissiez l'honneur d'accepter mon bras pour la vraisemblance.

— Certainement, monsieur, répondit miss Mary en souriant, j'accepte avec plaisir.

Puis le jeune homme, montrant son ami, reprit :

— J'ai été obligé, mademoiselle, de mettre mon compagnon de voyage dans notre confidence; permettez-moi d'avoir l'honneur de vous le présenter : M. Georges de Montfort.

Le compagnon du jeune homme s'inclina respectueusement devant miss Mary, qui lui rendit son salut, et tous trois, suivis de William, se rendirent dans la cour où était attelée la diligence.

M. de Favrolle offrit la main à miss Mary pour l'aider à monter en voiture, après que la jeune fille eut adressé un dernier adieu à William. Alors celui-ci, dont les joues étaient baignées de larmes, dit au jeune homme dans son mauvais français et d'une voix altérée :

— Monsieur le gentleman, veillez bien, je vous en supplie, sur miss Mary. Son père, sir Lawson, *Esquire*, était un des plus riches gentlemen cultivateurs de son comté; il avait huit magnifiques chevaux dans son écurie, tous du plus pur sang irlandais, monsieur le gentleman, et une meute de vingt-cinq *fox-hounds* pour le renard, monsieur le gentleman. Vous voyez que miss Mary est une jeune *lady* et qu'elle mérite que l'on s'intéresse à elle.

Si naïve que fût la recommandation du brave William, qui exprimait ses regrets et son intérêt à sa façon et à son point de vue de cocher, amateur de chevaux et de chiens, cette recommandation pouvait avoir une heureuse influence; beaucoup de gens sont ainsi faits, qu'ils s'intéressent d'autant plus à l'infortune qu'elle a été précédée d'une plus grande opulence.

M. de Favrolle répondit à William :

— Soyez tranquille, mon digne homme, j'accomplirai

envers miss Mary tous mes devoirs de frère, et du frère le plus dévoué, le plus respectueux.

Le jeune homme ne croyait pas à avoir sitôt à protéger *sa sœur*, car il la vit reparaître à la portière et dire au conducteur en souriant :

— Monsieur, vous m'aviez dit, je crois, que ma place était au fond à droite?

— Oui, madame.

—Mais, monsieur, cette place est occupée par un voyageur qui dort déjà profondément; toute place m'est indifférente, seulement je crains à mon tour de prendre celle d'une autre personne.

Et elle redescendit de la voiture pendant que le conducteur y montait, et l'on entendit le dialogue suivant :

— Monsieur, dit le conducteur, monsieur le voyageur, ce n'est pas votre place, c'est celle d'une dame. Eh! là-bas, répondez donc!

— Prenez garde! conducteur, *Joséphin* de la Botardière repose!

— J'ouvre une souscription nationale pour le baiser au front pendant son sommeil.

— Ah çà! mais il est donc sourd! reprit le conducteur. Réveillez-le donc, messieurs, je vous en prie; il faut que nous partions.

— Conducteur, vous nous autorisez à éveiller Odoard au nom du salut public?

— Eh oui, messieurs, éveillez-le, et que ça finisse.

Alors ces fous de s'écrier de tous leurs poumons avec un vacarme horrible :

— Au feu! le feu est à la Botardière!

— Joséphin, entends mes cris affreux!

— Odoard, réponds à mes hurlements!

— Joséphin, ouvre tes yeux chéris!

— Odoard, mire dans mes yeux tes yeux!

— Monsieur, de grâce, dit miss Mary à son prétendu frère, car celui-ci, fort contrarié de ces préludes qui semblaient annoncer un voyage orageux, commençait à froncer le sourcil, je vous le répète, toute place m'est indifférente. Je serais désolée d'être la cause de la moindre discussion.

Mais M. de Favrolle s'élança dans la voiture, et vit le châtelain de la Botardière retranché dans son coin derrière une forteresse de manteaux, de sacs de nuit et de paquets, ne laissant apercevoir que le haut de sa tête coiffée d'un bonnet de soie noire enfoncé jusqu'aux yeux et surmonté de sa casquette; malgré le vacarme épouvantable qui régnait autour de lui, et les cris inhumains qu'on lui poussait aux oreilles, un ronflement sonore s'échappait des larges narines du vieillard. M. de Favrolle, pour mettre fin à cette scène burlesque, secoua d'abord doucement M. de la Botardière, puis enfin avec assez d'impatience pour que le dormeur supposé ne pût davantage prolonger sa feinte; il s'écria courroucé comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut :

— Je trouve inconcevable que l'on ose me réveiller ainsi! Qui se permet de troubler mon repos?

Et s'adressant à M. de Favrolle :

— Que voulez-vous, monsieur? Je ne vous connais pas.

Et il tira plus avant encore son bonnet sur ses yeux et se rencoigna de nouveau en disant :

— C'est vraiment intolérable.

— Monsieur, répondit M. de Favrolle en commençant avec le plus grand sang-froid le déménagement des bagages de ce fâcheux et les plaçant sur la banquette de devant, opération qui força l'usurpateur opiniâtre à ouvrir les yeux, monsieur, j'aurai l'honneur de vous faire observer que vous occupez la place de ma sœur, et je ne doute pas de votre empressement à la lui céder.

L'apparition de M. de Favrolle dans la voiture, la fermeté polie de son langage en parlant de sa sœur, calmèrent un peu la joyeuse effervescence des rieurs, et M. de la Botardière s'écria en s'adressant au protecteur de miss Mary :

— Monsieur, de quel droit portez-vous les mains sur mes effets? Je suis le premier occupant de cette place, tant pis pour les retardataires; je garde mon coin, mes cheveux blancs m'y autorisent.

— Personne plus que moi, monsieur, ne respecte les cheveux blancs, reprit M. de Favrolle, mais j'ai l'honneur de vous répéter que cette place appartient à ma sœur;

vous allez donc, je l'espère, avoir la bonté de quitter ce coin, sinon je vous déclare avec tous les ménagements dus à votre âge, monsieur, que si vous refusez de vous rendre à la justice de ma réclamation, je serai, à mon grand regret, contraint de vous y forcer.

— Exécrable voyage, s'écria le hargneux vieillard en se levant furieux. Ah! quand donc serai-je arrivé à la Botardière!

— Ma foi, monsieur, ne put s'empêcher de dire M. de Favrolle, je fais sincèrement le même vœu que vous pour votre prompte arrivée. Puis, se retournant vers les persécuteurs du vieillard, il leur dit du ton le plus cordial :

—Messieurs, j'accompagne ma jeune sœur, permettez-moi d'espérer de votre courtoisie un peu de modération de langage pendant cette longue route. Je vous en serai profondément reconnaissant.

— Comment donc, monsieur, répondit un des rieurs, c'est de toute justice. Respect aux dames.

— Nous demanderions la même chose, reprit l'autre, si nous avions notre sœur avec nous. Soyez tranquille, monsieur, nous aimons à rire, mais nous savons ce qu'on doit à une jeune personne.

— Merci, messieurs, merci, répondit M. de Favrolle, je n'attendais pas moins de vous.

Et, redescendant de la voiture, il y fit monter miss Mary, qui, regrettant fort ce petit incident, prit sa place

au fond, à droite de la voiture. Son prétendu frère se plaça à ses côtés, et son ami devant elle. Au moment où la jeune fille venait d'adresser un dernier signe d'adieu à William qui, debout, s'essuyait les yeux, la diligence partit rapidement, tandis qu'un des rieurs de la rotonde criait d'une voix de fausset en passant sa tête par la portière :

— Mais, allons donc, postillon, allons donc; nous n'arriverons jamais à la *Botardière*.

II

M. et madame de Morville, propriétaires d'une belle terre en Touraine, y résidaient depuis quelques années. M. de Morville, ancien officier supérieur de cavalerie, avait quarante-cinq ans, une figure noble, douce et encore agréable, quoique sa pâleur annonçât qu'il ne jouissait pas d'une bonne santé. En effet, une de ses anciennes blessures s'étant rouverte, amenait parfois des accidents fâcheux qu'il cachait autant que possible à sa femme. Celle-ci, un peu moins âgée que M. de Morville, n'était pas jolie, mais la vivacité, l'agrément de sa physionomie expressive, suppléaient à la beauté qui lui manquait.

Un matin (huit jours environ après que miss Mary eut quitté Calais), M. de Morville entra dans le salon de

sa femme; il lui dit, en montrant une lettre ouverte qu'il tenait à la main :

— Ma chère Louise, ainsi que nous en sommes convenus hier soir, je viens d'écrire à mon frère. Je t'apporte la lettre, nous la relirons ensemble, et je l'expédierai, si toutefois, après réflexion, tu n'as pas changé d'avis.

— Non, mon ami, loin de là, car depuis que nous avons pris cette résolution, il me semble que j'ai un poids de moins sur le cœur.

— Voici donc ce que j'écris à mon frère.

— Pourvu, mon Dieu, que la lettre n'arrive pas trop tard à Dublin!

—J'espère qu'elle arrivera du moins tout juste à temps. Je vais l'adresser par le courrier de tantôt au ministère des affaires étrangères; elle sera dans la nuit d'après-demain à Paris, et dans quatre à cinq jours, elle doit être au consulat de Dublin, à moins que la traversée d'Angleterre en Irlande ne soit retardée par les mauvais temps, chose possible. Voici donc ce que j'écris à mon frère.

Et M. de Morville lut la lettre suivante :

« Mon cher Auguste, cette lettre va beaucoup te surprendre; elle conclut d'une manière complétement opposée à ma lettre du 19; mais, après de longues et sérieuses réflexions, Louise et moi, nous revenions sur la décision que nous t'avions donnée comme définitive au sujet de miss Mary. A tout autre que toi, mon ami, je sentirais le besoin d'expliquer que ce revirement, si brusque qu'il

doive te paraître, ne peut être attribué, ni à la légèreté, ni à une fâcheuse habitude d'irrésolution dans les choses importantes de la vie. Tu me connais, tu sais la solidité du caractère de Louise, tu sais que son affection pour notre chère Alphonsine est aussi tendre qu'éclairée : tu comprendras donc qu'il nous faut de graves motifs pour ne vouloir plus aujourd'hui ce que nous acceptions avec reconnaissance il y a huit jours; en un mot, nous renonçons formellement à prendre mademoiselle Mary Lawson pour institutrice; nous y renonçons à regret, à grand regret; tout ce que tu nous avais écrit de cette jeune personne nous donnait d'avance pour elle autant de sympathie que de considération, car ma femme et moi nous avons une confiance absolue, aveugle, ou plutôt très-intelligente dans ton excellent jugement, dans ton tact parfait. Miss Mary était, d'après toi, une institutrice comme on en trouve rarement. Ce qui surtout nous convenait particulièrement, c'est que mademoiselle Lawson, n'ayant jusqu'ici fait d'autre éducation que celle de ses jeunes sœurs, devait être ainsi sans parti pris, sans habitude pédagogique.

» Nous avions donc accepté les services de miss Mary, parce qu'elle nous agréait de tous points : habituée à la vie calme et pure de la campagne où elle a passé sa vie, élevée par un père du caractère le plus honorable, par une mère d'un esprit supérieur, d'un cœur excellent, parfaite musicienne, dessinant à ravir, d'une instruction solide,

variée; parlant aussi correctement le français et l'italien que l'anglais; d'un caractère à la fois doux, égal et ferme; d'un esprit plein de charme et d'enjouement (avant que de grands malheurs eussent frappé sa famille), encore une fois, mon ami, tu nous avais découvert un TRÉSOR et nous l'avions accepté avec joie. Si j'insiste autant sur les rares qualités de mademoiselle Lawson, c'est pour te bien convaincre que nous les apprécions ainsi qu'elles doivent l'être; et que si nous renonçons à ce trésor, c'est que nous nous sommes dernièrement décidés, ma femme et moi, après longue et mûre discussion, *à ne plus prendre désormais d'institutrice pour Alphonsine.*

» Te dire, mon ami, la cause de cette détermination, m'entraînerait trop loin. Nous pensons que tu pourras, si tu le juges à propos, communiquer la partie précédente de cette lettre à la famille de miss Mary; nous exprimons ici, en toute sincérité, nos vifs regrets et notre juste considération pour cette jeune personne. Dis bien à M. et à madame Lawson que nous étions profondément touchés de la confiance qu'ils nous témoignaient, en nous accordant miss Mary, qui eût trouvé chez nous une véritable famille. Tu nous annonçais dans ta dernière lettre, en réponse à celle où nous acceptions définitivement ton offre au sujet de mademoiselle Lawson, qu'elle partirait dans une quinzaine de jours de Dublin. Cette lettre doit t'arriver assez à temps pour que la famille de miss Mary soit opportunément prévenue de notre décision. J'aurais désiré

t'écrire plus tôt à ce sujet, mais c'est hier soir seulement, je te le répète,qu'après de longues discussions,Louise et moi nous sommes tombés d'accord.

» Ma femme et ma fille t'embrassent. Gérard vient d'entrer en rhétorique. A la fin de l'année scolaire, il viendra près de nous, et dans deux ans seulement, je l'enverrai à Paris faire son droit. Il n'a pas encore dix-huit ans, et je ne suis pas fâché qu'il mûrisse un peu sous mes yeux avant de l'exposer aux orages du quartier latin; tu juges de la joie de sa mère... car tu sais si nous aimons et si nous avons des raisons d'aimer ce brave enfant.

» Mon oncle la Botardière était allé à Dunkerque pour quelque affaire; malgré nos instances, il a voulu, par économie, voyager seul et en diligence. Il va bientôt revenir à sa terre,et nous l'aurons,comme d'habitude,souvent ici, en voisin; je te vois froncer le sourcil, car tu aimes peu, comme tu dis, à *Botardiariser*... mais vraiment tu es injuste : malgré son caractère un peu quinteux, un peu égoïste, notre oncle a du bon.

» Je ne dis pas comme toi, méchant esprit, que notre cher oncle *doit avoir du bon soigneusement caché on ne sait où, vu que le bon Dieu n'invente pas de si insupportables créatures sans une compensation quelconque.* Je te répondrai, moi, monsieur le sceptique, que cette compensation est toute trouvée : Cet oncle Grognon est le frère de notre excellente et regrettée mère, cela suffit à nos yeux et aux tiens, quoi que tu en dises,pour qu'il soit

absous de tous ses quinteux péchés, même de celui que tu lui pardonnes le moins! d'*abuser de ses cheveux blancs*. C'est un peu vrai. Cela me rappelle que lorsque j'étais au régiment, il avait la rage de m'emmener toujours au spectacle avec lui. Il se montrait souvent pour ses voisins très-incommode et très-provoquant, mais à la moindre observation, il s'écriait : *Monsieur, vous insultez mes cheveux blancs! Mon neveu que voici, officier de dragons, va vous remettre à votre place!* C'est ainsi que ce cher oncle m'a fait recevoir deux ou trois coups d'épée, à mon corps défendant. Quoi qu'il en soit, pour qui sait le prendre, il a vraiment du bon, et puis enfin, sans avoir l'âme vénale, je ne peux pas empêcher notre oncle d'être fort riche, garçon, et de nous dire, dans ses bons moments, qu'il se fait une joie de penser que sa fortune, toujours grossissant *par son économie* (je te vois rire, ingrat,) sera le partage de tes enfants et des miens.

» Certes, la cupidité n'est pour rien dans les égards que nous avons pour lui; demain, il serait pauvre comme Job, que nous accueillerions avec un redoublement de prévenances et de respect le frère de notre bien-aimée mère.

» Adieu, mon oncle Auguste; notre retraite nous devient de plus en plus chère, et nous nous réjouissons en songeant que dans deux ans, nos économies accumulées auront formé pour Alphonsine une belle et bonne dot. Le moment approche où il faudra songer à établir cette

chère enfant, et à ce propos, te souviens-tu de l'un de mes amis et camarades de régiment, *M. de Favrolle?* Je l'ai dernièrement rencontré à Paris, où j'étais allé passer quelques jours; nous avons parlé *famille*, car il a un fils de vingt-deux à vingt-trois ans qui a été au même collége que Gérard. Celui-ci était parmi les *petits*, tandis que le fils de Favrolle était dans les *grands*. Ta fille a seize ans, m'a dit Favrolle; pourquoi un jour ne songerions-nous pas à la marier avec mon fils? Propos *en l'air*, me diras-tu; mais enfin, Favrolle a de grandes propriétés dans le Nord, c'est un parfait galant homme, et si son fils lui ressemble... mais je m'arrête : je ne veux pas te refaire ici la fable de *la Laitière et le Pot au lait*. L'important est d'assurer d'abord une bonne dot à Alphonsine; nous nous en occupons, sans pour cela faire le moindre sacrifice; nous vivons ici en grands seigneurs avec le quart de ce que nous dépensions à Paris; l'habitude de la retraite est si bien prise chez nous, qu'il est presque certain que la dot d'Alphonsine faite et parfaite nous commencerons à *travailler* à celle de Gérard par le même procédé.

» Tu nous as fait presque espérer ta présence, ainsi que celle de ta femme et de tes enfants pour le printemps prochain; nous y comptons tous, y compris *madame Pivolet*, qui continue de délecter et parfois d'impatienter nos loisirs par ces fabuleuses inventions et imaginations dont tu as été tant de fois émerveillé jusqu'au fou rire. Heureusement notre Alphonsine, en suçant le lait de cette nourrice peu

véridique, n'a pas hérité de cette miraculeuse puissance d'exagération, grâce à laquelle cette incorrigible Pivolet a le don magique de transformer un ciron en éléphant, et un éternuement en un coup de tonnerre.

» Adieu encore, mon ami, nous comptons aveuglément sur toi pour être notre interprète auprès de miss Mary et de sa famille, et nous excuser, nous défendre même auprès d'elle si, contre notre attente et à notre douloureux regret, miss Mary pouvait trouver quoi que ce soit de désobligeant dans le changement de ses intentions, qui, encore une fois, se résument en deux mots : *Nous sommes décidés à ne plus prendre d'institutrice pour Alphonsine;* sans cela, je te le répète, nous eussions accepté avec bonheur, avec reconnaissance les soins de mademoiselle Lawson.

» Embrasse tendrement pour nous ta femme et tes enfants, et réponds-moi courrier par courrier.

» Tout à toi, frère.

» A. de Morville. »

III

Madame de Morville, après avoir silencieusement écouté la lettre de son mari, lui dit :

— Cette lettre est parfaite, mon ami, et en admettant

même une excessive susceptibilité chez miss Lawson et sa famille, cette susceptibilité serait, ce me semble, aussi ménagée que possible par la manière dont tu présentes, après tout, la réalité des choses.

— Ainsi, ma chère Louise, tu es bien décidée? je peux faire partir cette lettre? Songes-y, il serait maintenant impossible, après un refus si formel, de redemander miss Lawson.

— Que te dirai-je, mon ami? j'ai un horrible défaut : je suis une mère jalouse! Non, vois-tu, je ne saurais jamais t'exprimer tout ce que j'ai souffert en silence durant ces trois dernières années : voir sans cesse en tiers une étrangère entre ma fille et moi!

— Louise, Louise, reprit M. de Morville avec un accent de doux reproche, je t'ai souvent grondée à ce sujet. Cette jalousie, née d'un excellent sentiment, ton adoration pour ta fille, est déraisonnable. Ainsi que tant d'autres femmes, tu n'as pas reçu l'éducation suffisante pour enseigner à ta fille la musique, le dessin, les langues étrangères; c'est un petit malheur, il faut t'y résigner.

— Non, c'est... c'est là un grand malheur, mon ami. Ah! que de fois j'ai pleuré de mon incapacité! Une mère devrait donner à sa fille la nourriture de l'esprit comme elle lui donne la vie du corps.

— Soit, ce serait préférable; il eût mieux valu aussi que je fusse en état de faire l'éducation de Gérard; nous l'aurions gardé près de nous; mais enfin, je te le répète,

à l'impossibilité opposons la résignation; nous habitions cette terre éloignée de quinze lieues de Tours; nous ne pouvions donc faire venir ici des professeurs pour Alphonsine; il nous a fallu prendre une institutrice à demeure; sinon, nous aurions vu notre fille rester par son éducation fort au-dessous de toutes les jeunes personnes de sa naissance, et pour l'avenir, cela était grave. Beaucoup d'hommes recherchent, de nos jours, et non sans raison, dans leur femme, les talents d'agrément, une instruction étendue, variée.

— Ces talents, cette instruction, Alphonsine les possède maintenant.

— Elle les possède à peu près.

— Enfin, elle peut travailler seule et ne rien perdre ainsi de ce qu'elle a appris.

— Je l'espère; mais il ne faut pas nous le dissimuler, son éducation est loin d'être achevée.

— Tant de femmes en savent encore moins qu'elle.

— Certes, et mieux que personne tu m'as toujours prouvé, chère et bonne Louise, que l'élévation du caractère et la bonté du cœur peuvent suppléer à tout.

— Eh bien, alors?

Puis madame de Morville ajouta en souriant :

— Cet *eh bien, alors?* est fort orgueilleux, sans doute, mon ami, mais c'est à ma fille que je l'applique, et j'aime mille fois mieux la voir un peu moins savante que de souffrir les tourments d'une jalousie absurde mais doulou-

reuse. Enfin, veux-tu que je te dise, cet amour du monde que tu encourages chez moi, au lieu de le blâmer...

— Pourquoi te blâmerais-je, chère Louise? dit affectueusement M. de Morville, n'est-il pas naturel que tu cherches quelques distractions dans la société de nos voisins? ta vie serait sans cela si solitaire, si triste!

— Cette vie, tu la supportes bien, toi.

—Non-seulement je la supporte,mais elle me convient; ma santé n'est pas très-forte, j'aime la retraite, l'étude, et je ne serais pas assez *barbare* pour te priver de tes plaisirs parce qu'ils sont autres que les miens.

— Vrai, mon ami, malgré mon goût pour le monde, ces plaisirs, je les rechercherais moins si j'avais ma fille plus à moi; oui, et bien souvent je me laisse entraîner à rester quelques jours de plus chez nos voisins, parce que je me dis : Après tout,ma fille n'a pas besoin de moi; n'a-t-elle pas son institutrice? et alors mon cœur se navre de jalousie.

— Voyons, Louise, pouvais-tu être sérieusement jalouse de notre dernière institutrice, cette pauvre mademoiselle Lagrange?Comparer l'affection que ta fille lui portait à celle qu'elle a pour toi!

— Est-ce que ma fille n'était pas plus souvent avec son institutrice qu'avec moi, couchant près d'elle, vivant constamment près d'elle? Est-ce que mademoiselle Lagrange ne partageait pas jusqu'aux jeux alors presque enfantins d'Alphonsine, ce que ma gravité de mère ne me permettait pas? Est-ce que...

— Pourquoi t'interrompre?

— Eh bien, oui, si pénible que cela soit à avouer, je peux te le dire à cette heure, que nous sommes résolus à ne plus prendre d'institutrice, car, après tout, je ne suis pas une méchante femme.

— Oh! non!

— Ah! non! tu n'en sais rien, ni moi non plus. Cela te fait rire; tu as tort, car enfin, était-ce un bon ou un mauvais sentiment, que d'éprouver, non pas du regret, mais une sorte d'envie presque haineuse, en voyant une étrangère enseigner à ma fille ce que j'étais incapable de lui enseigner, moi? Était-ce un bon sentiment, de me dire avec amertume : Cette étrangère m'est supérieure aux yeux de ma fille sous un certain côté, car auprès de cette institutrice, moi qui ne sais ni la musique, ni le dessin, ni une langue étrangère, ni tant d'autres choses, je suis une ignorante, une espèce de sotte, et, malgré toute sa tendresse pour moi, ma fille doit avoir le sentiment de ma nullité?

— Louise, dit en riant M. de Morville, c'est de l'exagération à la façon de madame Pivolet, prends-y garde!

— Mon ami, tu as tort de plaisanter; je te parle sérieusement de souffrances folles mais cruelles, dont je tâchais de me distraire en acceptant de nombreuses invitations de nos voisins, tandis que tu restais seul ici avec tes livres. Ces souffrances, tu ne les as jamais devinées; j'en avais honte, je tâchais de les contraindre, de ne laisser rien

percer de ce que je ressentais, car cette pauvre mademoiselle Lagrange était l'agneau du bon Dieu; cependant, malgré moi, je m'échappais parfois en aigreurs, en ironies absurdes, mais qui portaient coup; je le voyais à la soudaine tristesse de cette excellente jeune personne, et ce n'est pas tout encore...

M. de Morville avait d'abord accueilli presque en plaisantant les confidences de sa femme, mais il parut alors aussi affligé que surpris, et reprit :

— Louise, est-ce toi qui parles ainsi! toi dont j'ai tant de fois apprécié, admiré l'excellent cœur!

— Tenez, vous autres hommes, vous ne comprendrez jamais rien au cœur d'une mère; toutes les mères ne sont pas comme moi, heureusement; mais enfin, telle je suis, telle je me confesse; ainsi, tu ne comprendras pas non plus qu'une autre de mes jalousies absurdes, c'était de voir ma fille aussi inférieure que moi à son institutrice; de me dire : Voilà pourtant une pauvre fille, née dans la loge d'un portier, puisque le père de mademoiselle Lagrange était concierge de la pension où elle a été élevée; voilà une pauvre fille, sans nom, sans fortune, qui est et sera en toutes choses d'art et de savoir infiniment supérieure à ma fille, qui aura un jour cinquante mille livres de rente! Veux-tu que je t'avoue quelque chose de plus mal encore? Ce qui me faisait tolérer cette pauvre mademoiselle Lagrange, c'est qu'elle était laide comme les sept péchés mortels; si elle eût été jolie, ou plus jolie qu'Alphonsine, malgré moi je l'aurais prise en horreur.

Enfin, il faut bien me l'avouer, le résultat de tout ceci a été que mademoiselle Lagrange a demandé à quitter la maison, sous prétexte de santé; véritable prétexte. Du reste, je me rends cette justice, j'aurais souffert jusqu'à la fin plutôt que de renvoyer cette excellente fille, et j'ai été délivrée d'un pénible remords quand je l'ai sue placée dans une bonne maison, grâce à nos pressantes recommandations.

— Ah! Louise, combien nous avons eu raison de refuser miss Mary; pauvre jeune fille! et si par hasard elle avait été jolie! ce que j'ignore, car, je l'avoue, cela jusqu'à présent m'avait paru très-insignifiant...

— Miss Mary? Ah! je l'avoue maintenant, pour mille raisons, je lui aurais encore préféré mademoiselle Lagrange; mon Dieu, tout cela est puéril, ridicule, odieux même, je le sais; car à toi, en qui j'ai une confiance aveugle, j'ai caché la plus grande partie de ces ressentiments dont j'ai honte; heureuse encore s'ils n'avaient chagriné que moi! Mais non, mademoiselle Lagrange n'a pu sans doute résister à ces mille taquineries sournoises, et elle a quitté la maison; j'avais beau, dans mon regret de l'avoir blessée, tâcher de lui faire oublier sa peine par des prévenances, par quelques cadeaux, c'était un cœur timide, et avec sa douceur inaltérable, elle trouvait le moyen, sans me choquer, de ne pas accepter les dédommagements que je lui offrais. Voilà pourtant les conséquences de mon malheureux caractère. Il en serait de même pour made-

moiselle Lawson; car, je ne me le cache pas, ce refus de notre part...

Puis s'interrompant, madame de Morville ajouta avec une expression de sincérité qui donna un charme touchant à sa physionomie si animée, si expressive :

— Non, après tout, je ne suis pas une méchante femme, je le sens bien. Aussi, mon ami, je m'aperçois heureusement à temps que nous avons oublié une chose très-importante dans la lettre à ton frère.

— Quoi donc?

— Un post-scriptum.

— A quel propos ?

— Ton frère nous l'a dit : non-seulement la place que nous offrions à mademoiselle Lawson assurait pendant deux ou trois ans l'existence de cette jeune personne, mais la presque totalité de ses appointements devait être envoyée par elle à Dublin, pour aider à subvenir aux besoins de sa mère et de ses quatre sœurs; pauvres femmes! qu'elles sont à plaindre !

— Louise, puisque ton excellent cœur va de lui-même au-devant de cette objection, je te l'avoue, la seule qui me peinait réellement dans notre changement de résolution, c'était de penser que cette famille si intéressante allait se trouver privée d'une ressource sur laquelle elle a compté. J'avais déjà cherché le moyen de...

— N'achève pas, mon ami, cela me navre... Mais, écoute mon projet : nous voulions employer deux mille

quatre cents francs par an aux appointements de miss Mary. Ce n'est pas pour faire des économies que nous avons renoncé à elle.

— Non certes.

— N'y aurait-il pas moyen, comme compensation, je n'ose dire comme indemnité, de faire agréer ces deux mille quatre cents francs à cette famille pendant deux ou trois ans?

— Impossible. Tu as lu la lettre de mon frère : rien de plus honorablement fier que le caractère de M. Lawson; non-seulement il n'accepterait pas une aumône, mais il serait cruellement blessé d'une pareille offre.

— Combien l'imaginative de madame *Pivolet* te fait défaut en ce moment, mon pauvre ami ! dit en souriant madame de Morville; tu me donnes envie de l'envoyer chercher.

— Explique-toi.

— Est-ce que je suis assez déraisonnable pour songer à proposer à M. Lawson ou à sa fille une aumône annuelle? Est-ce qu'il n'y a pas d'autres moyens de faire accepter ce service? Et c'est en cela que je te dis que l'imaginative de madame Pivolet te fait défaut, et à moi aussi, j'en conviens; car, jusqu'à présent, je ne trouve pas. Pourtant... attends donc... vois un peu... Rien que de prononcer ce nom magique de *Pivolet*, les inventions vous viennent. Alphonsine commence à parler anglais; il faut que ton frère, à qui tu vas écrire notre embarras en post-scriptum, cherche et trouve quelques bons livres anglais qui ne soient pas traduits en français; comprends-tu ?

— Excellente idée! Il priera miss Mary de les traduire interlignés pour Alphonsine.

— Et nous mettrons à ce travail le prix qui nous conviendra; la délicatesse la plus ombrageuse n'aura rien à objecter à cela.

— Ah! madame Louise, reprit M. de Morville en embrassant tendrement sa compagne, et vous vous dites parfois une méchante femme!

— Non; mais il est toujours plus sage d'éviter les occasions de faillir. Ainsi tu approuves mon idée?

— Je cours écrire ce post-scriptum et cacheter ma lettre.

Au moment où M. de Morville allait quitter le salon de sa femme, mademoiselle Alphonsine de Morville entrait chez sa mère.

— Mon enfant, lui dit son père en souriant, j'écris à ton oncle; tu n'as pas de commission pour lui, pas de *contrebande* à lui demander? car tu sais qu'il s'intitule : *le contrebandier de mademoiselle de Morville*. Un consul de France! Ce que c'est que d'avoir une nièce!

— Non, mon père; je ne veux pas abuser si souvent de la bonté de ce cher oncle. Rappelle-moi seulement à son souvenir ainsi qu'à celui de ma tante et de ses enfants.

— Oh! cela est déjà fait; en ce cas, je n'ai plus qu'a fermer ma lettre, après y avoir ajouté notre post-scriptum, bien entendu, ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, qu'il laissa seule avec sa fille.

IV.

Mademoiselle de Morville avait seize ans; elle ressemblait beaucoup à sa mère. Sa figure, sans être jolie, ne manquait ni d'agrément, ni d'expression; on y lisait surtout la candeur de son âme et la franchise de son caractère.

Lorsque son père fut sorti, mademoiselle de Morville dit à sa mère :

— Maman, est-ce que la lettre que mon père écrit à mon oncle est relative à miss Lawson?

— Oui, mon enfant.

— C'est donc décidé, elle arrive?

— Oh! mon Dieu, quel gros soupir! dit madame de Morville en souriant. Tu redoutes donc beaucoup l'arrivée de la nouvelle institutrice?

— Redouter, c'est bien fort; mais enfin, si j'avais le choix...

— Voyons!

— J'aimerais mieux rester sans institutrice.

— Cette pauvre mademoiselle Lagrange n'était pourtant pas un tyran.

—Elle! oh! non. Il n'y avait pas de meilleur caractère

que le sien, et puis si affectueuse pour moi, une vraie sœur, enfin.

— En effet, vous ne pouviez guère vous passer l'une de l'autre, mon Alphonsine, et tu étais plus souvent avec elle qu'avec moi.

— C'est tout simple; le temps de mes études...

— Et pendant tes récréations aussi.

— En pouvait-il être autrement? Est-ce que tu aurais joué avec moi à courir ou au volant, et même à la poupée? Car, sais-tu qu'il y a deux ans je jouais à la poupée?

—Et mademoiselle Lagrange jouait avec toi. Sa complaisance était sans bornes; c'est une justice à lui rendre.

— Oui, quand je l'avais contentée par mon travail, sinon elle était très-sévère. Mais aussi toujours juste, et si bonne, si timide, contente de tout, ne se plaignant jamais!

— Je ne vois pas trop de quoi elle aurait pu se plaindre. Enfin tu la regrettes?

— Certainement. Car avant de retrouver une pareille institutrice... Ce n'est pas ta miss Lawson qui la vaudra!

— Tu crois?

— Maman, je t'assure que tu ne remplaceras jamais mademoiselle Lagrange. Juge donc : un si bon caractère, et puis si instruite, tant de talent pour la musique, la peinture, sachant toujours se mettre à votre portée

pour vous enseigner, descendant jusqu'à vous, enfin!

— Comment, descendant jusqu'à vous?

— Dame, maman, comme savoir, elle était et sera, toujours, pour ainsi dire, une princesse auprès de moi! Et cependant elle était la fille du portier de la pension où elle a été élevée! elle ne s'en cachait pas le moins du monde.

— Loin de là, elle affectait même un peu, ce me semble, de parler de son humble naissance.

—Elle, affecter? Oh! maman, c'est une erreur. Quand, par hasard, elle parlait de sa famille, c'est que la conversation venait là-dessus. D'ailleurs, écoute donc, mademoiselle Lagrange eût été fière qu'elle en avait le droit.

— Fière, de quoi? Pas de sa figure, pauvre fille...

— Non, c'est vrai; mais, enfin, sais-tu que c'est très-beau d'être institutrice, de pouvoir ainsi, par son travail, se suffire à soi-même et encore venir en aide à sa famille? Je te demande un peu, par exemple, comment je ferais si j'étais à sa place, moi, maman?

—La réponse est très-simple, chère enfant : Si tu étais à la place de mademoiselle Lagrange, tu ferais comme elle, et comme tant d'autres jeunes personnes remplies de courage, de savoir et de cœur ; qualités que possédait mademoiselle Lagrange, je le reconnais, car, tu le sais, chère enfant, nous avions pour elle les plus grands égards.

— Sans doute, tu étais parfaite pour elle, mon père aussi, et moi je l'aimais comme une sœur.

— A ce point que, pendant les premiers jours qui ont suivi son départ, je t'ai vue souvent pleurer et que depuis je te trouve triste; c'est à peine si les histoires de ta nourrice Pivolet, et elle n'en chôme jamais, te déridents un peu.

— Que veux-tu, maman, se quitter après plus de trois ans d'intimité, cela vous laisse du chagrin.

— Cette sensibilité fait l'éloge de ton cœur; mais enfin il me semble, mon Alphonsine, que toi et moi nous pouvons trouver dans notre tendresse de quoi nous consoler du départ d'une étrangère.

— Une étrangère! reprit naïvement Alphonsine, dis donc une amie, une sœur.

— Soit! Mais une mère... vaut au moins une amie, une sœur même.

— Est-ce que cela peut se comparer, reprit la jeune fille avec une grâce charmante en embrassant madame de Morville; est-ce que d'aimer votre sœur vous empêche d'adorer votre mère?

— Chère enfant, dit madame de Morville avec une douce émotion, jamais je n'ai douté de ta tendresse; seulement je n'ignore pas qu'une mère, si aimée qu'elle soit, peut difficilement être une compagne pour sa fille.

— Mon Dieu! non, c'est si différent.

— Je le sais, mon enfant.

— Ainsi toi, maman, tu es pour moi, n'est-ce pas, aussi affectueuse que possible; pourtant tu m'imposes tou-

jours; il y a mille riens, mille folies, mille bêtises, si tu veux, que je n'oserais jamais te dire, et qui nous amusaient et nous faisaient rire aux larmes, avec cette pauvre mademoiselle Lagrange; et puis ces causeries sans fin pendant les récréations, nos jeux même, car elle était très-enfant, quand elle s'y mettait; tout cela faisait qu'avec elle le temps de l'étude passait comme un songe et celui de la récréation comme un éclair.

— Sans doute, reprit madame de Morville avec un sourire contraint, car cette mère jalouse souffrait, malgré tous les efforts de son bon sens naturel, et moi... je ne jouissais de la société de ces demoiselles que lors de notre promenade d'avant dîner ou le soir jusqu'à l'heure du thé... puis tu t'en allais coucher dans l'appartement de ton institutrice. Mais revenons à miss Mary...

— Je t'en prie, maman, ne m'en parle pas, il sera toujours assez temps d'y songer lorsqu'elle sera arrivée.

— Pourquoi cette prévention ?

— C'est que je la vois d'ici, ta miss Mary : une grande Anglaise à l'air froid, revêche, et si jamais elle s'humanise jusqu'à daigner sourire, vous montrant des dents longues de çà...

— Le portrait n'est pas flatteur...

— Et, d'ailleurs, fût-elle un phénix, jamais elle ne remplacera pour moi ma pauvre mademoiselle Lagrange. Aussi, je t'en préviens, je ne réponds pas du tout de la contenter ta miss Mary...

— Allons, chère enfant, je vais te rendre très-heureuse.

— Comment cela?

— Cette lettre de ton père à ton oncle de Dublin contremande l'arrivée de miss Mary.

— Il serait vrai! quel bonheur! s'écria joyeusement la jeune fille. Puis se reprenant : Et encore je ne sais si je dois me réjouir, je perdrai peut-être au change. Tu as donc quelqu'un en vue pour remplacer miss Mary?

— Non, nous n'avons personne.

— Personne ?

— Ton père et moi, nous avons décidé que désormais tu n'aurais plus d'institutrice. Te voilà contente !

— Oh! certainement. Puis, par réflexion : Mais, maman, qui donc achèvera mon éducation?

— Toi-même, chère enfant. Tu es maintenant assez forte musicienne, tu dessines bien, et tu sais suffisamment l'anglais et l'italien pour travailler seule. Quand je dis seule, non, je prendrai ma revanche, dit tendrement madame de Morville, je ne te quitterai pas. Je ne suis malheureusement point en état de remplacer une institutrice, mais enfin, sans être musicienne, j'ai l'oreille assez juste pour t'avertir si tu passes des notes ou si tu chantes faux; je ne sais pas dessiner, mais je verrai bien si ce que tu copies ressemble plus ou moins à ton modèle. Quant à l'histoire et à la géographie, avec des livres je pourrai suppléer à l'instruction qui me manque malheureusement. Et

puis, ajouta madame de Morville d'une voix touchante et attendrie presque jusqu'aux larmes, tu seras indulgente, n'est-ce pas? tu me tiendras compte de mon bon vouloir; enfin, je tâcherai de ne pas te faire trop regretter ton institutrice.

— Mais, tu me la rendras, au contraire, s'écria la jeune fille avec expansion en se jetant au cou de sa mère; je l'aimerai en toi comme je t'aimerai en elle!

— Et non-seulement je partagerai tes travaux, reprit madame de Morville en répondant avec un bonheur ineffable à l'étreinte de sa fille, mais je partagerai aussi tes récréations. Tu verras que je ne *suis pas si mère* que j'en ai l'air, et que, tout comme une autre, je saurai être gaie, rieuse et bonne compagne. Et puis enfin, les absences quelquefois prolongées que je faisais pour répondre aux invitations de nos amis du voisinage, et dont tu te plaignais si gentiment, je ne les ferai plus. Tous mes instants te seront consacrés; enfin je tâcherai de regagner le temps perdu.

Soudain des pas bruyants et des cris d'effroi se firent entendre dans le salon voisin; madame de Morville et sa fille se levèrent avec inquiétude et virent entrer éperdue, effarée, une grosse petite femme qui semblait rouler plutôt que marcher; elle portait un trousseau de clés à sa ceinture, et son bonnet plissé laissait voir la frisure éternelle d'un *tour* noir comme de l'encre. Telle était madame Pivolet, autrefois nourrice d'Alphonsine, et alors femme

de charge. Elle entra donc précipitamment en levant les mains au ciel et s'écriant :

— Ah ! madame, quel malheur! M. de la Botardière! Quel affreux événement!

Et sans en dire davantage, elle tomba sur un fauteuil, en renversant sa tête en arrière comme si elle se pâmait. Madame de Morville et sa fille, de plus en plus inquiètes, quoiqu'elles eussent été déjà plusieurs fois dupes des exagérations de la femme de charge, s'approchèrent d'elle, et sa maîtresse lui dit vivement :

— Au nom du ciel ! madame Pivolet, parlez... Que s'est-il passé? qu'est-il arrivé à M. de la Botardière?

— Mon oncle est donc de retour de voyage? demanda la jeune fille à sa nourrice. Mais réponds donc!

— Ah! madame! ah! mademoiselle! reprit la femme de charge en secouant la tête avec un douloureux accablement, c'est fini!

— Quoi, fini?

— C'est affreux!... Infortuné M. de la Botardière! Il avait (parlant par respect de lui) un mauvais caractère... mais pauvre cher homme! un pareil sort...

— Mon oncle est donc ici? s'écria la jeune fille.

— Une si belle vieillesse! reprit madame Pivolet d'un ton lamentable. Encore si vert pour son âge!

— Achevez donc, reprit madame de Morville. Il est odieux de nous tenir ainsi dans l'inquiétude. Encore une fois, qu'est-il arrivé?

— Pardon, madame, mais l'émotion... cet horrible spectacle...

—Maman, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

— Ni moi non plus, je t'assure. Parlez donc, madame Pivolet !

— J'étais tout à l'heure dans la cour d'honneur du château, reprit la femme de charge d'une voix haletante, en s'essuyant le front; je vois arriver de loin, dans l'avenue, un char à bancs jonquille...

— La voiture de mon oncle?

— Avec son grand cheval blanc qu'il appelle, hélas! pauvre cher homme! qu'il appelait *Ronceveaux!*

— Comment? *qu'il appelait!* s'écria madame de Morville en joignant les mains avec effroi. Mais vous ne songez pas à ce que vous dites.

— Écoutez, madame, écoutez : Je vois donc de loin arriver le char à bancs jonquille attelé de *Ronceveaux*; il trottait même très-vite, contre son habitude.

— Quel supplice! Mais achevez donc?

— Le char à bancs avançait toujours; il n'était plus qu'à cinquante pas peut-être de la grille du château, lorsque... lorsque... Ah! madame!

— Ensuite?

— Pif! paf! Des scélérats embusqués tirent je ne sais combien de coups de fusil sur ce malheureux M. de la Botardière et sur son char à bancs jonquille.

— Tirer sur mon oncle... Mais c'est impossible!...

—Impossible!... plût à Dieu! madame. A cette décharge d'artillerie, *Ronceveaux* prend le mors aux dents, entre dans la cour d'honneur comme un forcené, accroche le char à bancs à la borne de la porte d'entrée, le brise en mille pièces, et je vois rouler à mes pieds... je dois même avoir du sang sur moi... je vois rouler à mes pieds cet infortuné M. de la Botardière blessé de dix coups de feu au moins, les membres fracassés, la tête en capilotade... et rendant le dernier soupir... Alors moi...

— Vous êtes folle! s'écria madame de Morville, et je suis assez simple pour me laisser prendre encore à vos mensonges ou à vos exagérations!... J'entends la voix de mon oncle.

En effet, on entendit la voix quinteuse de M. de la Botardière, disant dans la pièce voisine, dont la porte s'ouvrit aussitôt :

—C'est possible! mais j'exige que l'on chasse ce drôle-là, et à l'instant.

Et M. de la Botardière apparut dans l'entière majesté de son obésité, nullement percé de dix coups de feu, n'ayant aucun membre fracassé, encore moins la tête en capilotade. Son chapeau seul, outrageusement aplati, bossué, déformé, présentait une apparence fantastique, et cette coiffure donnait un aspect étrange à la figure courroucée du vieillard.

— Ah! mon oncle, s'écria la jeune fille en allant embrasser M. de la Botardière, quelle peur maman et moi nous avons eue!!! Heureusement, ce n'est rien.

— Comment! ce n'est rien! s'écria le vieillard. Effrayer mon cheval par un coup de feu, ce n'est rien!

— Mon oncle, dit madame de Morville, c'est un de nos gardes qui a déchargé son fusil, sans prévoir que...

— Peu m'importe! il n'en est pas moins arrivé que *Roncevaux* effrayé a pris le galop et a accroché si violemment la borne de la grille, que j'ai failli verser, et que du choc, mon chapeau (il est bien arrangé, vous le voyez) est tombé sous la roue! De sorte que si *Ronceveaux* ne s'était arrêté de lui-même devant le perron, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Je risquais d'être broyé sous les roues. Ah! l'on appelle cela rien... ici?

— Mon oncle, c'est beaucoup trop sans doute, reprit madame de Morville; Alphonsine voulait dire que c'était peu de chose auprès des malheurs qui pouvaient arriver.

Mademoiselle de Morville, pendant que sa mère parlait ainsi au vieillard, s'approchai de madame Pivolet qui restait impassible, et lui dit d'un ton de reproche :

— Voilà encore une de tes inventions, de tes exagérations! N'as-tu pas honte, à ton âge, d'oser ainsi mentir?

—Mademoiselle, j'ai vu, ce qui s'appelle vu, monsieur votre oncle en morceaux! Seulement, il aura bu tout de suite du vulnéraire suisse. Et je n'oublierai jamais cette nouvelle preuve de l'efficacité de cette eau merveilleuse!

Je m'en vais vite faire préparer l'appartement de M. de la Botardière.

Et la femme de charge sortit paisible, sans le moindre remords de conscience.

V.

M. de la Botardière, après le départ de madame Pivolet, se jeta dans un fauteuil en s'essuyant le front et s'écria :

— Mon neveu, je vous le déclare, je retourne à l'instant à la Botardière si le drôle qui a effarouché Ronceveaux n'est pas chassé séance tenante! Ce coquin me voyait, il a malicieusement déchargé son fusil à mon approche.

— Mon oncle, permettez. Robert était derrière le mur d'un des pavillons d'entrée : il ne pouvait vous apercevoir.

— A merveille! monsieur! prenez parti pour vos gens contre moi!

Et, se dirigeant vers la porte :

— Que l'on me fasse ateler Ronceveaux à l'instant!

— Mon oncle, de grâce! dit madame de Morville en prenant la main du vieillard et l'obligeant à se rasseoir, votre menace ne saurait être sérieuse.

— Je vous répète, ma nièce, que moi ou ce drôle, nous sortirons d'ici, et sur l'heure!

— Soit, mon oncle, reprit M. de Morville, Robert sortira. Permettez-moi seulement de vous faire observer qu'il est père de famille; il a trois enfants, une vieille mère.

— Est-ce une raison pour effaroucher perfidement Ronceveaux et risquer de me faire briser les membres? Peste! mon neveu, vous êtes clément pour ceux qui en veulent aux os de votre oncle!

— Vous serez satisfait, mon oncle, dit M. de Morville en échangeant un regard d'intelligence avec sa femme. Robert s'en ira d'ici.

—Il ne s'agit pas de dire : Il s'en ira; il faut qu'il s'en aille aujourd'hui, devant moi.

— Oui, mon oncle, aujourd'hui même il partira; je vais tout à l'heure donner à mon régisseur des ordres à ce sujet. Maintenant, puis-je m'informer du résultat de votre voyage? Vous êtes sans doute depuis peu de retour à la Botardière?

— Depuis deux jours, Dieu merci! je croyais n'arriver jamais chez moi, tant était grande mon impatience de voir le terme de cet exécrable voyage!

— Vous n'en n'avez donc pas été satisfait?

— Satisfait! Mort de ma vie! je m'en souviendrai longtemps de ce voyage-là; il a été, par ma foi, aussi agréable que la réception qui m'attendait chez vous!

— Mon Dieu! mon oncle, dit madame de Morville; est-ce que vous auriez failli verser?

— Plût au ciel! peut-être cette impertinente donzelle eût attrapé quelque bon horion qui l'eût retenue en route, elle et son chevalier; tous deux n'auraient pas du moins été mon cauchemar depuis Calais jusqu'à Paris.

— Vous aurez sans doute, mon oncle, fait une de ces rencontres fâcheuses auxquelles on est souvent exposé dans les voitures publiques?

— Souvent? non, pardieu! s'écria le vieillard avec un accent de récrimination courroucé, je ne crois pas que l'on rencontre *souvent* de pareilles effrontées, accompagnées de si impertinents polissons!

Madame de Morville, craignant que la conversation ne prît un tour peu convenable pour la modestie de sa fille, lui dit tout bas :

— Mon enfant, va voir si madame Pivolet s'occupe de préparer l'appartement de ton oncle.

La jeune fille se leva et sortit. M. de Morville reprit en souriant, afin de tâcher de remettre M. de la Botardière en bonne humeur :

— Il paraît, mon cher oncle, que vous avez rencontré une vertu de diligence?

— Une vertu ! dites donc une coureuse, flanquée de deux godelureaux, dont l'un, le préféré, le chéri, sans l'ombre de respect pour mes cheveux blancs, a été d'une insolence sans égale au vis à vis de moi durant tout le

voyage, à la grande jubilation de sa drôlesse, qui l'encourageait. Oui, je servais de jouet, de plastron, à toute la voiturée. Comme j'avais souvent manifesté tout haut mon désir d'arriver bientôt à la Botardière, désir assurément fort naturel, quand on est empêtré dans une si exécrable compagnie, ces imbéciles et insolents voyageurs demandaient à chaque relais au conducteur : « Est-ce ici la *Botardière?* nous ne sommes donc pas encore arrivés à la Botardière? quand donc arriverons-nous à la Botardière?» Les impudents! Mais comme je n'ai pas ma langue dans ma poche, je leur rendais des fèves pour des pois!

— En vérité, reprit madame de Morville, un tel manque d'égards envers un homme de votre âge, mon oncle, est à la fois lâche et grossier.

— Oui, voilà ce que c'est que la jeunesse d'à présent.

— Heureusement, mon oncle, il est des exceptions.

— Non!

— Allons, cher oncle, dit M. de Morville en souriant, vous ferez bien une exception en faveur de mon fils Gérard.

— Lui! qu'il soit accroché au bras d'une donzelle comme l'était l'insolent polisson dont je parle, il ne vaudra pas mieux que les autres.

— Nous ferons du moins en sorte, reprit M. de Morville, qu'il ne fréquente pas de si mauvaise compagnie.

— Et vous auriez fièrement raison si vous pouvez

imaginez que l'effrontée dont je parle, sans le moindre respect pour mes cheveux blancs, a commencé par lancer son godelureau contre moi, pour revendiquer la place du coin et me forcer ainsi à aller en sixième à reculons, ce que j'abhorre! Aux tables d'hôte, la donzelle était toujours servie la première : c'était comme une conspiration entre elle, ses deux godelureaux et les autres voyageurs pour ne me laisser que les restes, et ce n'est pas tout : l'un des mauvais drôles dont nous étions empestés disait à chaque repas : « Garçons, servez-moi un poulet *à la Botardière!* un filet de bœuf *à la Botardière!* une anguille *à la Botardière!* » Et ces imbéciles de rire! Comme c'était spirituel, en effet! Un autre animal n'avait qu'une éternelle et stupide plaisanterie à la bouche : « *J'ouvre une souscription nationale* pour faire placer le portrait de M. de la Botardière dans toutes les diligences comme l'emblème du charmant voyageur! » et autres insolences! Nous remontions en voiture, et pour dessert j'étais régalé de la vue, des chuchotements, des sourires, et tout ce qui s'ensuit, entre la donzelle et son godelureau, car je gaze au vis-à-vis de ma nièce; mais aussi, toutes les fois que je sortais de cette infernale voiture ou que j'y rentrais, je m'arrangeais pour lui écraser les pieds, à cette impudente! et elle n'osait souffler mot, car, malgré son godelureau, je vous l'aurais joliment relevée du péché de paresse!

— En vérité, mon oncle, reprit madame de Mor-

ville indignée, il est déplorable de penser qu'une honnête femme pourrait se rencontrer dans une voiture publique avec de pareilles créatures.

— Et le joli de la chose, c'est que cette aventurière faisait passer son galant pour son frère!

— Mais avec une conduite si éhontée, dit madame de Morville, c'est une profanation à la fois gratuite et odieuse qu'un pareil mensonge!

— Pardieu! ces créatures se moquent pas mal de pareils scrupules; mais, comme je me doutais de la fourberie, je demande au conducteur le nom du godelureau. Il regarde sur la feuille et lit : *Monsieur Théodore de Favrolle.*

— Vous dites, mon oncle?

— Je dis... Théodore de Favrolle! Est-ce que par hasard vous connaîtriez cet impertinent qui, avec sa donzelle, composait cet horrible cauchemar à deux têtes qui m'a poursuivi jusqu'à Paris?

— Je ne connais pas ce jeune homme, mon cher oncle; mais, s'il est fils de M. de Favrolle, ancien colonel de mon dernier régiment, son père est un de mes vieux amis. J'écrivais justement ce matin à mon frère, que, lors de mon dernier voyage à Paris, j'avais rencontré M. de Favrolle le père, et qu'il m'avait dit en riant : « Pourquoi ne marierions-nous pas nos enfants quand ils seront en âge? »

— Ah! par ma foi!... votre fille aurait là un joli parti!

De plus, vous sentez bien qu'après ce qui s'est passé entre cet impertinent et moi, si vous donniez suite à vos projets, ce serait une indignité!

— Mon oncle, écoutez-moi, de grâce...

— Comment! j'aurais échappé à ce cauchemar pour le retrouver chez vous! Mort de ma vie!... vous ne me reverriez de vos jours!...

— Monsieur, calmez-vous, je vous en conjure, reprit madame de Morville; mon mari vous parle d'un simple propos jeté dans la conversation... Alphonsine n'est pas d'ailleurs en âge d'être mariée.

— Et quand elle serait en âge, madame?

— Mon oncle a raison, Louise, se hâta de dire M. de Morville, sans être rigoriste, et sachant qu'il faut, comme on dit, que jeunesse se passe... je vous avoue, mon oncle, que ce que vous nous apprenez de ce jeune Favrolle me donne de lui une fâcheuse opinion... A vingt-deux ans à peine, se conduire avec un tel cynisme, manquer si grossièrement de respect à un homme de votre âge...

— Et si vous revoyez le père de ce polisson-là, reprit le rancuneux vieillard, faites-lui bien des compliments de ma part sur monsieur son fils et sa coureuse, véritable aventurière ; une de ces créatures qui changent de nom comme d'amant; car pendant que le conducteur lisait sur la feuille le nom de ce M. de Favrolle, je regarde... et comme il n'y avait que cette effrontée de femme dans la voiture, j'acquiers la preuve qu'elle a pris un nom an-

glais. Or, remarquez qu'elle est Française, puisqu'elle parle français comme vous et moi; ce qui ne l'empêchait pas de se faire appeler mademoiselle Lawson... Eh bien! quoi, reprit M. de la Botardière, en voyant son neveu et sa nièce bondir sur leur siége et se regarder avec stupeur, qu'avez-vous donc? Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ce que je vous dis? Est-ce donc inouï qu'une aventurière française ait pris un nom anglais?... Mais répondez donc! vous restez là comme deux termes...

— C'est qu'en effet, mon oncle, nous sommes confondus, reprit M. de Morville. Et s'adressant à sa femme : Y comprends-tu quelque chose?

— Mon ami, c'est impossible, il y a erreur, confusion, répondit madame de Morville; puis le nom de Lawson est, je crois, assez commun en Angleterre.

— Quelle erreur? demanda M. de la Botardière, quelle confusion? de quoi parlez-vous? Ah çà, est-ce que nous jouons aux propos interrompus?

— Pardon, mon oncle, reprit M. de Morville, vous êtes bien sûr d'avoir lu sur la feuille le nom de mademoiselle Lawson?

— Ah çà! me croit-on aveugle? sais-je ce que font un *L*, un *a*, un *w*, un *s*, un *o* et un *n*! car j'ai assez de raisons pour ne l'avoir pas oublié, ce diable de nom!

— Et vous êtes certain que cette personne est Française ?

— Puisque je vous dis qu'elle parle français comme nous!

—Est-ce qu'elle venait d'Angleterre? demanda madame de Morville avec anxiété.

— Est-ce qu'elle a fait route avec vous depuis Dunkerque, mon oncle? ajouta M. de Morville avec non moins d'angoisse; ou bien l'avez-vous seulement rencontrée à Calais?

— Se moque-t-on de moi, à la fin! s'écria l'irascible vieillard en se levant. Comment! je vous dis que cette aventurière a été cause du plus atroce voyage que j'aie jamais fait de ma vie, et l'on m'accable de questions sur son compte! C'est pardieu trop se jouer de ma patience!

A ce moment, madame Pivolet entra, non plus éperdue, ainsi qu'elle était entrée pour annoncer le lamentable trépas de M. de la Botardière percé de dix coups de feu, mais mystérieuse, ténébreuse, marchant sur le bout des pieds pour s'approcher de ses maîtres, à qui elle dit tout bas, comme si elle eût craint d'être entendue au dehors :

— Monsieur... madame...

— Eh bien! qu'est-ce ? s'écria M. de Morville à haute voix et très-impatiemment. Que voulez-vous, madame Pivolet?

Mais la femme de charge, redoublant de mystère, étendit ses deux bras et ses deux mains en avant, et les abaissa plusieurs fois comme pour recommander à ses maîtres de rester silencieux; puis continuant de marcher sur les orteils, elle s'approcha tout près de M. de Morville et lui dit d'une voix plus basse encore :

— Chut! chut! monsieur! c'est un événement extraordinaire, inouï!

Madame de Morville, connaissant de longue date les imaginations et les exagérations de sa femme de charge, dont une heure auparavant elle avait été encore dupe, et d'ailleurs très-inquiète, ainsi que son mari, à propos de la rencontre de M. de la Botardière avec une demoiselle Lawson, madame de Morville ne se laissa pas imposer par les mystérieux préliminaires de madame Pivolet, et lui dit sèchement :

— Parlez, je vous prie, sans toutes ces précautions et cette ridicule pantomime; vous savez que tout à l'heure encore vous vous êtes imaginé voir ce qui n'était pas... vous me comprenez?... Ainsi, je vous y engage, parlez et parlez vite.

Mais madame Pivolet ne s'effrayait pas de si peu; elle reprit donc toujours à voix basse, et s'adressant cette fois diplomatiquement à l'oncle de ses maîtres, afin de s'assurer d'un auditeur moins prévenu contre ses fables habituelles :

— Ah! monsieur de la Botardière, si vous saviez... quelle aventure inconcevable!

— Quoi! dit le vieillard, à qui diable en avez-vous, madame Pivolet, en roulant ainsi des yeux? Quelle est cette aventure?

— Figurez-vous, monsieur, qu'il y a deux heures, M. de Morville a envoyé une lettre au bourg.

— Et puis?

— Par Joseph.

— Après? mais allez donc! il faut vous arracher les paroles les unes après les autres! dit le vieillard pendant que M. et madame de Morville, de plus en plus préoccupés de l'inquiétante révélation de leur oncle, et se doutant de quelque tour à la façon de madame Pivolet, prêtaient peu d'attention à ses paroles.

— Joseph a donc porté cette lettre, reprit la femme de charge, mais au lieu de monter à cheval pour cette commission, il a pris la voiture de service, et de plus la femme du régisseur ayant eu besoin d'aller au bourg, Joseph l'y a conduite.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans?

— Attendez donc, monsieur. Joseph part, il arrive au bourg; le voici donc au bourg, avec la voiture de service.

— Allez au diable! s'écria M. de la Botardière, vous m'impatientez avec vos redites!

— Pardon, monsieur, mais c'est si incroyable! Enfin, voici Joseph au bourg; il mettait ses chevaux à l'auberge, lorsque arrive la diligence de Paris.

— Que l'enfer confonde les diligences et ceux qui sont dedans... quand j'en suis dehors!

— Ah! monsieur, vous ne croyez pas si bien dire.

— Pourquoi.

— Vous allez le comprendre, monsieur : Pendant que la diligence relaye, on voit descendre à pas de loup de la voiture une femme enveloppée d'un manteau, la figure cachée par un voile épais. Ses compagnons de voyage, hommes à longues barbes et d'une physionomie patibulaire, semblaient suivre cette femme des yeux; il paraît même qu'au moment où elle a quitté la voiture, ils lui ont fait des signes mystérieux, et l'on aurait remarqué que l'un des deux portait un énorme poignard.

— Un poignard! dit M. de la Botardière se laissant déjà prendre à la glu de madame Pivolet, et cette femme voilée?

— Cette femme voilée fait à son tour un signe mysté rieux au conducteur, et aussitôt... et aussitôt...

— Eh bien! qu'arrive-t-il?

— Le conducteur descend de l'impériale la malle de la femme voilée...

— Parbleu! c'est tout simple : et moi qui étais là le bec ouvert!

— Non, monsieur, ce n'est pas tout simple, car cette malle était d'une forme comme qui dirait carrée, mais remarquable par des espèces de chiffres, sans doute cabalistiques, en petits clous dorés. Enfin, lorsque sa malle est descendue, la femme voilée entre à l'auberge d'un air extraordinaire, et d'un air ténébreux elle demande à voix basse, et en paraissant s'entourer du plus profond mystère, où est situé le château de Morville, et si l'on pourrait l'y

conduire, n'importe à quel prix, offrant pour cela, dit-on, des sommes! mais des sommes! enfin, tout ce qu'on voudrait!

A ces mots, M. et madame de Morville, assez surpris, écoutèrent plus attentivement la narration de leur femme de charge, sachant, et c'était une justice à lui rendre, que toutes ses fabuleuses exagérations reposaient toujours sur un fait réel : elle changeait le ciron en éléphant, mais enfin le ciron existait; elle improvisait à donner le vertige sur un thème quelconque, mais le thème existait.

— Ah! reprit M. de la Botardière de plus en plus intéressé, cette femme voilée a demandé l'adresse du château de Morville?

— Oui, monsieur, mais toujours sans lever son voile, toujours en s'entourant de précautions de plus en plus mystérieuses, et paraissant surtout ne vouloir à aucun prix se séparer de sa malle.

— Voilà-t-il pas quelque chose de bien étonnant, qu'elle veuille conserver sa malle ?

— Mais, monsieur, qui sait ce qu'il peut y avoir dans cette malle ? Car enfin on a vu des malles renfermer des...

— Madame Pivolet, dit madame de Morville en interrompant la femme de charge, si vous n'abrégez pas, si vous continuez à abuser ainsi de notre patience et de celle de mon oncle, je lui prouverai par votre dernier récit

quelle foi l'on doit avoir à vos histoires... et à votre détestable manie de faire quelque chose de rien.

Cette menace produisit un certain effet sur la femme de charge, car elle poursuivit sans circonlocution :

— Joseph se trouvait à l'auberge lorsque la femme voilée demandait l'adresse du château... Il dit à la mystérieuse inconnue qu'il est le cocher de M. de Morville, qu'il l'attend, pour la ramener, et que si la femme voilée a quelque commission à donner pour le château, il s'en chargera... Alors, monsieur, poursuivit lentement madame Pivolet, triomphant d'avance de l'effet qu'elle allait produire, alors la mystérieuse inconnue dit à Joseph qu'elle était attendue au château de Morville, et qu'elle profiterait du retour de la femme du régisseur pour faire route avec elle, mais toujours sans vouloir, à aucun prix, se séparer de sa malle.

M. et madame de Morville, fort surpris, car ils n'attendaient aucune visite, n'avaient pas interrompu la femme de charge. M. de Morville lui dit vivement :

— Et qu'a fait Joseph?

— Joseph, voyant à ce moment arriver madame Dubreuil, la femme du régisseur, lui a dit ce que demandait la mystérieuse inconnue; madame Dubreuil a répondu que puisque la dame voilée était attendue au château, elles feraient route ensemble.

— Comment! s'écria M. de Morville, mais cette dame est donc venue ici avec madame Dubreuil?

— Pardon, monsieur, répondit madame Pivolet, qui ne lâchait pas si facilement sa proie et ne donnait pas ainsi de prime-saut le dénouement de son histoire, il faut vous dire ..

— Alors cette dame est restée au bourg? reprit madame de Morville.

— Vous allez voir, madame. Permettez-moi d'achever.

— Et vous n'attendez personne ici? dit M. de la Botardière à son neveu et à sa nièce, vous ne comptiez sur aucune visite?

— Non, mon oncle, répondit M. de Morville : aussi me semblait-il peu probable que cette dame vînt ici. Mais enfin, ajouta-t-il en s'adressant à madame Pivolet, cette dame, qu'est-elle devenue? achevez donc!

— Madame Dubreuil lui ayant proposé de l'amener au château... Ah! j'oubliais une chose importante : cette inconnue, outre sa malle et son sac de nuit, tenait toujours à la main une sorte d'étui en maroquin, de la dimension d'une grande feuille de papier à lettre, fort plat et...

— Mais qu'importent ces niaiseries! reprit impatiemment M. de Morville. Cette dame est donc restée au bourg?

— Monsieur, si vous me tarabustez, je n'en sortirai jamais; je ne sais déjà plus où j'en étais.

— Oh! quelle patience! s'écria M. de Morville, quelle patience!

— Ah! j'y suis, reprit madame Pivolet. Madame Dubreuil ayant proposé à l'inconnue voilée de l'amener au

château, celle-ci a paru toujours de plus en plus inquiète de sa malle, demandant avec instance qu'on la chargeât derrière la voiture, où elle est montée avec madame Dubreuil, et toutes deux...

— Sont revenues ici, alors! reprit M. de la Botardière; pourquoi diable ne pas dire cela tout de suite? Au diable la Pivolet!

— Et cette dame, dit vivement M. de Morville, où est-elle? Mais répondez donc! est-elle restée chez madame Dubreuil? est-elle ici?

Madame Pivolet regarda de côté et d'autre d'un air effaré, fouilla prestement dans sa poche, d'où elle tira une carte, et dit en baissant la voix :

— L'inconnue est en bas, dans le salon d'été; elle m'a donné cette carte pour madame.

M. de Morville, frappant du pied, arracha la carte de la main de madame Pivolet, et lut tout haut et machinalement :

Miss Mary Lawson.

VI.

Au nom de miss Lawson, lu sur la carte de visite par M. de Morville, lui, sa femme et M. de la Botardière s'exclamèrent presque en même temps sur des tons différents.

— Elle aura devancé l'époque de son départ d'Irlande! s'écria madame de Morville.

— Il est impossible que ce soit la même personne que mon oncle a rencontrée en diligence! s'écria M. de Morville dans une angoisse mortelle.

— C'est par trop fort! s'écria à son tour M. de la Botardière indigné. Comment! cette coureuse, mon cauchemar, vient me relancer jusqu'ici? Quelle effronterie! quelle audace!

—Quoi! la dame mystérieuse, s'écria à son tour madame Pivolet, ne laissant tomber aucune de ces paroles, c'est une coureuse! Je m'en doutais. Et s'adressant à sa maîtresse : Madame, si c'était une *brigande!* Ces hommes sinistres à longues barbes, armés jusqu'aux dents de poignards, de pistolets et de carabines, qui lui ont fait des signes cabalistiques lorsqu'elle est descendue de diligence, ce sont des brigands! Ils s'entendent... Le château est isolé. Pour sûr, nous serons égorgés cette nuit. C'est fini de nous! Ah! mes pauvres maîtres, c'est fini de nous!

Et il s'en fallut de peu que madame Pivolet ne se mît à crier : A l'assassin!

M. et madame de Morville étaient si confondus, si troublés, qu'ils laissaient madame Pivolet donner cours à ses improvisations. Aussi, ne recevant pas de réponse de ses maîtres, elle se retourna vers M. de la Botardière, le saisit brusquement par le bras d'une main tremblante, et lui dit :

— Monsieur, ne pensez-vous pas que c'est une brigande? Elle a des poisons cachés dans son étui de maroquin, des matières incendiaires dans sa malle. Voilà pourquoi elle ne voulait pas s'en séparer. Tout s'explique : le château sera ravagé, incendié cette nuit; il n'en restera que des cendres!

Et peu s'en fallut que mademoiselle Pivolet ne criât au feu.

— Ce qu'il y a de certain! s'écria le rancuneux vieillard, c'est que j'exige que cette aventurière soit chassée d'ici à l'heure même!

— Je cours exécuter vos ordres, monsieur, je vais faire armer tous les domestiques, s'écria héroïquement la femme de charge; ses complices ne sont peut-être pas loin : ce sont ces scélérats qui auront tiré des coups de fusil sur M. de la Botardière! Comme tous les crimes se découvrent pourtant! ce que c'est que la Providence! Je vais envoyer un domestique à toute bride chercher la gendarmerie du bourg.

Et madame Pivolet s'élançait vers la porte lorsque M. de Morville l'arrêta par le bras et lui dit rudement :

— Restez là!

Puis se tournant vers M. de la Botardière :

— Mon oncle, de deux choses l'une : ou la personne qui est en bas est mary Lawson, une institutrice anglaise que nous avions d'abord acceptée à la recommandation de mon frère Auguste, et alors il est impossible que ce soit la personne avec laquelle vous avez voyagé.

— Pourquoi donc, impossible?

— Parce qu'Auguste, que vous connaissez comme moi, mon oncle, n'a pu nous envoyer comme institutrice pour ma fille qu'une personne parfaitement honorable.

— Votre frère Auguste, dit le vieillard, un cerveau brûlé, un étourneau! Belle caution, ma foi! il se sera laissé duper par cette aventurière, voilà tout.

—Je vous demande pardon, mon oncle, reprit madame de Morville d'une voix douce et ferme, nous sommes convaincus que dans une circonstance si délicate, si grave, mon beau-frère a dû agir avec une extrême circonspection, et que son choix était excellent.

— Ainsi, s'écria le vieillard exaspéré, je suis un oison... un imbécile... incapable de distinguer une sage et honnête personne, d'une effrontée qui m'a causé mille avanies pendant cet infernal voyage!

— Nous ne mettons pas en doute ce que vous nous avez raconté, mon oncle, reprit M. de Morville; seulement, il se trouve qu'il existe deux mademoiselles Lawson : l'une qui vient d'arriver ici, apportant sans doute une lettre de recommandation de mon frère, et une autre femme qui a voyagé avec vous, et qui est à cette heure je ne sais où, peu m'importe...

— Évidemment, reprit madame de Morville, c'est le seul moyen d'expliquer ce qui arrive : le nom de Lawson est sans doute commun en Angleterre.

— Au diable les Lawson! s'écria le vieillard. S'ils se ressemblent tous, les meilleurs sont bons à noyer.

La porte du salon s'ouvrit soudain. Mademoiselle de Morville entra précipitamment en s'écriant :

—Mon père! maman! vous ne savez pas?... miss Mary est arrivée! elle est en bas, dans le salon; je viens de causer avec elle.

— Comment! tu l'as déjà vue? demanda madame de Morville.

— J'entrais dans le salon pour aller faire préparer l'appartement de mon oncle; j'aperçois une jeune personne jolie, oh! mais si jolie que j'en suis restée toute saisie, d'autant plus que je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un là. Elle se lève, s'approche et me dit en français, d'un air doux et timide : « C'est peut-être à mademoiselle de Morville que j'ai l'honneur de parler? — Oui, mademoiselle. » Alors elle tire une lettre d'un petit étui de maroquin qu'elle tenait à la main, me la donne et me dit : « Ayez la bonté, mademoiselle, de remettre à madame de Morville, à qui j'ai déjà envoyé ma carte, cette lettre de *M. Auguste de Morville*, consul à Dublin. » A ces mots, je me rappelle l'institutrice que le frère de mon père devait nous envoyer, et je réponds : « Vous êtes sans doute miss Mary Lawson?—Oui, mademoiselle, j'ai quitté Dublin un peu plus tôt que je ne l'avais pensé d'abord, et j'ai pris la diligence de Calais il y a huit jours. »

— C'est elle! s'écria M. de la Botardière; c'est cette...

— Mon oncle! dit vivement M. de Morville au vieil-

lard, songez à ma fille! Je réponds sur mon honneur que vous êtes dans une erreur complète. Aussi, je vous en conjure, n'oubliez pas que miss Mary est de ce moment l'institutrice d'Alphonsine.

— Ah! je me trompe! dit le vieillard.

Et s'approchant de mademoiselle de Morville, qui, sans comprendre le sens des paroles qu'elle venait d'entendre échanger entre son père et M. de la Botardière, les regardait tous deux d'un air surpris et inquiet :

— Tu dis, ma nièce, que cette jeune personne a pris la diligence à Calais il y a huit jours.

— Oui, mon oncle, elle vient de me l'apprendre.

— Comment est-elle de visage?

— Oh! jolie par admiration, et l'air si doux, si bon! Tiens, maman, figure-toi mademoiselle Lagrange, avec la beauté de plus.

— Belle, je ne dis pas non, reprit brusquement le vieillard! Et ses cheveux de quelle couleur sont-ils?

— Châtain-clair.

— C'est cela. Et les yeux, bleus?

— Oui.

— Elle est coiffée d'un chapeau de paille doublé de rose?

— Oui, mon oncle. Mais vous l'avez donc vue aussi?

— J'ai eu probablement ce bonheur-là. Elle porte, n'est-ce pas, un tartan écossais à carreaux blancs et verts et des bottines pareilles?

— Oui, mon oncle, répondit la jeune fille de plus en plus étonnée, pendant que M. de la Botardière, souriant d'un air triomphant et cruel, se retourne vers M. et madame de Morville et leur dit :

— Eh bien! j'étais aveugle, j'étais dans une erreur complète! vous en répondiez *sur votre honneur*, monsieur mon neveu!

— Maman, ajouta la jeune fille de plus en plus interdite, remarquant l'air courroucé de son oncle et remettant à madame de Morville la lettre qu'elle venait de recevoir de miss Mary, voici la recommandation de mon oncle de Dublin. Est-ce que toi et mon père, vous n'allez pas descendre pour recevoir miss Mary? Il y a déjà si longtemps qu'elle attend toute seule!

— Mon enfant, se hâta de dire M. de Morville en voyant son oncle sur le point d'éclater à cette pensée que l'on pourrait recevoir mademoiselle Lawson, va, je t'en prie, tenir compagnie à miss Mary; tout à l'heure ta mère et moi nous irons te rejoindre.

La jeune fille sortit avant que M. de la Botardière, stupéfait, eût pu trouver une parole; mais il s'écria bientôt avec une explosion de furieuse indignation :

— Comment! après ce que je vous ai dit, vous oseriez me faire l'injure de recevoir cette créature! Mort de ma vie! si je le croyais!

— Madame Pivolet, dit sévèrement M. de Morville, qui avait jusqu'alors oublié la présence de la femme de charge,

et qui la voyait gagner à la porte à pas de loup, afin d'aller sans doute contempler la *brigande*, ou faire part aux gens de la maison de cette nouvelle et mystérieuse aventure, vous allez entrer, s'il vous plaît, dans ce cabinet.

Et il ouvrit la porte d'une espèce de petit boudoir attenant au salon.

— Dans ce cabinet, monsieur? s'écria madame Pivolet en regimbant, et pourquoi faire?

— Pour y rester jusqu'à ce que je vous en fasse sortir... Allons vite! ajouta rudement M. de Morville en ouvrant la porte et poussant la femme de charge par le coude. Entrez! entrez!...

— Mais, monsieur... c'est m'emprisonner! s'écria madame Pivolet d'un ton lamentable en obéissant pourtant aux ordres de son maître. C'est me mettre au cachot, autant m'enchaîner! me précipiter dans les oubliettes du château! et puis, je n'ai pas déjeuné, monsieur! C'est vouloir me livrer aux tortures de la faim! me faire périr! me...

Les derniers mots de madame Pivolet furent malheureusement perdus pour les auditeurs, car M. de Morville la poussa dans le cabinet, dont il ferma la porte à double tour; puis se rapprochant de M. de la Botardière, il lui dit d'un ton respectueux mais ferme :

— Mon oncle, je m'adresse à votre loyauté, à l'affection que vous nous portez, et, s'il le faut, j'invoquerai le souvenir si vénéré de ma mère, votre sœur, pour vous supplier de nous venir en aide dans une circonstance aussi difficile qu'inexplicable pour nous.

— Inexplicable! après ce que je vous ai dit? après ce que votre fille vient de vous rapporter? se moque-t-on de moi? Quoi! vous conserveriez le moindre doute au sujet de l'identité de cette aventurière, mon cauchemar?

— Maintenant, je suis certain, mon oncle, à moins de croire à ces ressemblances de sosies qui n'existent pas, et à un concours de circonstances inouïes, je suis certain, dis-je, que vous avez voyagé avec mademoiselle Lawson que nous attendions, et qu'elle est à cette heure en bas dans le salon.

— Eh bien! alors? chassez-la de chez vous, et que ça finisse! cela n'a que trop duré!

— Veuillez décacheter et lire cette lettre de mon frère Auguste.

— A quoi bon?

— Je vous le demande en grâce; je vous en supplie, mon oncle.

Le vieillard, haussant les épaules avec une impatience irritée, lut la lettre, pendant que M. et madame de Morville échangeaient quelques mots à voix basse.

— Eh bien! qu'est-ce que prouve cette lettre? reprit M. de la Botardière. Elle ne prouve rien du tout, sinon que votre frère a été dupe d'une intrigante.

—C'est en cela, monsieur, reprit madame de Morville, que nous différons complétement d'avis avec vous : miss Lawson ne peut pas être, n'est pas une intrigante!

M. de la Botardière crut ne pas avoir entendu et reprit :

— Répétez un peu cela.

— Je me permets de vous faire observer, reprit madame de Morville, que nous sommes persuadés que mon beau-frère n'a pas été dupe dans le choix de l'institutrice qu'il a bien voulu nous envoyer.

— Ah! ah! fit le vieillard d'un ton sardonique, il s'ensuit alors que moi je suis un menteur, et que j'ai inventé, ni plus ni moins que ne le ferait madame Pivolet, tout ce que je vous ai dit sur cette drôlesse et sur son godelureau?

— De grâce, ne vous fâchez pas, mon cher et bon oncle, dit M. de Morville au vieillard avec autant de déférence que d'affection mêlée cependant d'un léger embarras. Nous sommes entre deux écueils : ou il nous faut chasser d'ici comme indigne une jeune personne recommandée par mon frère, ou bien croire que peut-être vos souvenirs ne sont pas absolument fidèles, à propos de plusieurs circonstances de votre voyage avec miss Lawson.

— Ainsi, je radote? Je suis tombé en enfance? Pourquoi ne pas demander mon interdiction tout de suite!

— Permettez, reprit M. de Morville, il arrive souvent que nos souvenirs nous sont plus ou moins présents. De là naissent parfois quelques erreurs d'appréciation involontaires.

— Il se pourrait encore, ajouta madame de Morville, qu'aigri, très-naturellement d'ailleurs, par les désagréments d'un incommode et fâcheux voyage, vous ayez été

dans une disposition d'esprit peu favorable à miss Lawson, et que, trompé à votre insu par des apparences...

— Des apparences! quand cet insolent M. de Favrolle, malgré mes cheveux blancs, m'a accablé de grossièretés pendant tout ce voyage, à l'instigation de cette effrontée!

— Cette circonstance d'une fraternité supposée entre M. de Favrolle et miss Mary me semble, il est vrai, incompréhensible, mon oncle. Cependant, pardonnez-moi d'insister autant à ce sujet, êtes-vous bien certain que votre mémoire est exacte en ce qui touche les familiarités plus qu'inconvenantes que vous auriez remarquées entre miss Mary et M. de Favrolle?

— Mort de ma vie! s'écria le vieillard d'un ton aussi courroucé qu'indigné, je crois qu'on m'outrage à ce point de douter de mes paroles! Me faire subir un interrogatoire! voilà qui est d'une audace...

— Mais, monsieur, dit vivement madame de Morville, il s'agit pour nous, mon mari vous l'a dit, de chasser ignominieusement d'ici une jeune personne que nous avions tout lieu de croire des plus honorables. Je suis mère, monsieur, et en ce moment je ressens tout ce que j'éprouverais si je voyais ma fille calomniée.

— Moi, calomniateur, madame! s'écria M. de la Botardière exaspéré. Ah! c'est ainsi qu'on me traite!

Et se levant, il tira sa montre et dit : Il est deux heures, je rentre chez moi. Si cette aventurière n'est pas chassée d'ici, devant moi, à trois heures, je retourne à la

Botardière, et de ma vie vous ne me reverrez. Je devrais prendre ce parti à l'instant même, mais par égard pour le souvenir de ma sœur que vous avez invoqué, je daigne avoir pitié de vous et vous donne le temps de réfléchir. Mais prenez-y garde! une fois ma résolution prise, ni prières ni supplications ne me fléchiront. Ce sera une rupture éternelle. Adieu, monsieur, je vais attendre votre décision.

— Un mot encore, monsieur, reprit M. de Morville avec un accent rempli de dignité : il me serait profondément douloureux de renoncer à votre amitié; mais j'aurais le courage de me résigner à ce cruel sacrifice plutôt que de vouer qui que ce soit à l'ignominie sans lui donner les moyens de se justifier.

— A votre aise! dit M. de la Botardière : dans une heure je vous mettrai en mesure de prouver ce bel héroïsme, monsieur le don Quichotte des aventurières!

Et l'intraitable vieillard sortit furieux du salon.

M. et madame de Morville restés seuls, celui-ci s'écria :

— En vérité, il m'a fallu toutes mes habitudes de respect envers le frère de ma mère, pour me contenir; il est d'une violence, d'une opiniâtreté, d'une hauteur qui passe toutes les bornes; son caractère devient intolérable.

— Certes, pour mille raisons, mon ami, l'arrivée inattendue de miss Mary me contrarie au dernier point. Ce matin, je t'ai parlé avec une entière franchise; j'avais eu ensuite avec Alphonsine un entretien où j'avais puisé les

plus douces espérances; tout l'avenir est maintenant remis en question, j'ai malgré moi le cœur navré; mais il serait indigne à nous de céder aveuglément aux exigences de ton oncle.

— Y comprends-tu quelque chose?

— Sa demande d'expulsion de ce pauvre Robert pour une faute involontaire nous est une nouvelle preuve de cet esprit atrabilaire, intraitable, qui va toujours empirant; sans la circonstance inexplicable, je l'avoue, de la feinte parenté de miss Mary et du jeune M. de Favrolle, je m'expliquerais parfaitement que ton oncle ait pris cette jeune personne en aversion parce qu'elle aura été la cause involontaire d'une foule de désagréments, de moqueries de mauvais goût, sans doute, mais qu'il se sera attirés par ses habitudes égoïstes, despotiques et irritables.

— Eh! mon Dieu, oui! C'est toujours l'histoire que je rappelais ce matin à Auguste : lorsque mon oncle m'emmenait avec lui au spectacle, il se rendait insupportable à ses voisins, et à la première réplique, il se retranchait derrière ses cheveux blancs et me mettait en avant.

— Et comme, dans ce malencontreux voyage dont le souvenir l'exaspère, il ne t'avait pas avec lui pour le soutenir, il se sera attiré mille désagréments. Je conçois cela. Mais cette feinte fraternité de mademoiselle Lawson avec M. de Favrolle? Il faut que le fait soit vrai; ton oncle ne connaissait pas ce jeune homme, et il nous a dit son nom. Puis ces inconvenantes familiarités entre cet

étourdi et miss Lawson? J'admets que ton oncle exagère, mais ceci, mon ami, n'en est pas moins fort grave.

— Cependant, comment penser qu'Auguste ait été si incroyablement abusé sur le compte de miss Lawson.

— Dans son désir de venir en aide à une famille malheureuse, n'aurait-il pas fermé les yeux sur bien des choses?

— Louise, y songes-tu? il s'agissait d'une institutrice pour notre fille, et mon frère, homme de sens et de cœur, aurait été assez léger pour... Allons, ce soupçon seul serait un outrage!

— Soit. Mais enfin cette fraternité feinte avec cet étourdi de vingt ans?

— Louise, il est impossible de faire attendre plus longtemps mademoiselle Lawson. Notre retard à aller la recevoir doit lui sembler inconcevable, blessant; mettons-nous à sa place : elle est à deux cents lieues de son pays, seule; elle arrive dans une maison où elle a le droit de compter sur un bienveillant accueil, et voilà plus d'une heure que nous la laissons en bas! C'est un cruel manque d'égards; il faut prendre un parti à l'instant même.

— Lequel? L'interroger sur les faits que ton oncle affirme?

— Ce serait une insulte envers elle.

— Mais cependant, mon ami, nous devons prendre en considération ce que nous a révélé ton oncle. Quant à

moi, d'abord, jamais je ne confierai ma fille à une personne sur qui peut planer le moindre soupçon.

— Ni moi non plus; mais encore une fois que résoudre? Songe donc qu'elle nous attend, que chaque minute de retard rend sa position et la nôtre de plus en plus difficile et pénible.

— Eh! mon Dieu! qu'elle attende! Tant pis pour elle! s'écria madame de Morville avec une impatience douloureuse; pourquoi s'est-elle tant pressée de venir?

— Ah! Louise, c'est dur, c'est injuste! Miss Lawson, dans son zèle, se sera empressée de se rendre auprès de nous.

— Tu as raison, c'est odieux ce que j'ai dit là. Pauvre créature, elle aura craint de manquer cette place inespérée pour elle. Tiens, je te dis que quelquefois je ne me connais plus. Ah! il faut que cette jeune fille soit née sous une mauvaise étoile pour être venue ici!

L'entretien de M. et de madame de Morville fut interrompu par l'entrée de leur fille.

— Comment, mon enfant, lui M. de Morville d'un ton de reproche, tu laisses seule miss Lawson au lieu de lui tenir compagnie jusqu'à notre arrivée?

— Pardon, mon père, reprit timidement la jeune fille, moi, j'ai cru bien faire; si tu savais comme, de moment en moment, cette pauvre demoiselle devient embarrassée! elle paraît aussi surprise qu'inquiète de ne voir sans doute ni toi, ni ma mère; j'en ai le cœur tout gros; ce n'est pas qu'elle

m'ait en rien témoigné son étonnement de votre oubli... elle me parlait, au contraire, de mon oncle de Dublin et de sa famille avec une vive reconnaissance; mais je m'apercevais bien qu'en ne vous voyant pas venir, sa figure s'attristait de plus en plus; il m'a même semblé remarquer une larme rouler dans ses yeux. Alors j'ai pris sur moi de lui dire : « Mademoiselle, il ne faut pas vous étonner de ce que maman et mon père ne soient pas encore descendus près de vous, mais ils sont avec un de mes oncles qui à l'instant arrive de voyage et qu'ils n'avaient pas vu depuis très-longtemps. »

— Bien, chère enfant, lui dit tendrement son père, ton cœur t'a servie à merveille.

— Je le crois, mon père, car mes paroles ont paru soulager miss Lawson d'un grand poids; sa figure s'est comme épanouie, il m'a semblé qu'elle me regardait d'un air de remercîment; aussi, me voyant me lever, elle m'a dit : « Je vous en conjure, mademoiselle, ne dérangez pas pour moi M. et madame de Morville : il est si naturel qu'ils restent auprès d'un parent arrivant de voyage! » Mais, moi, malgré cela, je suis accourue vite vous trouver, et tout ce que je peux vous affirmer, c'est que je n'ai plus peur du tout de miss Mary, et je suis presque contente de ce que votre lettre pour mon oncle de Dublin, dont je ne lui ai pas parlé, bien entendu, soit partie trop tard, car il me semble que miss Mary me consolera de la perte de mademoiselle Lagrange.

— Ma chère Louise, dit M. de Morville à sa femme, il est impossible de ne pas aller recevoir miss Mary.

— Mais, mon ami, reprit madame de Morville avec inquiétude en faisant à son mari un signe d'intelligence, as-tu bien réfléchi?...

— Sois tranquille, j'ai réfléchi à tout, répondit M. de Morville en faisant à son tour un signe à sa femme qu'il avait comprise. Descendons au salon.

Au moment où M. et madame de Morville allaient quitter l'appartement, leur fille leur dit :

— Ah! mon Dieu! mon père, as-tu entendu ce gémissement dans ce cabinet?

— C'est madame Pivolet, reprit M. de Morville, je sais ce que c'est; toi, va nous attendre dans ton cabinet d'études...

— Vous viendrez m'y rejoindre avec miss Mary, pour que je lui montre mes dessins, mes cahiers, n'est-ce pas?

— Va toujours nous attendre, mon enfant, répondit M. de Morville à sa fille qui sortit.

— Mais enfin, mon ami, reprit madame de Morville, que vas-tu dire à miss Lawson?

— J'ai mon projet, nous pourrons tout éclaircir sans la blesser en rien.

Et ce disant, M. de Morville alla *désemprisonner* madame Pivolet, qui sortit de son *cachot* en poussant des gémissements lamentables. Elle s'apprêtait sans doute

à improviser longuement sur ce thème superbe : *sa sortie des oubliettes du château*, où elle avait été livrée aux horreurs de la faim. Mais M. de Morville lui dit d'une voix brève et sévère :

—Écoutez bien ceci, madame Pivolet : vous avez tout à l'heure entendu mon oncle parler d'une personne avec laquelle il a voyagé; par suite d'une méprise, il l'a confondue avec mademoiselle Lawson qui vient d'arriver ici. Je vous déclare que si vous vous permettez de répéter à qui que ce soit une seule des paroles prononcées par mon oncle dans un mouvement d'erreur, vous ne resterez pas vingt-quatre heures chez moi. Ne m'interrompez pas; je n'oublie pas que vous avez été la nourrice de ma fille et que vous m'avez fidèlement servi. Je pourvoirai largement à vos besoins, mais, je vous le répète, je commence à me lasser de vos mensonges et de vos folies. A votre première incartade en ce genre, vous quitterez cette maison pour n'y jamais rentrer; rappelez-vous *Dupont*, qui avait été trente ans au service de ma mère; il abusait aussi de notre indulgence. Après lui avoir assuré une pension, je l'ai renvoyé dans son pays. Je ne vous dis que cela.

Après ces paroles prononcées d'un ton ferme, qui ne permettait pas le moindre doute sur la réalisation de la menace qu'il adressait à madame Pivolet, M. de Morville se rendit en hâte avec sa femme auprès de miss Mary.

A peine ses maîtres furent-ils éloignés que madame Pivolet s'écria :

—Il le ferait comme il le dit;il aurait l'atrocité de m'envoyer vivre ailleurs avec une bonne pension, et, comme cet infortuné Dupont, il me jetterait sur la terre d'exil! Voilà la reconnaissance des maîtres! Oh! tu me payeras tout ça, la belle Anglaise!

VII.

M. et madame de Morville trouvèrent miss Mary assise dans le salon. Elle se leva, et vint à eux avec un maintien rempli de modestie et de grâce.

— Mademoiselle, lui dit M. de Morville d'un air un peu contraint, veuillez nous excuser d'avoir autant tardé à nous rendre auprès de vous.

— Je savais, monsieur, par mademoiselle de Morville, que vous receviez un de vos parents arrivé de voyage.

— Oui, mademoiselle, reprit M. de Morville en jetant à sa femme un regard significatif dont miss Mary ne s'aperçut pas, car elle tenait timidement les yeux baissés; je crois même que mon oncle, *M. de la Botardière*, a eu l'honneur de voyager avec vous depuis Calais.

Au nom du fâcheux vieillard, mademoiselle Lawson parut surprise, mais ses traits ne trahirent pas le moin-

dre embarras. Elle leva les yeux sur M. de Morville et lui dit simplement :

— Ah! monsieur, je crains d'avoir involontairement rendu ce voyage peut-être désagréable à monsieur votre oncle.

— Comment donc cela, mademoiselle? demanda Madame de Morville.

— Madame, je crains que ces détails, qui me sont tout personnels, ne méritent guère votre attention.

— Au contraire, mademoiselle, reprit M. de Morville, rien de ce qui vous intéresse ne peut nous être indifférent.

— Arrivée seule à Calais, monsieur, dit miss Mary, je me suis trouvée fort embarrassée, un ancien serviteur de ma famille, que j'ai rencontré par hasard dans le bureau de la diligence, m'ayant donné quelques inquiétudes sur les suites possibles de mon voyage.

— Quelles inquiétudes, mademoiselle? demanda madame de Morville.

— Ce vieux serviteur avait entendu deux jeunes gens, qui devaient voyager avec moi, parler légèrement à mon sujet, ajouta miss Mary en rougissant. Ils me voyaient seule, ils ne me connaissaient pas, et l'un d'eux, dans l'étourderie de son âge, ne cacha même pas certaines espérances... peu honorables pour lui, peu flatteuses pour moi.

— Ah! c'est indigne! dit vivement M. de Morville.

Rien n'est plus sacré qu'une femme seule et sans protection.

— Je me hâte d'ajouter, monsieur, reprit miss Mary, que celui de ces deux jeunes gens qui s'était d'abord si étrangement mépris à mon égard, ayant noblement, généreusement réparé, pendant tout le voyage, une mauvaise pensée d'un moment, ne m'a laissé aucun regret d'une démarche qui, sans doute, va vous sembler singulière.

— Quelle démarche, mademoiselle?

— Voyageant seule pour la première fois de ma vie, apprenant qu'il n'y avait pas d'autre femme que moi dans la voiture, peu rassurée par la gaieté bruyante de plusieurs de mes compagnons de route, instruite de quelques paroles échappées à l'un des deux jeunes gens dont je vous ai parlé, madame, m'exagérant peut-être les conséquences de leur étourderie, et redoutant surtout, je l'avoue, d'être réduite à cette extrémité toujours si humiliante, si douloureuse pour une femme, d'avoir à rappeler le respect qui lui est dû, j'ai loyalement prié celui-là même des deux jeunes gens qui m'avait trop légèrement jugée, de me prendre sous sa protection pendant ce long voyage. Et pour que cette protection parût aussi convenable que possible, j'ai proposé à M. de Favrolle... c'est son nom... de passer pour sa sœur. Il y a consenti. Je dois vous le dire, madame, je n'oublierai jamais avec quelle délicate bonté, avec quelle parfaite mesure M. de Favrolle a

rempli son rôle de frère. Vous le voyez, madame, cette démarche était hardie de ma part... mais...

— Mais je la conçois à merveille! se hâta de répondre madame de Morville à la fois touchée de la sincérité de miss Mary et de la pénible position où elle avait dû se trouver. Je vous l'avoue, malgré mon âge, j'aurais une frayeur mortelle de voyager seule dans une voiture publique; et j'eusse agi comme vous, mademoiselle, si cette heureuse pensée me fût venue. A cette différence près, ajouta madame de Morville en souriant, que j'aurais prié M. de Favrolle de vouloir bien passer pour mon fils.

— Nous regrettons beaucoup, mademoiselle, reprit M. de Morville, d'avoir été la cause première d'un voyage qui a pu vous laisser quelques pénibles souvenirs.

— En effet, monsieur, car, sachant maintenant que M. de la Botardière est de vos parents... il m'est pénible de penser que, protégée par M. de Favrolle, ma présence dans cette voiture, où j'ai rencontré M. votre oncle, a peut-être augmenté pour lui les désagréments de ce voyage; malheureusement, nos compagnons de route n'ont que trop oublié qu'il est de bon goût de subir en silence quelques contrariétés, au lieu de chercher à s'en venger par des railleries d'autant plus regrettables qu'elles s'adressent à un homme âgé.

—Entre nous, mademoiselle, reprit en souriant M. de Morville, je puis vous avouer que mon oncle n'est pas d'un caractère parfaitement facile. Vous aurez pu peut-

être vous en apercevoir, je n'ose dire en souffrir. Nous avons pour le frère de ma mère toute la déférence qu'il mérite; cependant nous savons par expérience qu'il est sujet à de certaines brusqueries.

— Que son âge doit faire tolérer, monsieur, répondit doucement miss Mary : aussi, quant à moi, et je m'en félicite doublement à cette heure, je n'ai pas oublié un instant que monsieur votre oncle avait les cheveux blancs comme mon père; il est seulement fâcheux que dans deux ou trois circonstances, M. de Favrolle, je ne voudrais pas dire poussé à bout, mais enfin moins patient qu'il n'aurait dû l'être, n'ait pu, malgré mes vives instances, retenir quelques paroles un peu vives, mais qui n'ont jamais dépassé, je vous l'affirme, la retenue que sait s'imposer un homme de bonne compagnie.

— Ce que vous m'apprenez de monsieur de Favrolle ne m'étonne pas, mademoiselle, reprit M. de Morville; son père est un de mes vieux amis, homme d'honneur par excellence. J'aurais été surpris que son fils, à part une fâcheuse étourderie à votre égard, et noblement réparée d'ailleurs, ne se fût pas montré un parfait galant homme.

— Ah! monsieur! puisque vous connaissez le père de M. de Favrolle, dit miss Mary avec sa candeur et sa loyauté habituelles, vous me donnerez son adresse; je l'enverrai à ma mère, à qui j'ai écrit les incidents de mon voyage : elle sera heureuse de pouvoir témoigner à M. de Favrolle toute sa reconnaissance de la généreuse conduite de son fils envers moi.

— Certainement, mademoiselle, dit M. de Morville, votre désir est trop louable pour que je ne m'empresse pas de le satisfaire.

— Ce n'est pas tout, monsieur, reprit en souriant miss Mary, j'ai une autre grâce à vous demander : veuillez me présenter à M. votre oncle, j'ai à cœur de lui prouver que je ne garde pas le moindre souvenir de ses vivacités, très-excusables d'ailleurs chez une personne de son âge, rendue sans doute un peu irritable par la fatigue d'une longue route et d'un voyage incommode.

— Je suis certain, mademoiselle, dit M. de Morville, que mon oncle s'empressera de regretter ses torts envers vous.

— Grand Dieu! monsieur, telle n'est pas ma pensée. Tout est oublié; mon seul désir est de mériter la bienveillance de monsieur votre oncle comme je désire mériter celle de toutes les personnes d'une famille à qui moi et les miens nous devons tant de reconnaissance.

— Mademoiselle...

— Pourquoi vous en défendre, monsieur? Je désire au contraire vous convaincre que ma position auprès de mademoiselle de Morville est, pour ma famille et pour moi, une consolation inespérée à d'honorables revers de fortune; plus vous serez pénétré de ce que nous vous devons, monsieur, ainsi qu'à madame de Morville, plus vous serez certains, je l'espère, de ma résolution d'accomplir de mon mieux mes devoirs envers mademoiselle votre fille,

tâche bien douce, d'ailleurs, si j'en juge d'après le peu d'instants que j'ai passés près d'elle.

— Nous savions, par mon frère, combien nous serait précieuse l'aide que vous voulez bien nous apporter, mademoiselle, pour achever l'éducation d'Alphonsine.

— Puisque nous parlons de M. votre frère, monsieur, reprit miss Mary, permettez-moi de m'acquitter d'une commission dont il m'a chargée pour mademoiselle de Morville.

Et miss Mary, après l'avoir ouvert, remit à la mère d'Alphonsine ce fameux étui de maroquin qui avait tant excité l'imagination de madame Pivolet et qu'elle soupçonnait fort de contenir d'affreux poisons.

A peine mademoiselle de Morville eut-elle jeté les yeux sur ce que contenait cet étui, qu'elle s'écria d'un air ravi en s'adressant à son mari :

— Vois donc, mon ami, combien ma belle-sœur est ressemblante, ainsi que ses deux enfants. C'est frappant!

— En effet, dit M. de Morville, cela vit et respire!

—Et ces deux petits anges, reprit madame de Morville, comme ils sont heureusement groupés sur les genoux de leur mère! Quel tableau ravissant!

— Je n'ai rien vu de plus ressemblant et de plus charmant, reprit M. de Morville en contemplant, ainsi que sa femme, avec un redoublement d'admiration, cette délicieuse aquarelle, aussi remarquable par la grâce de la pose, la pureté du dessin et la finesse du coloris, que par la fidèle reproduction des traits.

— En vérité, ton frère Auguste me gâte... Il ne pouvait me faire un présent qui m'enchantât davantage, reprit madame de Morville en ne se lassant pas de regarder l'aquarelle. Puis se retournant vers miss Mary :

— Je vous remercie, mademoiselle, d'avoir bien voulu vous charger de m'apporter ce portrait. Mais savez-vous que vous possédez en Irlande des artistes de premier ordre!

— Comment cela, madame? demanda naïvement miss Lawson, dont la modestie avait été fort embarrassée des louanges accordées à cette peinture.

— Sans doute, reprit M. de Morville en regardant encore le portrait, cette aquarelle est d'un rare mérite.

— En vérité, monsieur, vous augmentez encore ma confusion, dit miss Mary en rougissant : cette aquarelle est mon ouvrage.

— Vraiment, mademoiselle? dit madame de Morville, mais votre talent en peinture est des plus remarquables!

— Vous êtes, madame, trop indulgente; le seul mérite de cette aquarelle est peut-être la ressemblance. Madame votre belle-sœur a bien voulu m'accorder quelques séances avant mon départ de Dublin; je ne pouvais trouver une plus heureuse occasion de tâcher de justifier à vos yeux ce que le frère de M. de Morville avait pu vous écrire au sujet de mon aptitude au dessin.

—Un pareil talent, mademoiselle, dit madame de Morville, dépasse, je vous l'avoue, toutes nos espérances.

L'on entendit alors dans la pièce voisine, cabinet d'études de mademoiselle de Morville, un prélude sur le piano, puis un thème de Mozart, que la jeune fille commençait de jouer en attendant sa nouvelle institutrice.

— C'est sans doute mademoiselle de Morville? demanda miss Mary, à demi-voix en prêtant attentivement l'oreille.

— Oui, mademoiselle, répondit madame de Morville.

Mademoiselle Lawson écouta de nouveau, pendant assez longtemps, avec une satisfaction visible, marquant involontairement la mesure du bout de son joli pied, et disant à demi-voix :

— Bien... très-bien... ceci un peu trop vite seulement... Bien... à merveille! Oh! encore trop vite; les notes ne se détachent pas assez. Mais voilà qui est mieux, beaucoup mieux; bravo! ce passage est d'une exécution irréprochable.

— Ainsi, mademoiselle, dit madame de Morville, charmée de la sincère approbation de miss Mary, tandis qu'Alphonsine continuait de toucher du piano, vous êtes satisfaite?

— Très-satisfaite, madame. Il y a des phrases rendues à ravir et d'un excellent sentiment musical; d'autres plus difficiles manquent un peu d'étude et de clarté.

Puis se levant, miss Mary dit en souriant à madame de Morville, en lui montrant du regard la porte du cabinet d'études :

— Permettez-vous, madame, que je commence déjà mes fonctions?

— Nous en serions enchantés, reprit M. de Morville; nous craindrions seulement, mademoiselle, d'abuser de votre obligeance. Vous avez peut-être besoin de prendre quelque repos?

— Nullement, monsieur. Je suis trop heureuse de trouver chez mademoiselle votre fille un talent si voisin de la perfection, pour ne pas désirer le lui dire le plus tôt possible.

Et M. et madame de Morville entrèrent avec miss Mary dans le cabinet d'études; Alphonsine, à la vue de mademoiselle Lawson, quitta le piano en rougissant.

—Je vous ai entendue exécuter ce morceau de Mozart, mademoiselle, dit miss Mary. Je viens vous féliciter et aussi vous adresser quelques observations; vous voyez que j'ai hâte de me montrer sévère, ou plutôt, ce n'est pas moi, c'est vous-même; car la perfection d'un grand nombre de passages critique sévèrement ceux que vous n'avez pas assez soigneusement étudiés. Voulez-vous que nous recommencions ce morceau?

— Avec plaisir, mademoiselle, dit Alphonsine en se remettant au piano, charmée de la gracieuse bienveillance de miss Mary. Celle-ci fit à la jeune fille, à mesure qu'elle joua de nouveau le morceau, des observations pleines de justesse, de goût et de savoir, qui annonçaient des connaissances musicales approfondies; puis, pour joindre la pratique à la théorie, elle pria mademoiselle de Morville de lui céder un moment sa place, et exécuta le même

morceau de la façon la plus remarquable, indiquant à mademoiselle de Morville les passages sur lesquels avaient porté ses critiques, lui faisant observer la différence qu'elle mettait dans l'exécution; montrant enfin tant de talent, de modestie, de bonté, que M. et madame de Morville, complétement sous le charme de l'attrait et de l'admiration, échangeaient à chaque instant des regards émerveillés.

Un domestique entrant dans le salon d'études dit à M. de Morville :

— M. de la Botardière prie monsieur de vouloir bien passer dans son appartement.

A ce souvenir complétement oublié, M. de Morville jeta les yeux sur la pendule : elle marquait alors trois heures, et l'irascible vieillard avait donné à son neveu jusqu'à trois heures pour se décider ou non à chasser de sa maison Robert, le garde-chasse, et miss Mary, l'institutrice.

Au nom de M. de la Botardière, mademoiselle Lawson dit en souriant à M. de Morville :

— De grâce, monsieur, veuillez vous rappeler mon désir et votre promesse au sujet de monsieur votre oncle.

— Oui, mademoiselle, reprit M. de Morville non sans un certain embarras. Et laissant sa femme et sa fille avec miss Mary, il se rendit auprès de son oncle.

M. de la Botardière se promenait dans sa chambre avec

une agitation courroucée. A la vue de son neveu, il lui dit brusquement :

— Cette aventurière est-elle partie?

— Mon oncle, permettez.

— Pas d'explication. Est-elle partie, oui ou non?

— Mais, mon oncle, je...

— Encore une fois, l'avez-vous chassée, oui ou non?

— Non, mon oncle, et je viens...

— Pas un mot de plus!

M. de la Botardière courut à la cheminée et tira violemment le cordon de la sonnette.

— Vous me permettrez, mon oncle, de vous faire observer que l'on écoute du moins les gens avant de prendre des résolutions extrêmes; prêtez-moi quelques moments d'attention, et vous reconnaîtrez vous-même combien vos préventions contre miss Mary sont peu justifiées.

Un domestique s'étant rendu à l'appel de la sonnette, M. de la Botardière lui dit :

— Qu'on attelle *Ronceveaux* sur-le-champ, et qu'on amène ma voiture devant le perron.

Le domestique sortit.

— Mon oncle, dit M. de Morville d'un ton pénétré, vous ne voudrez pas rompre à tout jamais avec nous, par cette seule raison que je me conduis en honnête homme.

— Le mot est charmant! Ah! vous appelez cela de l'honnêteté! M'exposer, lorsque je viens ici, à me trouver en face de cette effrontée, mon cauchemar, et qui fait passer son galant pour son frère!

— Mademoiselle Lawson nous a expliqué de la façon la plus naturelle pourquoi elle avait été obligée de prier M. de Favrolle de la protéger et de la traiter comme sa sœur pendant le voyage.

M. de la Botardière poussa un éclat de rire sardonique et s'écria :

— Pardieu, monsieur mon neveu, vous êtes un grand benêt! A votre âge, vous donnez dans de pareils contes!

— Mon oncle, je vous en conjure, accordez dix minutes d'entretien à miss Mary, et vous reconnaîtrez combien vous êtes dans l'erreur à son égard.

— Monsieur de Morville! s écria le vieillard exaspéré, cette proposition est d'une audace qui touche à l'insolence!

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit M. de Morville en se contenant à peine, cette proposition est celle d'un homme qui ne peut ni ne veut se résigner à commettre une odieuse iniquité, quoiqu'il lui en coûte de s'exposer à perdre l'amitié du frère de sa mère.

— Allons donc, de l'amitié! on s'en moque bien de l'amitié du bonhomme la Botardière! s'écria le vieillard redoublant d'ironie. Ce que l'on craint de perdre, c'est l'héritage de l'oncle. Et pourtant il faut aujourd'hui y renoncer pour vous et pour vos enfants, à mon héritage! Entendez-vous, seigneur don Quichotte des aventurières?

A ces dures paroles si blessantes pour sa juste fierté, M. de Morville resta un moment sous le coup d'une muette indignation.

Madame de Morville entra dans ce moment et dit à M. de la Botardière :

— Mon oncle, je viens de voir passer votre voiture attelée; il n'est pas possible que vous nous quittiez ainsi.

— Ah! ah! reprit le vieillard en redoublant de sarcasme, voyez-vous comme l'on a peur qu'il s'échappe au grand trot de Roncevaux, ce coquin d'héritage! Dites donc, est-ce qu'Alphonsine ne va pas venir aussi se pendre à la basque de l'habit du cher oncle, pour le supplier de ne pas pas décamper, lui et l'héritage, l'un portant l'autre?

Madame de Morville, stupéfaite des paroles du vieillard, regarda son mari pour lui demander la cause d'un tel accueil. M. de Morville lui dit d'une voix ferme :

— Louise, au nom de ta dignité, au nom de la mienne, pas un mot! Ce serait maintenant une bassesse!

— Une bassesse! reprit madame de Morville de plus en plus surprise, que veux-tu dire, mon ami?

— Je m'en vas, moi, vous expliquer la chose, reprit M. de la Botardière. Figurez-vous que votre mari est décidément un héros de désintéressement, ma chère! Je vous en fais mon compliment... Je lui ai posé cette alternative : de choisir entre moi et cette aventurière, qui se moque de vous tous. C'était dire clairement : Choisissez entre elle ou soixante bonnes mille livres de rente que vaut la terre de la Botardière, sans compter mes économies dont vous hériterez après moi.

— Ah! monsieur! s'écria madame de Morville avec indignation; puis s'adressant à son mari : Tu avais raison, mon ami, un mot de plus serait une bassesse.

Le domestique ouvrit la porte et dit au vieillard :

— La voiture de monsieur est avancée.

Puis il sortit.

M. de la Botardière prit son sac de nuit à la main, se dirigea vers la porte, mais avant d'en franchir le seuil, il dit à M. de Morville en se retirant :

— J'ai encore pitié de vous : je vous donne une dernière fois à choisir entre mon héritage et le renvoi d'une intrigante qui vous dupe et fera de votre fille une mauvaise créature.

— Vous m'excuserez, monsieur, si je n'ai pas l'honneur de vous reconduire jusqu'au perron, répondit madame de Morville au vieillard avec un accent de dignité parfaite; et elle le salua pour prendre congé de lui.

— Bien! s'écria M. de Morville en serrant la main de sa femme; bien, Louise!

M. de la Botardière s'élança dehors et ferma la porte derrière lui avec fureur. L'on entendit bientôt le bruit du char à bancs qui s'éloignait rapidement du château.

VIII

Après le départ de M. de la Botardière, M. et madame de Morville gardèrent pendant quelques instants le silence.

— Sans doute, mon ami, cette rupture est fâcheuse, dit enfin madame de Morville à son mari; il nous est impossible de revoir ton oncle, mais nous avons fait notre devoir.

— Merci, noble et loyale femme! reprit M. de Morville en pressant la main de sa femme avec effusion, merci d'avoir si dignement repoussé jusqu'à la pensée d'une sordide et lâche concession au caprice d'un homme aveuglé par une incroyable prévention.

— Pouvais-je agir autrement, mon ami, après les explications si naturelles, si franches de mademoiselle Lawson sur un incident de son voyage qui nous paraissait d'abord inexplicable? Et d'ailleurs, autant du moins que nous en avons pu juger jusqu'ici, ton frère a été plutôt au-dessous de la vérité dans les éloges qu'il nous a faits de miss Mary.

— Tiens, je te l'avoue, après ce contre-temps qui amenait ici mademoiselle Lawson, que nous n'attendions plus; après notre entretien de ce matin, dans lequel tu m'avais fait des aveux si pénibles, et dont maintenant je

reconnais avec bonheur l'exagération, je craignais que l'arrivée de miss Mary ne fût pas accueillie par toi comme elle l'a été. Je craignais que, sans partager les absurdes préventions de mon oncle contre cette jeune personne...

—Écoute, mon ami, reprit madame de Morville en interrompant son mari; je suis, tu le sais, une femme toute de premier mouvement, toujours préférable chez moi à la réflexion. Je ne te l'ai pas caché, la venue de mademoiselle Lawson m'a, pour plusieurs raisons, vivement contrariée, je ne veux pas dire affligée. Je suis descendue avec toi au salon dans des dispositions peu favorables pour elle; mais il m'a été impossible de résister au charme, à la franchise de cette jeune personne, à la fois si modeste et si digne. Que te dirai-je!... J'ai été malgré moi tentée d'admirer sa rare beauté, qui, cependant, fait paraître Alphonsine presque laide.

— Allons, Louise, reprit en souriant M. de Morville, je suis un père plus aveugle, ou plutôt plus clairvoyant que toi; je t'assure que l'expressive et aimable figure d'Alphonsine ne perd rien auprès de la beauté régulière de miss Mary.

— Mon ami, tu parles d'exagération, en voilà une trop orte! Mademoiselle Lawson est une des personnes les plus remarquablement belles que j'aie jamais vues, et en vérité il n'est pas juste de la comparer à Alphonsine!

— Loin de là! Je me garde bien de les comparer. A

quoi bon? Alphonsine a son charme, miss Mary a le sien; n'est-il pas des gens aussi riches, aussi heureux, avec dix mille livres de rente, que d'autres avec cent mille?

— Alphonsine et son frère ne seront plus, du moins, exposés à ce bonheur-là, maintenant.

— Je ne te comprends pas.

— Je connais ton oncle, sa résolution sera inébranlable : c'est donc au moins vingt-cinq ou trente mille livres de rente que chacun de nos enfants perd aujourd'hui.

— C'est un malheur... Que faire à cela?

— Rien, assurément, c'est fait, c'est fait; mais enfin, tu m'avoueras, du moins, que mademoiselle Lawson n'est pas absolument ce qu'on peut appeler *un porte-bonheur*.

— Louise, est-ce toi qui parles ainsi, toi qui as si dignement relevé les dernières et outrageantes paroles de mon oncle?

— Eh! mon Dieu, mon ami, je ne regrette pas ce que j'ai dit, j'agirais encore de la même manière, probablement; mais tu ne m'empêcheras pas de réfléchir que si le désintéressement et l'équité sont de beaux sentiments, ils coûtent parfois un peu cher.

— Je veux au contraire t'empêcher de *réfléchir*, ma chère Louise, reprit affectueusement M. de Morville. Tu l'as dit toi-même, et c'est vrai, tes premiers mouvements sont excellents. Pourquoi? parce que tu suis l'impulsion de ton noble cœur; mais parfois la réflexion pourrait tout

gâter : je ne souffrirai donc pas, madame Louise, que vous réfléchissiez, ajouta M. de Morville avec un sourire plein de finesse et de bonté. Oui, je serai assez tyran pour vous empêcher de regretter ces premiers élans de votre âme, toujours si justes, si généreux.

— Si tu as ce pouvoir, mon ami, je bénirai la tyrannie; car, tu as raison, j'ai été comme toi révoltée des outrageants soupçons de ton oncle à notre égard et de son injustice envers miss Mary. Tout à l'heure, cependant, j'ai presque reproché à cette pauvre miss la perte de cet héritage pour nos enfants. Quelle chose étrange que le cœur humain!

— Certes; mais ces contrastes, ces inconséquences, ces brusques revirements amenés par la réflexion dans la manière de voir et de sentir, n'ont rien de fâcheux lorsqu'ils se passent entre deux. Nous savons l'un et l'autre ce que nous avons au fond de l'âme. Suppose au contraire que cette injuste pensée de reprocher à miss Mary la perte de cet héritage te soit échappée devant elle. Juge, ma chère Louise, quel coup douloureux pour une âme délicate et élevée comme doit être la sienne.

— C'eût été odieux de ma part!

— Oui, car miss Mary se trouve dans cette alternative : ou de tout endurer, de tout souffrir en silence, ou d'abandonner une place qui doit faire vivre sa famille.

— Pauvre fille! elle est vraiment à plaindre!

— A moi, tu me dis, regrettant ta mauvaise pensée de

tout à l'heure : *Chose étrange que le cœur humain,* et je te comprends, parce que depuis vingt ans je te connais et sais t'apprécier; mais franchement, chère Louise, croirais-tu consoler miss Mary, lui faire oublier une cruelle blessure par cette réflexion : *Chose étrange que le cœur humain?*

— Non, non, elle serait à bon droit blessée douloureusement. Ah! mon ami, quel malheur que notre lettre à ton frère soit partie trop tard!

— Non, Louise, il faut au contraire accepter ce contretemps comme un bonheur, grâce auquel l'éducation d'Alphonsine sera aussi achevée qu'elle eût été malheureusement incomplète; j'avais cédé un peu malgré toi à ton désir de n'avoir plus d'institutrice, mais j'ai assez de confiance dans ton amour maternel pour être certain que tu t'applaudiras chaque jour de l'arrivée de miss Mary.

— Je sens, mon ami, la justesse de tes observations. D'ailleurs, par égard pour ton frère, pour ma fille, pour moi-même, et surtout pour cette jeune personne, digne, après tout, d'intérêt, qu'il est de mon devoir de rendre sa position aussi heureuse que possible. Seulement, ajouta madame de Morville en souriant, je suis bien résolue à conserver une de mes *conquêtes*.

— Laquelle?

— Depuis le départ de mademoiselle Lagrange, ma fille couche dans une des pièces de notre appartement, au lieu d'occuper la chambre du second près de celle de son

ancienne institutrice; je suis décidée à garder Alphonsine près de nous : j'y gagnerai une bonne heure de possession le matin et le soir. Incorrigible et insatiable mère que je suis!

— A merveille! ma chère Louise, rien de plus naturel. Miss Mary, voyant à son entrée ici cette habitude prise, trouvera tout simple que, contre l'usage assez généralement établi, Alphonsine n'occupe pas une chambre contiguë à celle de son institutrice.

— Mais j'y songe, mon ami, voici bientôt l'heure du dîner; je ne sais si madame Pivolet s'est occupée de l'appartement de miss Mary.

— Je vais sonner madame Pivolet, reprit M. de Morville en tirant le cordon d'une sonnette, et lui signifier encore d'avoir à contenir son intempérance de langue et d'imagination au sujet de mademoiselle Lawson, car, en interprétant à sa manière quelques-unes des injustes récriminations de mon oncle au sujet de miss Mary, l'insupportable Pivolet bâtirait des histoires aussi saugrenues que désagréables.

— Heureusement, mon ami, ces propos, si absurdes et surtout partis de si bas, ne parviendraient jamais aux oreilles de mademoiselle Lawson. Mais tu as raison de parler très-sévèrement à madame Pivolet.

La femme de charge entra à ce moment chez ses maîtres d'un air lugubre; elle s'ingéniait à se donner la sombre physionomie d'une victime récemment arrachée des *oubliettes du château.*

— Madame Pivolet, lui dit sa maîtresse, avez-vous songé à préparer la chambre et le petit salon de mademoiselle Lawson?

— De mademoiselle Lawson? demanda la femme de charge avec affectation et comme si elle tombait des nues. Comment, madame? la chambre de mademoiselle Lawson!

— Oui, la chambre de l'institutrice de ma fille, reprit impatiemment madame de Morville; vous avez l'air de revenir de l'autre monde.

— Madame, sans revenir de l'autre monde, où j'ai bien manqué d'aller tout à l'heure, épuisée que j'étais par la faim, répondit madame Pivolet d'un air pincé, en jetant un craintif regard sur le cabinet où elle avait été *emprisonnée*, il m'est bien permis d'ignorer que mademoiselle a une nouvelle institutrice, se nommant mademoiselle Lawson. Madame et monsieur savent qu'il n'est pas dans mes habitudes d'oser m'informer de ce qui ne me regarde point.

— Je désire que vous persistiez dans ces velléités de réserve et de discrétion, reprit sévèrement M. de Morville, car, je vous le répète, faites-y bien attention, madame Pivolet, si vous vous avisez de faire de mademoiselle Lawson le texte de vos ridicules histoires (et je vous préviens que j'aurai l'oreille au guet), vous ne resterez pas vingt-quatre heures ici. Il m'est très-pénible de revenir sur ce sujet, car je sais votre attachement pour nous et

votre scrupuleuse probité : aussi j'espère que vous ne me mettrez pas dans la dure nécessité de sévir.

— Monsieur peut être assuré que je me conformerai à ses ordres, répondit la femme de charge avec une humilité pleine de componction. J'avoue mes torts, je demande seulement à monsieur et à madame de me donner le temps et l'occasion de les réparer.

— A la bonne heure, madame Pivolet, reprit madame de Morville. Vous préviendrez donc Julienne qu'elle sera chargée du service de miss Mary.

— Oui, madame.

— Vous allez à l'instant faire préparer l'appartement de mademoiselle Lawson; veillez à ce que l'on allume un bon feu dans cette chambre, car elle n'a pas été habitée depuis longtemps, et il fait ce soir un froid humide et glacial.

— Les ordres de madame seront exécutés. Il faudra sans doute aussi faire le lit de mademoiselle Alphonsine dans la seconde chambre, comme du temps de mademoiselle Lagrange?

— Non. Ma fille restera près de moi.

— C'est différent, madame.

— N'oubliez pas non plus de mettre dans la chambre de miss Mary une théière et une boîte à thé; elle est Anglaise, et elle a sans doute l'habitude de prendre souvent du thé.

— Monsieur et madame peuvent être certains que tous

leurs ordres seront exécutés, répondit madame Pivolet d'un air tout confit en douceur. Et elle sortit laissant ses maîtres convaincus de sa repentance et de son bon vouloir au sujet de miss Mary.

IX.

Madame Pivolet, en quittant ses maîtres, s'occupait de tramer dans sa féconde imagination un complot des plus machiavéliques à l'endroit de la *belle Anglaise*, comme elle disait. Elle se rendit d'abord à la lingerie, dont elle avait la surintendance, ouvrit les armoires, y choisit une paire de draps fins, puis une autre paire parmi ce qu'elle put trouver de plus grossier, de plus rude parmi les draps de domestique; mit le paquet sous son bras, et se dirigea vers la chambre de la nouvelle institutrice en disant :

— Ces draps seront encore trop bons pour toi, la belle Anglaise! Si tu te plains (tu ne te plaindras pas, tu m'as l'air beaucoup trop fière pour ça), je dirai que Julienne s'est trompée de draps. Cette vilaine pleurnicheuse de Lagrange en a vu bien d'autres. Ah! mes pécores! vous venez prendre dans la maison le premier rang après les maîtres, et me renvoyer au second. Ah! vous mangez avec les maîtres, pendant que moi, qui suis ici femme de confiance depuis quinze ans, et qui vous vaux bien, je mange

à l'office. Ah! vous venez accaparer mon Alphonsine, que j'ai nourrie de mon propre lait, et vous croyez que madame Pivolet, qui n'est point sotte, souffrira ceci? Non pas, non pas! ça sera bien le diable si, après avoir fait à coups d'épingle déguerpir la première institutrice, sur laquelle il n'y avait rien à dire, elle était trop laide pour cela, je ne fais pas déguerpir la seconde, cette belle aventurière, comme l'a prouvé ce brave M. de la Botardière, que cette intrigante a déjà brouillé avec mes maîtres. Il est parti furieux, car il a dit à Baptiste, qu'il a rencontré sous le vestibule : « Je ne remettrai jamais les pieds dans cette maison! » Et il est monté dans son char à bancs jonquille, et a donné tant de coups de fouet à ce malheureux Ronceveaux, qu'il a pris le galop. Or, si M. de la Botardière ne remet jamais les pieds ici, il déshéritera, c'est sûr, monsieur et madame, et nécessairement ma petite Alphonsine. Jour de Dieu! la belle Anglaise! et tu crois que cela se passera comme ça? Non, non! à l'œuvre, et dès ce soir.

Ce disant, la femme de charge se rendit dans la chambre qui avait été précédemment occupée par mademoiselle de Morville, et qui avoisinait celle de son institutrice; ces deux chambres, séparées par un petit salon, étaient confortablement meublées, mais n'ayant pas été habitées depuis longtemps, et cette journée de fin d'automne ayant été froide et pluvieuse, il régnait un froid glacial dans cet appartement. Afin d'ajouter autant que possible à cet in-

convénient, madame Pivolet ouvrit toutes grandes les deux fenêtres de la chambre précédemment occupée par mademoiselle de Morville, afin de bien y laisser pénétrer l'humidité de la pluie qui commençait de tomber; puis, après avoir tant bien que mal garni le lit de gros draps, elle laissa la cheminée sans feu, se garda de placer sur une console la théière et la boîte à thé qu'elle avait apportée, s'assura seulement qu'il y avait des bougies dans les flambeaux, puis contemplant avec une sorte de satisfaction cette chambre froide et triste, où s'engouffrait le vent d'automne, madame Pivolet se dit :

— Qui ne risque rien n'a rien! Si je peux parvenir ce soir à emmener la belle Anglaise dans cette chambre comme la sienne, elle se souviendra de sa première nuit au château de Morville... Mais il ne faut pas me compromettre; nécessairement, Alphonsine ou madame viendront s'assurer par elles-mêmes que j'ai exécuté les ordres qu'on m'a donnés.

Alors madame Pivolet, avec un machiavélisme infernal, se rendit dans la chambre véritablement destinée à l'institutrice, mit les draps fins au lit, fit un bon feu dans la cheminée, ferma soigneusement les fenêtres et les rideaux, mit bien en évidence la théière et la boîte à thé, accomplit enfin, quant à cette chambre, tous les ordres qu'elle avait reçus.

Bientôt madame de Morville vint s'assurer par elle-même que la chambre de miss Mary était convenablement

disposée pour la recevoir lorsqu'elle se retirerait chez elle.

— J'ai préféré me charger moi-même de ce soin, madame, dit la femme de charge à sa maîtresse, pour être certaine que rien ne serait oublié.

— C'est un empressement dont je vous sais gré, madame Pivolet, dit madame de Morville en sortant.

Madame Pivolet ferma la chambre où était allumé le feu, mit la clé dans sa poche, traversa le petit salon qui séparait ces deux pièces l'une de l'autre, et, comme elle pensait à tout, au sortir de l'appartement donnant sur un long corridor éclairé par plusieurs fenêtres, elle en ouvrit deux, qu'elle laissa battantes, comptant, et elle ne se trompa pas, que le vent briserait quelques carreaux. Ces ténébreux préparatifs terminés, elle alla dîner et attendit avec anxiété le moment où mademoiselle Lawson devait regagner sa chambre. L'heure du service du thé arrivée, madame Pivolet, sachant que ses maîtres ne tarderaient pas à se coucher, prit un bougeoir allumé et alla se poster dans un billard que mademoiselle Lawson devait traverser pour gagner le vestibule et monter de là chez elle. Madame Pivolet triomphait si l'institutrice se rendait seule dans sa chambre, chose peu probable cependant, car madame de Morville, ou du moins sa fille, devait, pour la première nuit surtout, accompagner miss Mary jusqu'à sa porte, autant par égard que pour lui indiquer où elle logeait.

Grande était donc la perplexité de madame Pivolet; elle compta sur le hasard et sur son imagination, qu'elle avait déjà mise à contribution en allant chercher un des manteaux de mademoiselle de Morville; elle le portait plié sur un bras, et tenait de l'autre main son bougeoir allumé; bientôt la porte du salon s'ouvrit, et la femme de charge entendit la voix de madame de Morville s'adressant ainsi à miss Mary :

— Puisque vous ne voulez pas absolument permettre, mademoiselle, que je vous accompagne pour vous conduire chez vous, Alphonsine va me remplacer.

En effet, la jeune fille sortit avec miss Lawson, qui lui disait :

— De grâce, mademoiselle, ne vous donnez pas cette peine.

— Pardon, mademoiselle, il faut bien que je vous apprenne d'abord où est votre appartement, et puis je tiens à m'assurer qu'il ne manque rien chez vous, quoique maman y soit allée avant dîner.

— Vous voyez qu'il est inutile de vous déranger, puisque madame votre mère a bien voulu déjà s'occuper de moi.

— Mademoiselle, dit alors madame Pivolet à Alphonsine, en lui offrant le manteau, couvrez-vous surtout.

Comment! un manteau pour monter là-haut? Y songes-tu?

— Mademoiselle, je ne sais qui a malheureusement

laissé deux des croisées du corridor ouvertes; mais l'ouragan a brisé tous les carreaux, le vent et la pluie fouettent dans ce passage... Vous risqueriez d'attraper un gros rhume, une fluxion de poitrine.

— Décidément, mademoiselle Alphonsine, dit miss Mary en souriant, je prends mon rôle de maîtresse d'école, et j'exige que vous n'alliez pas plus loin.

— Mademoiselle Mary, si vous saviez combien ma nourrice exagère dans tout ce qu'elle dit!

— Je vous assure, mademoiselle, que je n'exagère pas, reprit la femme de charge en frissonnant d'un froid rétrospectif. Je viens de traverser le corridor; je suis encore toute transie. Jugez donc vous, qui avez la poitrine si délicate!

— Moi! tu rêves?

Madame Pivolet, s'adressant alors respectueusement à miss Mary, lui dit :

— Si j'osais, mademoiselle, je vous demanderais d'empêcher mademoiselle Alphonsine de vous conduire chez vous; il fait très-chaud dans le salon, et le courant d'air glacial de là-haut pourrait faire beaucoup de mal à mademoiselle.

—Chère Alphonsine,reprit miss Mary d'une voix irrésistible, je n'exige plus... non, je vous supplie en grâce de ne pas insister davantage pour m'accompagner.

Mademoiselle de Morville, de crainte d'être importune, céda, quoiqu'à regret, au désir de miss Mary et lui dit :

— Au moins, mademoiselle, prenez ce manteau, puisque, selon ma nourrice, ce corridor est si terrible à traverser.

— Je prendrai donc le manteau, dit en souriant miss Mary, et pendant que madame Pivolet s'empressait de lui mettre ce vêtement sur les épaules, elle tendit gracieusement la main à mademoiselle de Morville, et lui dit :

— Bonsoir! à demain!

— Oh! à demain de grand matin, répondit Alphonsine; vous verrez, mademoiselle, que je ne suis pas paresseuse.

Puis elle ajouta en soupirant :

— Tenez, miss Mary, je suis sûre de ne pas fermer l'œil de la nuit.

— Et pourquoi cela?

— Je vais être si inquiète en songeant à l'examen que vous allez me faire passer demain!

— Vous ne devez, ce me semble, éprouver aucune crainte à ce sujet.

—Oh! ne croyez pas, miss Mary, que ce soit une préoccupation d'amour-propre qui me rende inquiète. Mon Dieu non, car il me semble que ce n'est pas moi qui demain serai mise en cause.

— Et qui donc?

— Ne serait-ce pas, jusqu'à un certain point, mademoiselle Lagrange, mon ancienne institutrice; qui m'a appris ce que je sais... et que j'aimais tant! Je vous l'ai dit, miss Mary; aussi demain, en faisant tous mes efforts pour

vous satisfaire dans cet examen, je penserai à elle, et c'est pour elle que je serai heureuse de vos louanges, si je les mérite.

Mademoiselle Lawson fut émue jusqu'aux larmes de la délicatesse de ce sentiment si naïvement exprimé, et dit à la jeune fille :

—Je suis certaine d'avance que je serai aussi enchantée de vous que de mademoiselle Lagrange. Bonsoir encore.

— Laissez-moi seulement vous conduire jusqu'au vestibule, miss Mary.

— Oui, mais pas plus loin.

— Vous ne voulez pas absolument que je vous envoie une des femmes de chambre de maman?

—Non, mille grâces, j'ai l'habitude de me servir seule.

— En tous cas, vous préviendrez madame Pivolet, si vous aviez besoin de quelque chose.

— Certainement, mademoiselle, reprit miss Mary.

Et les deux jeunes filles, précédées de la femme de charge, qui portait le bougeoir, traversèrent ainsi plusieurs pièces et arrivèrent dans un vestibule véritablement glacial.

— Vite, vite, rentrez, dit mademoiselle Lawson, en empêchant mademoiselle de Morville de dépasser le seuil de la porte.

— Bonsoir, miss Mary, lui dit-elle en se retirant, bonne nuit! A demain de grand matin, je vous attendrai dans mon cabinet d'études.

— A demain, mademoiselle Alphonsine, répondit miss Lawson, je vous rejoindrai de très-bonne heure.

Puis elle suivit madame Pivolet, monta un large et long escalier, et arriva dans le corridor, où la pluie pénétrait en effet à travers les vitres brisées.

La femme de charge, entrant alors dans le petit salon qui séparait les deux chambres, remit son bougeoir à miss Mary, et lui dit, en lui indiquant la porte de l'une des deux chambres :

— Voici votre appartement, mademoiselle, et lui montrant l'autre porte : Mademoiselle Alphonsine occupait cette chambre voisine de la vôtre du temps de mademoiselle Lagrange, son autre institutrice; mais il paraît que *maintenant* madame ne veut plus que mademoiselle Alphonsine couche ici. Madame préfère garder mademoiselle Alphonsine auprès d'elle; et elle appuya de nouveau sur ce mot, qu'elle répétait pour la seconde fois : *Maintenant*, madame a sans doute ses raisons pour cela. J'ai bien l'honneur de souhaiter le bonsoir à mademoiselle, ajouta madame Pivolet avec une profonde révérence; puis elle sortit, se disant :

— Si demain elle se plaint de sa chambre, je dirai qu'elle s'est trompée et qu'elle a pris une porte pour l'autre; mais c'est égal, elle se souviendra de sa première nuit au château de Morville, cette belle Anglaise, qui m'a fait jeter aux oubliettes!

Et elle s'éloigna après avoir fermé comme par distraction la porte du petit salon.

Miss Mary, son bougeoir à la main, se dirigea vers la porte que la femme de charge lui avait désignée, l'ouvrit, et entra dans la chambre; mais les fenêtres ayant été laissées ouvertes par l'ingénieuse Pivolet, le vent s'engouffra tout à coup dans l'appartement, éteignit la bougie que miss Mary tenait à la main, et elle se trouva dans une profonde obscurité, sentant la pluie, chassée par la bise du dehors, lui fouetter le visage.

X.

La chambre où miss Mary entra était dans une obscurité complète; les fenêtres ouvertes ne laisaient pénétrer qu'à de rares intervalles des lueurs incertaines, qui se glissaient entre de gros nuages pluvieux, courant sur un ciel d'automne.

Le premier mouvement de la jeune institutrice avait été de retourner sur ses pas et de regagner la porte du corridor par lequel madame Pivolet l'avait introduite; mais, comme nous l'avons dit, la femme de charge, dans sa prévoyante vengeance, avait fermé cette porte, et lorsque miss Mary se fut convaincue qu'elle ne pouvait l'ouvrir, elle n'entendit plus aucun bruit au dehors.

Elle n'osait appeler : la cour d'honneur, sur laquelle s'ouvrait la fenêtre de sa chambre, était déserte; miss

Mary fut donc forcée de reconnaître à tâtons les principaux meubles de sa nouvelle habitation, ferma la fenêtre, et après une fervente prière où elle demandait au ciel la force d'accomplir le long sacrifice de dévouement et d'exil qui commençait à partir de ce jour, elle envoya sa pensée, comme un suprême adieu, à ceux qu'elle aimait; puis elle essaya de trouver le repos de cette première nuit entre ces gros draps dont madame Pivolet avait garni son lit.

Six heures du matin venaient de sonner à l'horloge du château. Le jour commençait à poindre. Miss Mary se leva, trouva dans la pièce qui précédait sa chambre son pupitre de voyage; puis, s'enveloppant du mieux qu'elle put dans son manteau, elle commença à écrire en frissonnant de froid, éclairée à peine encore par l'aube d'un jour grisâtre.

Ce n'était pas à Dublin que s'adressait cette première lettre, datée du château de Morville. Nous avons déjà dit qu'après avoir achevé la partie la plus longue de son voyage, elle s'était empressée, aussitôt arrivée à Paris, de rassurer sa mère. La lettre suivante, qu'elle écrivait, était l'accomplissement d'une promesse :

« Cher monsieur Henri.

» C'est de la France que je vous écris; c'est du château de Morville, où je dois probablement passer plusieurs années de ma vie. En vous annonçant la ruine de notre

famille, le naufrage de toutes mes espérances, je vous ai dit que le jour où mon sort serait fixé, je vous écrirais encore; je le fais avec plaisir, parce que j'espère, en vous faisant connaître toute la vérité, vous inspirer plus de courage. Oui, cher monsieur Henri, en vous apprenant que je ne suis pas aussi malheureuse que vous avez pu le craindre, je vous donnerai la pensée de me dire aussi vos *bonheurs;* car enfin, bien que nous ne devions pas partager mutuellement ces *bonheurs,* ils ne nous seront pas tous refusés, et ils n'en seront pas moins vivement sentis.

» Me voici institutrice dans la famille de Morville, demeurant à quelques lieues de Tours. M. de Morville est le frère du consul de France à Dublin, et j'arrive munie de toutes les instructions, de tous les avis que je dois à l'amitié du consul pour mon père. Mon élève, mademoiselle Alphonsine de Morville, est charmante; je n'aurai, si je ne me trompe, qu'à seconder le développement du plus heureux naturel. Son oncle de Dublin l'avait bien jugée; cependant je n'adopte pas ce qu'il me disait en riant : *De toute la maison de mon frère*, me répétait-il souvent, *Alphonsine, votre élève, est peut-être la personne qui aurait le moins besoin d'institutrice...* Dans ces critiques, il y avait plus d'esprit que de justesse.

» M. de Morville est un homme chez qui, tout d'abord, on remarque une charmante bienveillance et les meilleures façons; quoique jeune encore, il doit avoir à peu près quarante-cinq ans, il porte sur ses traits une légère atteinte

de souffrance. Assez souvent, m'a dit le consul qui l'aime de la plus tendre amitié, il éprouve de vives et persistantes douleurs par suite de blessures reçues lors de la guerre d'Espagne et dans plusieurs duels où jamais il ne s'est engagé volontairement. Le mauvais état de sa santé le force souvent à rester dans sa chambre; alors, son unique préoccupation, sa seule crainte, est d'attrister sa famille et de l'empêcher de prendre part à quelques plaisirs assez rares en province; il est impossible, vous l'avouerez, d'avoir un plus aimable défaut. Cependant le frère de M. de Morville lui fait presque un reproche de cette abnégation. Parce qu'il a de la sorte et pour ainsi dire forcé sa femme à aller prendre, sans lui, dans le monde, des distractions un peu frivoles, le consul craint que ce goût de dissipation, entretenu, encouragé par son frère, chez madame de Morville, ne lui fasse souvent à lui une vie bien isolée, bien triste.

» Madame de Morville n'a pas plus de trente-six ans; ses enfants seuls trahissent son âge, car son visage gracieux et enjoué, la fraîcheur que lui donne un léger embonpoint, lui conservent un charme de *seconde* jeunesse qui la rend très-agréable encore; elle fait d'ailleurs bon marché, avec franchise et gaieté, d'une instruction incomplète que son habitude du monde et ses excellentes façons ne laisseraient pas soupçonner. Peut-être, cher monsieur Henri, vous trouveriez qu'elle manque un peu de cette gravité qui sied si bien à une mère de famille;

mais vous êtes sévère, et moi j'ai du penchant à beaucoup accorder à la parfaite bonne grâce.

» Le dernier membre de la famille est un fils, M. Gérard, absent encore pour près d'un an, et que son oncle le consul aime et apprécie presque autant que sa charmante nièce.

» Vous voyez, cher monsieur Henri, combien j'ai de chances, au milieu de si dignes personnes, d'avoir une existence douce et facile, d'obtenir sans peine l'inappréciable plaisir de venir en aide à mon bien-aimé père.

» Je vous ai donné tous ces détails parce que je suis convaincue qu'ils contribueront à alléger la douleur qu'a dû vous apporter ma dernière lettre; cependant, si j'ai voulu moi-même vous annoncer notre séparation, c'est qu'il me semble que toute autre personne vous l'eût apprise d'une façon moins consolante. Je redoute votre réponse; je crains l'expression de vos regrets. Aussi, avant de la recevoir, je m'empresse de vous adresser des nouvelles un peu rassurantes au moins. Lorsque je lirai votre réponse, je me dirai : En ce moment, il est moins malheureux déjà que lorsqu'il a tracé ces lignes que j'ai là sous les yeux.

» Le retour journalier de mes devoirs, la pensée que, chaque mois, j'enverrai à Dublin, dans le modeste logement où sont réunis mon père, ma mère et mes trois sœurs, une lettre qui sera lue en commun, et qu'accompagnera toujours une petite somme que mon père joindra

au fruit de son travail; tout cela, cher monsieur Henri, adoucira, pour vous comme pour moi, la douleur de l'avenir perdu. Grâce à Dieu, le passé nous reste tout entier; son souvenir n'a rien d'amer. Je me rappelle, avec un charme plein de douceur, combien vous avez toujours été bon pour moi; combien tout enfant je vous aimais déjà d'une affection mêlée de respect et de confiance. Vous souvient-il comme vous me faisiez regretter ce que j'avais pu faire de mal, en me félicitant du bien que j'avais réussi à faire?

» Si aujourd'hui je puis, sans trop de crainte, accepter la responsabilité d'une éducation, c'est à vous que je le dois; les progrès que j'ai faits dans l'étude de moi-même et dans les arts, je les dois au désir de vous plaire; quand vous m'aviez serré la main en me disant de votre voix grave et douce : *Mary, je suis content*, je croyais avoir reçu toute ma récompense, et pourtant vous me prépariez une récompense plus douce encore : celle de pouvoir aujourd'hui rendre à mes faibles parents bien-aimés une faible part de ce qu'ils ont fait pour moi. Merci! cher monsieur; excusez, je n'avais jamais pensé à cela, j'en éprouve pour vous quelque chose de plus tendre, de plus respectueux encore. Avec quelle sérénité je vous ouvre mon cœur tout entier!

» Si des projets formés depuis tant d'années sont devenus impossibles, je n'ai pas du moins à vous écrire : *Oubliez-moi! ne nous aimons plus!* Ce qui a été pour

moi, de l'aveu de nos familles, un rêve enchanteur, et pourquoi hésiterais-je à le dire? ce qui a été de l'amour, un saint et profond amour, que les doux et sérieux devoirs de l'épouse devaient consacrer, devient, par la rigueur du sort, une vive et sincère affection de frère et de sœur. Nous aimons-nous moins? aurai-je moins de plaisir à apprendre vos succès, votre avancement, tout ce qui pourra vous rendre plus heureux et moi plus fière? Encouragez-moi donc, vous aussi, dans la voie nouvelle où la Providence m'a conduite, et un jour, lors de votre retour en Europe, si nous nous rencontrons jamais, vous pourrez encore me tendre la main et me dire : *Mary, je suis content!* »

» Adieu, cher monsieur Henry, je suis et je resterai de cœur votre bien sincère et bien affectionnée cousine et amie. »

Miss Mary, pendant qu'elle écrivait cette lettre, avait été glacée par le froid du matin. Souvent elle avait involontairement promené ses regards autour de cette chambre nue et dégarnie, et reporté sa pensée vers des jours autrefois si heureux; plus souvent encore elle avait quitté sa plume pour essuyer ses larmes, cessant alors d'écrire et reprenant courage, afin que sa tristesse ne se révélât pas dans sa lettre à son cousin Henry. Sept heures venaient de sonner; elle se hâta de plier sa lettre qu'elle effleura de ses lèvres. Chaste et tendre adieu d'une âme

pure! Elle regardait, immobile, ce papier qu'elle tenait encore, et qui devait arriver dans des mains qu'elle ne serrerait plus; une larme était tombée sur l'enveloppe et y avait laissé sa trace; miss Mary craignit et désira que ce muet témoignage trahît une douleur qu'elle avait tâché de cacher. La jeune fille fut distraite de l'amertume de sa pensée par un bruit soudain. La clé tourna vivement deux fois dans la serrure de la porte du corridor, puis un pas léger traversa la pièce d'entrée, mais dans une autre direction que celle de la chambre occupée par miss Mary. Elle entendit une porte voisine s'ouvrir, puis une exclamation d'étonnement. Très-surprise, elle se hâta d'aller ouvrir sa porte et elle aperçut Alphonsine, arrêtée sur le seuil de l'appartement, où, la veille, avaient été faits tous les préparatifs recommandés par madame de Morville.

— Mais miss Mary! s'écria Alphonsine, où avez-vous donc passé la nuit?

— Ici, dit l'institutrice en se retournant et en montrant sa chambre.

— Est-ce donc, mon Dieu, bien possible? Suis-je aveugle, ai-je la berlue? exclama une troisième voix, celle de madame Pivolet, qui, avide de jouir de son ouvrage, venait d'apparaître à la porte du corridor. Je suis confondue, foudroyée. Mademoiselle dans cette chambre! Il faut qu'il y ait de la magie là-dessous, comme, par exemple, un tour de gobelet diabolique et gigantesque. Ça c'est vu.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire avec tes tours de

gobelet, reprit Alphonsine avec impatience; mais il est inconcevable, il est désolant que miss Mary ait passé la nuit dans cette chambre, où rien n'avait été préparé pour la recevoir.

— C'est-à-dire, mademoiselle Alphonsine, que je ne peux croire ce que je vois, reprit madame Pivolet. Tenez, je me tâte, je me pince pour me réveiller; car je dois dormir, rêver. Ah! mon Dieu! je suis peut-être somnambule.

— Pivolet, tu es insupportable.

— Comment! mademoiselle, vous ne voulez pas me permettre d'être foudroyée en retrouvant ce matin cette pauvre chère demoiselle dans une chambre qui n'est pas la sienne? Mais figurez-vous donc qu'il n'y avait rien, mais rien de préparé dans cet appartement : pas de bougies, pas de feu, et je me rappelle que la croisée était toute grande ouverte; il pleuvait, il faisait un vent terrible. Ah! pauvre chère demoiselle! Elle a dû avoir joliment froid! Je ne sais même pas s'il y avait des draps au lit. Ah! oui, je me souviens, on y a mis, il y a quelques jours, du gros linge, et tout neuf par-dessus le marché : une véritable *râpe!* Pauvre chère demoiselle! quelle atroce nuit elle a dû passer!

— J'ai peu dormi, en effet, répondit l'institutrice en souriant.

— Miss Mary, que d'excuses j'ai à vous demander! dit Alphonsine d'un ton pénétré en prenant les mains de la

jeune fille. Qu'avez-vous dû penser de ma mère et de moi? Je vous en conjure, ne croyez pas que nous ayons pu, à ce point, manquer d'égards envers vous! Mais, reprit-elle en se retournant vers la nourrice, je me le rappelle maintenant, c'est toi qui t'étais chargée de mener miss Mary à sa chambre... Comment se fait-il?...

— Ah! mademoiselle! s'écria soudain la femme de charge d'une voix si éclatante que les deux jeunes filles en tressaillirent, ah! mademoiselle! j'y suis... je devine... la lumière se fait... c'est un éclair, un véritable éclair, je suis éblouie, aveuglée...

— Mon Dieu, Pivolet, que tu es détestable avec tes cris et tes exagérations! reprit Alphonsine. Explique-toi simplement, et, surtout, sincèrement. Je t'y engage; ma mère serait, avec raison, très-irritée contre toi si ta négligence était cause de la mauvaise nuit que miss Mary vient de passer.

— Je vous en prie, chère Alphonsine, ne parlons plus de cela, dit l'institutrice; il y aura eu quelque malentendu sur la chambre que je devais occuper, voilà tout! Pas un mot de ma petite mésaventure à madame de Morville; je serais aux regrets d'attirer le moindre reproche à votre excellente nourrice.

— Et moi, mademoiselle! s'écria madame Pivolet, je tiens à me laver aux yeux de tous, à paraître blanche comme un cygne... au moins. Je ne veux être noircie d'aucun soupçon pour mon service; je préférerais la

mort; oui, s'il le faut, je porterai ma tête sur le billot! Mais...

— Pivolet, c'est à ma mère que tu auras à répondre.

— Et je répondrai comme Bayard : Sans peur et sans reproche, mademoiselle. Écoutez-moi... voici ce qui est arrivé... suivez bien : Je suis montée ici avec mademoiselle... je passais devant pour l'éclairer... j'étais naturellement en face de mademoiselle... alors je lui ai dit : Voilà, mademoiselle, votre chambre... ici... à gauche. Mademoiselle a cru que je lui parlais de sa gauche, à elle, tandis que je lui parlais de ma gauche, à moi; de sorte que... c'est bien clair, j'espère? un enfant au maillot comprendrait cela... de sorte que mademoiselle, au lieu d'aller à la porte de gauche... de ma gauche à moi... c'est-à-dire de sa gauche à elle... non, de sa droite... c'est-à-dire, si... de sa gauche... ou plutôt, non, de ma droite à moi... est naturellement entrée dans cette chambre... et... voilà.

— Tout s'explique au mieux, reprit l'institutrice en souriant : j'ai tout simplement pris une porte pour l'autre; aussi, je vous le répète, ma chère Alphonsine, je regretterais que ma maladresse pût causer le moindre désagrément à madame Pivolet. Nous ne dirons pas un mot à madame de Morville de cette *nuit terrible!* Nous allons descendre à votre cabinet de travail pour votre examen, et je vous promets d'être aussi attentive à vous écouter, aussi impitoyable à vous reprendre, que si j'avais dormi le mieux du monde.

Ce disant, elle entraîna gaiement son élève à travers le long corridor. Madame Pivolet, en les regardant s'éloigner, marmottait entre ses dents :

— Ah! tu ne te plains pas, la belle Anglaise! ah! tu fais la fière! ah! tu as de la patience! Bon! bon! tu n'es pas au bout de ton rouleau.

XI.

Trois mois environ se sont passés depuis l'arrivée de miss Mary au château de Morville. Le père d'Alphonsine est assis, rêveur, dans un petit salon, attendant l'heure du déjeuner; l'expression de légère souffrance, habituelle à sa physionomie, d'ailleurs si ouverte, s'est compliquée d'une sorte de contrainte lorsqu'il se trouve au milieu de sa famille. Seul, et ne subissant pas cette contrainte (c'est dans un de ces rares moments que nous le présentons au lecteur), M. de Morville semble profondément attristé. Il feuillette machinalement un album et murmure ces mots avec un accent de profonde amertume :

— Est-ce possible? à quarante-cinq ans!... moi, père de famille... moi, homme de cœur et d'honneur, après tout... oui, et je n'y faillirai jamais, à l'honneur... De cela, heureusement, je peux répondre... C'est ma force.

Puis, haussant les épaules, il ajouta :

— Répondre de soi! audacieuse prétention! il y a trois mois, aurais-je eu assez d'indignation, ou plutôt assez de railleries pour celui qui m'eût dit qu'aujourd'hui, à mon âge... Ah! je suis bien coupable ou bien fou; oui, fou peut-être, mais coupable de quoi? Ce secret ne doit-il pas à jamais demeurer enseveli au plus profond de mon cœur? Ah! je mourrais de honte si jamais ma fille, et surtout miss Mary, pouvaient deviner mon secret! Non, non! oh! ce serait la plus terrible punition que le ciel pût m'infliger! Me punir! eh! qu'ai-je fait, grand Dieu! quel est mon crime? Est-ce ma faute si je vois, si j'entends, si j'admire, si je suis reconnaissant? est-ce ma faute si une fatalité terrible me force à cette dangereuse intimité de tous les instants! est-ce ma faute si je vois ma fille, ma fille idolâtrée, grandir en talents, en savoir? si son caractère et son esprit gagnent chaque jour en grâces, en élévation, en délicatesse? Est-ce ma faute si je vois avec ravissement les adorables qualités de mon enfant de plus en plus développées par une influence aussi éclairée, aussi ferme qu'elle est douce et charmante? Puis-je m'empêcher enfin de vouer une vive et tendre reconnaissance à celle-là qui me rend mon cœur de père si heureux, si fier? Non, non, le contraire de ce que je ressens serait une odieuse ingratitude. Non, je ne suis ni fou ni coupable, je suis juste. Non, je n'ai pas à rougir de mes sentiments; je me trompe, je m'abuse sur leur tendance, rien de plus. Ah! c'est le cœur d'un père qui bat dans ma poitrine!

Et à cette pensée, le nuage qui assombrissait les traits de M. de Morville s'éclaircit pendant un moment; mais, retombant bientôt dans son acccablement, le père d'Alphonsine reprit avec un redoublement d'amertume :

— Si ma reconnaissance paternelle est sainte, d'où vient donc qu'elle me pèse comme un remords? Pourquoi chez moi ce trouble, cette réserve, cette gêne, en présence de ma femme et de ma fille? Pourquoi ces rêveries, ces distractions involontaires, que je puis heureusement expliquer par les suites de mon état souvent maladif, dont ma femme et ma fille ignorent depuis tant d'années la gravité, grâce à mes précautions et à mon empire sur moi-même? Pourquoi ce besoin croissant de solitude?... Triste solitude, que je cherche pour y souffrir sans contrainte!... Et cependant je me sens pour ma femme aussi aimant, aussi dévoué que par le passé. Ah! c'est un abîme, un abîme que mon cœur!

M. de Morville, entendant la voix de sa femme, qui entrait en ce moment dans le salon, tressaillit, se leva et tâcha de reprendre sa physionomie habituelle.

— Je vous répète, madame Pivolet, disait madame de Morville à la femme de charge qui la suivait, je vous répète que vous n'avez pas le sens commun, selon votre habitude, et que de pareilles absurdités peuvent amener des résultats déplorables. J'en fais juge M. de Morville.

— Mais, madame, il est inutile de dire à monsieur...

— C'est fort utile, au contraire; car il vous tancera

d'importance pour cette nouvelle extravagance. Il ne vous manquait plus que celle-là!

— De quoi s'agit-il, ma chère Louise? demanda M. de Morville.

— Mon ami, je traversais tout à l'heure la cour de la ferme; je vois madame Pivolet en conférence très-animée avec le père Chênot.

— Le vieux berger?

— Justement; et je l'entends dire à madame Pivolet, qu'il contemplait avec un respectueux ébahissement : « Ainsi, par ce moyen, le sort que l'on a jeté à la mère Chênot sera détruit? — Certainement, et j'en mettrais la main au feu, répond madame Pivolet. »

— Madame... je vais vous expliquer...

— Faites-moi la grâce de me laisser parler, madame Pivolet; je tiens à instruire M. de Morville de cette nouvelle et dangereuse folie.

— Madame... permettez, j'ai ouï dire à ma grand'-mère...

— Taisez-vous! reprit sèchement M. de Morville.

— « De quoi s'agit-il donc, père Chênot? ai-je demandé au vieux berger, reprit madame de Morville. —Figurez-vous, madame, m'a-t-il répondu, que ma pauvre femme est alitée depuis tantôt un an; elle ne peut point bouger; elle serait attachée dans son lit avec des cordes, qu'elle ne *mouverait* pas davantage. Je lui ai donné les drogues que je donne à mes brebis malades... Rien n'y

fait! madame Pivolet m'a demandé tout à l'heure des nouvelles de ma pauvre femme; je lui ai répondu qu'elle avait un mal où l'on ne pouvait rien connaître, puisque je n'y connaissais rien. »

— Alors moi, s'écria impétueusement madame Pivolet, moi, j'ai dit au père Chênot... et je ne m'en cache pas, j'ai le courage de mon opinion, et j'en serais au besoin le martyr, oui, le martyr!...

— Finirez-vous! reprit M. de Morville avec impatience; allez-vous recommencer vos sottes exagérations?

— Monsieur, je n'exagère pas, Dieu m'en garde! Voici tout simplement ce que j'ai dit au vieux berger : « Père Chênot, puisque la mère Chênot est malade d'un mal que personne ne connaît, il se pourrait bien qu'on lui ait jeté un *sort*. Il y a des personnes malfaisantes, qui n'ont pas l'air d'y toucher, qui ne vous connaissent pas, et qui pourtant ont le pouvoir de vous jeter des *sorts;* on les appelle, ces malfaisantes personnes, des sorcières. »

— Comment! s'écria M. de Morville, vous avez été assez absurde ou assez méchante pour mettre de pareilles idées dans l'esprit de ce pauvre homme?

— De grâce, mon ami, reprit madame de Morville, écoute jusqu'au bout. Tu verras à quel point cette nouvelle extravagance pourrait être fâcheuse.

— La vérité, madame, n'est jamais fâcheuse, dit madame Pivolet; j'ai ouï dire à ma grand'mère, la vénérable femme qu'elle était, que sa mère avait vu brûler une vraie

sorcière, d'autant plus scélérate qu'elle était belle. Elle allait, tous les vendredis, au sabbat, à cheval sur un grand manche à balai, à seule fin de pouvoir jeter des *sorts* affreux sur les bêtes et les gens de la contrée, en remercîment de quoi on l'a fait rôtir, cette maudite! et c'était joliment bien fait! Enfin dans ce pays même, oui, monsieur, dans ce pays même où nous sommes, vous le savez comme moi (et cette révélation a été un trait de lumière pour le pauvre père Chênot, qui est un des anciens de la commune)... il y a, touchant le parc, ce n'est pas moi qui invente cela, il y a un étang qui s'appelle encore l'*Étang de la femme fouettée*, autre sorcière à qui l'on a administré cette correction, après lui avoir fait faire deux ou trois bons plongeons dans l'étang pour lui apprendre à jeter des sorts sur les bêtes et sur les gens. C'est de l'histoire, cela, monsieur. J'ai donc dit tout bonnement au père Chênot : « Il faut que quelqu'un ait jeté un sort à la mère Chênot. Vous n'avez qu'une chose à faire : prendre un gros crapaud pendant la pleine lune; lui attacher les pattes de derrière avec sept brins de chanvre; lui planter dans le dos sept épingles en croix; le mettre sur une pelle rouge et faire sept fois le tour de votre cabane, en criant sept fois : *Barrabas!* Vous êtes sûr que la mère Chênot sera délivrée du sort qu'on lui a jeté, et vous la verrez trotter comme un lapin; sinon, c'est qu'on lui aura jeté un sort de premier acabit, et alors nous verrons. »

— En vérité, cette créature ne sait qu'inventer pour se rendre de plus en plus insupportable? s'écria M. de Morville en regardant sa femme.

Puis, se retournant vers madame Pivolet :

— Vous voulez donc lasser ma patience? Vous voulez donc absolument que je vous chasse de cette maison?

— Me chasser! m'exiler à l'étranger! Mon Dieu! parce que, par bon cœur, je tâche de guérir la pauvre mère Chênot!

— Sortez! s'écria M. de Morville, sortez! Vous êtes une misérable folle! Allez à l'instant dire à Jacques de monter à cheval; il se rendra au bourg et priera le médecin de venir ici. Je lui dirai votre nouvelle extravagance, afin qu'en allant visiter cette pauvre femme, qu'il soignera désormais, il la rassure, ainsi que son mari, et lui démontre, en la guérissant, la sottise de vos impostures.

— Monsieur, en mon âme et conscience, je crois que le docteur y perdra son latin, tandis qu'un gros crapaud...

M. de Morville interrompit madame Pivolet en lui indiquant la porte d'un geste si impérieux que la femme de charge s'esquiva promptement.

— Tu as raison, Louise, reprit M. de Morville, rien de plus dangereux que de répandre de telles absurdités dans ces esprits ignorants et crédules. Il en peut résulter des colères d'un aveuglement brutal.

— Heureusement, tu as pris un excellent moyen de couper court à ces extravagances. Notre médecin, par la guérison de cette pauvre femme, fera justice des stupides imaginations de la Pivolet. Allons, mon ami, que cette nouvelle divagation de cette folle ne t'affecte pas outre mesure. Tu sembles soucieux?

— Non, mais cette folle m'impatiente, m'irrite au dernier point, et je ne sais qui me tient, de me débarrasser d'elle.

— Au fond, elle est bonne femme et très-fidèle; elle adore Alphonsine, et notre chère enfant la regretterait. Ne pensons donc plus à cela, et tiens, ajouta en souriant madame de Morville, au risque de te paraître *un peu Pivolet*, ou de chercher à l'excuser, je t'avouerai tout bas que je suis presque comme elle. Oui, moi-même, je crois aux magiciennes!

— Que veux-tu dire?

— Oh! mais aux bonnes magiciennes! ou, si tu le préfères, et c'est moins vulgaire, je crois aux bons génies, aux bons anges.

— Aux bons anges?

— Miss Mary, par exemple.

— Eh bien, Louise?

— N'est-ce pas un bon génie, un bon ange, une bonne magicienne enfin? Ne m'a-t-elle pas jeté un *sort*? N'a-t-elle pas fait de moi, autrefois mère jalouse, la mère la plus raisonnable, la plus sage que tu connaisses? Certai-

nement, car depuis que nous avons le bonheur d'avoir auprès de nous cette charmante jeune personne, m'as-tu vue une fois, une seule fois, me montrer jalouse de l'affection toujours croissante qu'Alphonsine lui témoigne? me montrer jalouse, toujours pour Alphonsine, de la rare beauté de miss Mary? En un mot, sauf un petit retour de mauvaise humeur à propos de la manière dont ton oncle impitoyable a fait recevoir à la Botardière notre pauvre Alphonsine, qui était allée lui souhaiter sa fête, m'as-tu entendue faire la moindre allusion à la perte de cet héritage... perte considérable pour nos enfants, après tout? Non, n'est-ce pas? Aussi te dis-je que miss Mary m'a ensorcelée! C'est le bon génie de la maison... je ne me reconnais plus moi-même. Ses talents si remarquables, dont je craignais d'être envieuse, je les admire, je les aime, parce que notre fille en profite merveilleusement; car, en vérité, mon ami, avoue-le, les progrès d'Alphonsine en toutes choses sont extraordinaires, inconcevables.

— Inconcevables.

— Comme tu dis cela froidement!

— Mais non.

— Mais si, et à ce propos, mon ami, je ne te trouve pas juste envers miss Mary.

— Moi?

— Oui, depuis quelque temps, tu sembles contraint, gêné en sa présence.

— Pas le moins du monde.

— Oh! j'ai de bons yeux. Enfin, lorsque nous la voyons dessiner, ou que nous l'entendons chanter, lors des leçons qu'elle donne à Alphonsine, il n'y a que moi, et cette chère enfant, il faut lui rendre cette justice, il n'y a que nous deux qui trouvions toujours à louanger miss Mary. Toi, tu restes dans ton coin, applaudissant seulement du bout des lèvres.

— C'est que je crains, ma chère Louise, connaissant miss Mary d'une extrême modestie, de l'embarrasser par mes louanges.

— Elle doit alors nous trouver, Alphonsine et moi, bien mal élevées, reprit en riant madame de Morville, car nos éloges ne tarissent pas.

— Il y a, tu le comprends, chère amie, une certaine différence entre des éloges donnés par des femmes et des éloges donnés... par un homme...

— Un homme! reprit madame de Morville en riant aux éclats. Est-ce que tu es un homme pour miss Mary!... Est-ce qu'un père est un homme?

M. de Morville rougit malgré lui; il allait répondre avec un redoublement d'embarras, lorsqu'Alphonsine entra dans le salon, tenant à la main plusieurs lettres.

— Le facteur! reprit gaîment Alphonsine en distribuant tour à tour les lettres qu'elle tenait à la main : une pour toi, maman... elle est timbrée de Saint-Cyr... C'est sans doute de la part de madame de Noirfeuille. Une de

Paris, pour toi, mon père... Une autre, encore de Paris... Mais celle-là, je la garde; elle est de mon cher et gentil frère Gérard... Celle-ci, encore pour toi, mon père... elle vient du château de la Botardière... Mon oncle t'exprime, sans doute, son regret de ne s'être pas trouvé chez lui lorsque je me suis présentée pour lui souhaiter sa fête. Enfin, cette dernière lettre d'Angleterre est pour miss Mary; je cours la lui porter... Elle est toujours si heureuse de recevoir des nouvelles de sa famille! Puis je lirai ma lettre... Ce cher Gérard, qu'il est gentil de m'avoir écrit!

Et Alphonsine courut en hâte rejoindre son institutrice pour lui remettre la lettre d'Angleterre.

M. et madame de Morville suivirent des yeux la course légère de leur fille. Lorsqu'elle eut disparu, M. de Morville, rompant le cachet de la lettre timbrée de la Botardière, dit à sa femme :

— Voyons comment mon oncle explique et excuse son cruel manque d'égards envers Alphonsine, qui accomplissait un devoir en se rendant près de lui le jour de sa fête.

Et M. de Morville lut ce qui suit :

« Mon neveu (vous pensez bien que ces mots ne sont là que de par votre droit de naissance, puisque je ne puis malheureusement faire que vous ne soyez pas le fils de ma sœur), je ne vais pas chez vous, parce que chez vous je rencontrerais :

» 1° Une *insulte vivante* (l'aventurière de qui les go-

delureaux, pendant ce damné voyage, ont osé faire de mes cheveux blancs et du noble nom de la Botardière un sujet d'insolente risée);

» 2° Parce que chez vous je rencontrerais un *danger* (ce Robert qui, par ses indécentes fusillades, a effrayé *Ronceveaux* dans la malicieuse préméditation de me faire casser le cou).

» Sachez donc bien, mon neveu, qu'en vous privant de ma présence, je n'ai pas du tout voulu vous engager, vous ou les vôtres, à venir chez moi; si vous vous étiez présenté, j'avais donné l'ordre de ne pas vous recevoir. Il y aurait du moins quelque courage de votre part à venir affronter ce refus; vous avez mieux aimé envoyer votre fille (que la coureuse en question a sans doute déjà complétement pervertie) pour me pateliner, sous le prétexte de fêter en ma personne *saint Joséphin,* mon patron, mais dans le but réel et insidieux de flairer mon héritage.

» Je ne vous cache pas que je suis révolté de ces circonvolutions intéressées autour de ma personne. La loi a des noms pour prévoir et punir lesdites circonvolutions hypocrites à l'endroit des parents riches. Je vous avertis, d'ailleurs, que j'ai fait mon testament : il commence par ces mots :

« *Je déshérite mon neveu Adolphe de Morville, ses* » *hoirs et ayants-droit, de tout ce que la loi me permet*

» *de leur ôter, déclarant d'avance que si, par un co-*
» *dicile subséquent, je venais à lui léguer quelque*
» *chose, ce legs serait nul de plein droit, ne pouvant être*
» *que l'effet des manœuvres que le code définit* CAPTA-
» TION. »

» *N. B.* Je vous préviens encore qu'aux vacances prochaines, je défends à Gérard, dont je connais les habitudes braconnières et peu respectueuses (tel père, tel fils), de chasser sur mes terres; mes gardes ont reçu les ordres les plus sévères à cet effet; je n'entends point du tout que, sous prétexte de *népotisme*, on insulte à mes cheveux blancs, en tuant mes perdreaux et mes lièvres.

» Adieu. Je continue à être (contre mon gré) votre oncle,

» ODOARD-JOSÉPHIN DE LA BOTARDIÈRE.»

M. de Morville jeta la lettre sur la table en disant :

—Heureusement, tout cela est assez ridicule pour n'être pas affreux; espérons que nos autres lettres nous feront oublier ce triste bourru.

M. et madame de Morville décachetèrent chacun la lettre qui lui était adressée. Madame de Morville, après avoir lu la siennè, qui n'était qu'un simple billet, resta pensive, tandis que son mari achevait de son côté sa lecture.

Lorsqu'il eut terminé, sa femme s'approcha de lui :

— Mon ami, lui dit-elle, Alphonsine avait raison; cette lettre est de madame de Noirfeuille; c'est une invitation : il doit y avoir à Saint-Cyr, à la fin de la semaine, grande chasse à courre, comédie, bal; trois jours entiers qui ne seront qu'une suite de divertissements et de fêtes.

— Eh bien! Louise, il faut y aller.

— Sans toi?

— Tu sais que l'automne n'est jamais très-favorable à ma santé. Aussi, dans cette saison, je crains toujours un déplacement, un changement d'habitudes.

— Mon ami, j'y suis bien décidée, je ne veux plus aller seule dans le monde, chez nos voisins. C'était bon du temps de ma jalousie contre cette pauvre mademoiselle Lagrange, je cherchais à m'étourdir; mais aujourd'hui je suis si complétement heureuse, que je n'ai plus besoin de distractions.

— Louise, veux-tu me laisser le regret de te priver de plaisirs que tu aimes, d'entretenir avec des parents, des amis, des relations qu'une retraite absolue refroidit toujours quand elle ne les détruit pas? Mon amie, je t'en prie, tu m'épargneras un chagrin en allant, chez madame de Noirfeuille, passer ces trois journées auxquelles j'assisterai ensuite par les récits.

— Écoute, mon ami : depuis le départ de mademoiselle Lagrange, Alphonsine couche près de moi; chaque soir

je rentre en possession de ma fille : c'est ainsi que, le bon génie de miss Mary aidant, car elle a été au moins autant mon institutrice que celle d'Alphonsine, je me suis guérie de ma jalousie. Aussi, m'en coûterait-il trop de me séparer de ma chère enfant.

— Il ne s'agit que d'une séparation de trois jours. Pendant son absence, Alphonsine reprendra son ancienne chambre près de miss Mary.

— Vraiment, je préférerais ne pas aller à cette fête.

— Louise, n'exagérons rien! Il y a trois mois, quand tu ne voulais plus d'institutrice entre ta fille et toi, je cédais à ton désir, malgré moi, certain que la tâche dont tu voulais te charger serait au-dessus de tes forces. Heureusement, miss Mary est venue. Depuis trois mois, tu n'as pas un seul jour quitté ta fille; aujourd'hui, le monde, dont tu es si aimée, te réclame. Pourquoi refuser cette invitation?

— Tu veux que je l'accepte! dit en riant madame de Morville, prends garde! je suis capable de m'amuser beaucoup à Noirfeuille. Tu sais avec quelle cordialité nous y sommes toujours reçus.

— Et c'est pour cela que je te prie, et qu'au besoin, ajouta M. de Morville en souriant, je t'ordonne de ne pas manquer cette occasion de te divertir un peu.

— Tu le veux?

— Je l'exige.

— J'obéirai, *tyran* que tu es! Mais quelle est cette

lettre que tu viens de lire, et dont tu ne parais pas satisfait?

— C'est presqu'une mauvaise nouvelle à t'apprendre.

— Quoi donc?

— Un projet dont nous avions souvent et depuis longtemps espéré la réussite.

— Ce projet de mariage avec M. de Favrolle?

— Il faut y renoncer.

— Ce serait regrettable. Mais quelle est la cause de ce changement.

— Tiens, lis.

Madame de Morville prit la lettre et regarda avec un empressement inquiet la signature; elle était de M. de Favrolle, ancien colonel du régiment où avait servi M. de Morville.

— Est-il donc arrivé quelque malheur dans cette famille, mon ami!

— Non, grâce au ciel! Mais lis.

Madame de Morville lut à mi-voix la lettre qui suit :

« Mon vieux camarade, je n'écris ni souvent ni longuement, tu le sais; le plus beau modèle d'éloquence m'a toujours paru le rapport d'un chef de poste qui écrit sur sa feuille : *Néant;* mais, malgré mes principes de rhétorique et ma paresse, je t'écrirai au moins une page. Tu vas voir qu'entre gens d'honneur, la chose en vaut la peine.

» Te rappelles-tu un de ces châteaux en Espagne comme en font ces bons hommes de pères? *Tu as un fils? Tu as une fille? Marions-les. Ça va!*

» Eh bien, pas du tout, mon vieux camarade, *ça ne va plus!* Voici la seconde fois que mon diable de Théodore me désoriente complétement. Autrefois il n'avait pas voulu entrer à l'école militaire. Pour lui, enfant de la balle, c'était pourtant une assez belle carrière que l'état d'officier. Enfin, j'ai pris mon parti, réfléchissant qu'après tout, mon fils resterait près de moi. D'ailleurs il n'était pas oisif : il aimait les arts; il barbouillait des paysages, des figures, et de plus il était gai comme un *rapin;* j'aimais tout ça. Il m'a demandé, il y a un an, à aller étudier l'école hollandaise avec un de ses camarades; rien de mieux. Mais à son retour, quel désappointement! Je crois, le diable m'emporte, que l'on m'a changé mon fils en Hollande; je ne le reconnais plus! Il ne rit plus, il ne parle plus, et, du soir au matin, il charbonne des têtes de femme, sous prétexte de *Vénus,* de *Diane* et autres divinités. J'ai tort de dire des têtes, c'est toujours la même figure : aujourd'hui de face, demain de profil, après-demain de trois-quarts, et ainsi de suite. Il n'en sort pas; je ne peux pas dire qu'elle soit laide, cette tête, tant s'en faut. Mais elle finit par me devenir insupportable. En un mot, je crois ce garçon amoureux fou : de qui? me demanderas-tu, mon vieux camarade. A cela, je te répondrai qu'un de ses amis m'a affirmé que le malheureux, à son retour de Hollande, s'était affolé d'une grisette du quartier latin. Tu comprends que là-dessus, j'ai fait à mon fils de la morale de régiment, je l'ai trouvé muet

comme un tambour crevé; j'ai voulu opérer une habile diversion en lui parlant de nos projets de mariage avec ta fille. Pitoyable manœuvre, mon vieux camarade! repoussé avec une horrible perte! Il s'est barricadé dans un refus inabordable et insurmontable.

» Or, je me vois forcé de te donner avis de ma déroute, afin que tu disposes de ta fille. Décidément, elle mérite mieux que mon maniaque! Il y a des instants où, vraiment, je l'enverrais à tous les diables, si ce n'était au fond le meilleur garçon du monde, et si, malgré moi, je n'avais pitié de lui en le voyant si triste et si changé. Ainsi donc, il nous faut renoncer, mon vieux camarade, à l'espoir d'être tous deux grands-pères le même jour; c'est dommage! ça m'aurait amusé de t'embrasser, en te disant : *Grand papa!*

» Adieu! il faut que je t'aime beaucoup et que je sois fièrement honteux de mon fils pour t'avoir dévidé un pareil écheveau. Si par hasard tu avais parlé de moi à ta femme, dis-lui que je suis son très-humble serviteur. Donne-moi ta main, je la secoue comme un vieux de la Bidassoa. »

— Tu le vois, reprit M. de Morville, il nous faut renoncer à ce mariage, et j'en suis désolé.

— Cette rupture est sans doute regrettable, mon ami. Cependant, je m'en console presque en songeant qu'après des projets arrêtés, nous aurions pu, en suite de quelques entrevues du fils de M. de Favrolle et d'Alphonsine,

nous trouver dans une position plus désagréable encore.

— Comment cela?

— Est-ce que tu n'aurais pas pu être obligé d'écrire à M. de Favrolle : « Décidément, mon cher ami, ton fils ne plaît pas à ma fille, et comme le bonheur d'Alphonsine doit passer avant tout, je te prie de rappeler Théodore et de supposer que nous n'avons jamais souri à ce mariage.» Aurais-tu préféré que la rupture vînt de notre part?

—Non, reprit M. de Morville en réfléchissant; et peut-être vaut-il mieux que les choses se soient ainsi passées.

Nous laisserons madame de Morville achever de consoler son mari de cette contrariété, et nous suivrons Alphonsine, qui va lire la lettre de Gérard, ce jeune frère, rhétoricien de Louis-le-Grand, que nous ne connaissons pas encore. La correspondance de ces deux jeunes gens était un naïf échange de leurs sentiments, et se bornait aux nouvelles du cercle étroit au milieu duquel ils vivaient, l'un au collége, l'autre au château de Morville.

. . . . . .

«...Réellement, ma chère Alphonsine, écrivait Gérard, tu me fais envie avec ta gaieté folle qui s'amuse de tout; je n'aurais jamais cru que la seule année qui sépare nos naissances pût amener un jour tant de différence dans nos manières de voir. Tu en es encore à de vrais enfantillages, tandis que la raison me vient chaque jour; et chaque jour ma pensée m'emporte bien loin du collége. Au milieu de ces devoirs insipides, des grandes phrases cal-

qués sur les auteurs des temps passés qui ne m'inspirent qu'un médiocre enthousiasme, je songe presque malgré moi à l'avenir, à la position que je prendrai dans le monde. Il y a quelque chose en moi qui devient de plus en plus discordant avec ce qu'on dit, avec ce qu'on fait ici; les jeux auxquels je me livrais avec passion me font pitié; je passerais mes récréations tout seul, si, de temps en temps, je ne prenais part à des entretiens sérieux qu'ont entre eux quelques élèves de philosophie (j'entrerai l'année prochaine en philosophie). Excuse cette parenthèse à la... *la Labotardière.*

» Tu es bien heureuse, toi, Alphonsine, avec ta miss Mary, qui donne tant d'intérêt à tes travaux! Moi, je ne trouve, parmi nos professeurs et nos maîtres, personne qui puisse lui être comparé; combien je serais curieux de la connaître! Ne t'imagine pas, cependant, que je croie à la ressemblance du portrait que tu me traces d'elle; dans tes lettres, il y a toute l'exagération d'une *petite fille* enthousiaste de sa maîtresse d'école; tu ne connais qu'elle, et faute d'avoir réfléchi sur le monde, tu la doues de toutes les perfections; du reste, je jugerai de tout cela par moi-même, et nous verrons bien!... Tu devrais décider notre bon père à ne pas me laisser ici toute l'année; il me semble que sous la direction de mon père, et avec le secours de sa bibliothèque, je travaillerais plus fructueusement qu'au collége; tâche donc que l'on me rappelle près de vous le plus tôt possible.

» Embrasse bien pour moi mon père et ma mère, et dis bonjour à Pivolet. Mon grand oncle la Botardière *rage*-t-il toujours?

» P. S. Tu ne te moqueras plus de ma voix rauque qui ne pouvait ni monter ni descendre : mon maître m'a déclaré que j'avais un franc *baryton* et que je pourrais chanter les parties écrites pour Tamburini.»

Alphonsine fit peu attention à la teinte mélancolique qui commençait à poindre dans la correspondance de son frère; elle prit seulement note des partitions qu'elle devait demander à Paris, se faisant une joie de pouvoir bientôt chanter avec Gérard.

Nous achèverons d'épuiser la correspondance apportée ce jour-là au château de Morville, en allant dans la chambre de miss Mary.

Elle est assise près de sa table à écrire, son beau front appuyé sur ses deux mains. Elle regarde une lettre ouverte placée sur son bureau. Elle pleure silencieusement.

Cette lettre de Henry Douglas, alors dans l'Inde, où il servait comme officier d'artillerie, a été envoyée par lui à madame Lawson; celle-ci, respectant la correspondance des deux fiancés, a envoyé à sa fille cette missive, qui s'est ainsi croisée avec celle que miss Mary, le lendemain de son arrivée au château de Morville, avait écrite à Henry Douglas.

Tel est le contenu de cette lettre :

« Chère miss Mary, votre lettre m'a cruellement affligé. Quoi! votre digne et honoré père a été obligé de vendre *Lawson-Cottage*, où je vous ai vue si heureuse, et d'occuper un modeste emploi pour faire vivre sa famille! Au moment où il touchait à l'âge du repos, le voici donc forcé de chercher ses seules ressources dans un travail insuffisant peut-être aux besoins de ceux qu'il aime et qu'il doit protéger!

» Votre détermination d'accepter les fonctions d'institutrice pour venir de votre côté en aide à votre famille m'a profondément touché; c'est une courageuse pensée, j'ai reconnu là votre cœur et votre caractère. Cette fois encore, je vous dis du fond de l'âme : *Miss Mary, je suis content, je suis fier de vous!*

» Cependant, je dois vous parler avec mon habituelle sincérité, chère miss Mary. C'est une position très-délicate que celle d'une *institutrice*, lorsqu'elle réunit, comme vous, les charmes de la figure à ceux de l'esprit et des talents.

» A Dieu ne plaise que je veuille vous effrayer, vous décourager! mais je vous dois la vérité. Certain de votre fermeté, de votre droiture, je vous signale les écueils, vous les éviterez quand vous les connaîtrez. J'ignore encore quelles sont les personnes auprès desquelles vous êtes appelée à vivre : votre première lettre me renseignera sans doute sur ce point. Quoi qu'il en soit, et sans préjuger ce qui ne serait qu'une rare et providentielle exception, je vous dois dire d'avance, chère miss Mary,

quelles sont, *ordinairement*, les conséquences de la situation toute particulière où se trouve l'institutrice au milieu de la famille où elle est admise; je me fais, en cette occasion, *pessimiste;* vous devinez pourquoi.

» L'un des dangers de votre nouvelle position, qui vous semblera puéril et me semble à moi fort grave, est celui-ci :

» Vous aurez sans doute à vivre entre la jalousie des serviteurs de la maison et, sinon le dédain, du moins la supériorité relative des maîtres; les premiers, ne comprenant pas alors vos mérites, se révolteront du service qu'on leur impose à votre égard, quand vous n'avez pas le droit de les commander, c'est-à-dire de les payer. Les maîtres, s'ils vous reconnaissent des qualités brillantes, en feront montre avec orgueil, sans vous accorder un degré de plus de considération : ils vous croiront suffisamment rémunérée par vos appointements; je redouterais peut-être davantage pour vous l'animosité des serviteurs que la fierté des maîtres : *il n'est pas de petits ennemis;* puis il est des humiliations incessantes, mais parties de si bas, que l'on est obligé de les souffrir en silence, si douloureuses qu'elles soient.

» Digne sans hauteur, affectueuse sans familiarité, réservée sans froideur, tenez-vous donc strictement renfermée dans l'accomplissement rigoureux de vos devoirs; isolez-vous d'abord prudemment au milieu de la famille où vous entrerez; votre franchise et votre bonté vous por-

teraient, dès les premiers jours, à la considérer comme votre propre famille : vous pourriez éprouver des mécomptes cruels pour un cœur comme le vôtre.

» Cette défiance est pénible, je le sais; elle créera une sorte de vide autour de vous, mais elle est nécessaire.

» Si enfin, pour comble de malheur, vous ne vous sentiez pas prise d'une grande tendresse pour l'enfant qui vous sera confiée, si les douceurs de cette maternité intellectuelle ne compensaient pas les mille contrariétés, les amers chagrins que vous aurez peut-être à subir, n'hésitez pas, chère miss Mary, quittez une maison où vous seriez entrée sous de si tristes auspices; votre existence deviendrait insupportable.

» Il est un autre grave danger que je dois aussi vous signaler : à moins que la mère de votre élève n'ait pas d'autre enfant, et qu'elle soit veuve, vous devrez vivre dans l'intimité d'une famille, peut-être nombreuse; vous aurez alors des relations journalières avec les parents de la jeune fille à qui vous consacrerez vos soins. Il n'est pas impossible que quelques-uns de ces hommes, spéculant sur votre isolement, au milieu d'un monde où vous serez toujours traitée en étrangère, vous regardent comme une proie dévolue à leurs caprices par l'abandon ou par l'ennui où ils vous croiront plongée; ils ne s'inquiéteront pas de savoir si votre foi est promise, si votre cœur est pur, ils vous verront seule, sans appui; ils se plairont à vous supposer navrée de l'infériorité de votre condition; ils s'i-

magineront faire une *œuvre charitable* en vous offrant pour consolations leurs hommages séducteurs; peut-être même, s'ils sont plus pervertis encore, régleront-ils leur audace sur la triste nécessité où vous êtes de garder une place que vous perdriez en révélant leurs poursuites!

» Tels peuvent être les dangers de votre nouvelle situation, chère miss Mary. Je n'ai pas craint de rembrunir le tableau, voici pourquoi :

» Si vous avez le bonheur de rencontrer une famille capable de vous apprécier, pauvre chère âme, et il est de ces cœurs d'élite, votre reconnaissance pour eux sera d'autant plus vive que vos appréhensions auront été plus grandes.

» Si, au contraire, vous devez être exposée à d'indignes obsessions, vous serez du moins prévenue des périls que je vous signale, et votre ignorance des mauvaises passions du monde vous eût caché le danger peut-être jusqu'au jour où votre fierté eût été profondément blessée.

» Maintenant, chère miss Mary, quelques mots sur ce qui me regarde; je me crois, je me sens aussi engagé envers vous, aujourd'hui que la ruine a frappé sir Robert Lawson, votre père, que lorsqu'il possédait *Lawson-Cottage* et ses belles prairies. Notre mariage est convenu entre nos parents; nous sommes fiancés. Rien n'est changé dans ma résolution, rien ne doit être changé dans la vôtre. J'honore trop mon père pour me permettre seulement de supposer qu'il voie maintenant le moindre obstacle à

notre union. J'ai toujours respecté son autorité, parce qu'il m'a toujours commandé ce qui était juste; je suis encore tout prêt à lui obéir avec joie, lorsqu'il me dira : Mon fils Henry, épousez la fille de cet honnête homme qui a sacrifié sa fortune à l'amitié et à l'honneur; soyez fier d'entrer dans une si noble famille!

» Mon père m'a commandé de ne retourner en Europe que lorsque j'aurais le grade de commandant d'artillerie. Je reste ici afin de mériter cet avancement; dès que je l'aurai obtenu, j'irai demander à votre père l'autorisation d'aller vous chercher dans la famille où vous serez institutrice.

» Ne tombez donc plus dans cette faute de raisonnement dont je suis étonné, sachant la solidité de votre esprit : ne croyez donc plus qu'un *honnête homme*, fiancé d'une *honnête jeune fille* qu'il aime non moins tendrement qu'il en est aimé, puisse jamais reprendre son engagement, sous ce misérable prétexte : *qu'elle est devenue pauvre*.

» Adieu, Mary, je vous aime.

» HENRY DOUGLAS. »

— Pauvre Henry! pensait miss Mary, quelles auront été sa surprise et sa joie en recevant ma lettre où je tâchais de lui peindre l'excellente famille auprès de laquelle je vis depuis trois mois! Combien il reconnaîtra l'injustice de ses appréhensions! Ah! pour combler son bonheur,

je veux, aujourd'hui même, lui écrire : « Soyez content, cher monsieur Henry, les heureuses espérances de ma première lettre ont été réalisées, dépassées! L'on m'entoure ici des plus tendres égards, des soins les plus délicats. Chacun s'efforce de me faire oublier que je suis une étrangère dans la famille. Monsieur de Morville, sa femme, sa fille, sont pour moi des parents, des amis. »

— Seulement, ajouta l'institutrice en soupirant, je ne lui dirai pas, à ce cher Henry, que son excellent jugement ne pouvait complétement s'égarer. Hélas! il y a beaucoup de vrai dans ce qu'il redoutait pour moi de l'animosité de certains serviteurs contre la pauvre institutrice! Mais Henry, ainsi que tous ceux qui m'aiment, doivent toujours ignorer les larmes amères que je verse souvent ici en secret. Non, il n'est pas de *petits ennemis*, une basse et aveugle méchanceté peut à la longue rendre insupportable une vie en apparence aussi paisible qu'heureuse!

FIN DU PREMIER VOLUME.

Nouvelles Publications :

GEORGE SAND.

Le Château des Désertes, 1.

DE LAMARTINE.

Le Tailleur de Pierres de Saint-Point, 2 v.

ÉLIE BERTHET

Le Val-Perdu, 1.

C. DICKENS.

Souvenirs de Jeunesse, 6 v.

ALEX. DUMAS.

Dieu dispose, 1 à 7 (parus).
La Colombe, 1.
Mémoires de Talma, 1 à 3.
La Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9.
Le Collier de la Reine, 7.
Ange Pitou. (suite).
Louis XV, 5.
Louis XVI, 5.
Les Mille et un Fantômes, 6.
La Régence, 2.
Vicomte de Bragelonne, 18.

A. DUMAS FILS.

Diane de Lys, 1.

PAUL DE KOCK.

Une Gaillarde, 5.
Cerisette, 4.

HENRI DE KOCK.

Brin-d'Amour, 2.

X. DE MONTÉPIN.

Confessions d'un Bohême, 4.
Le Loup noir, 2.

MONSELET.

Les Chemises rouges, 4.

H. MURGER.

Scènes de la vie de Jeunesse Parisienne.

DE LA LANDELLE.

Le Toréador, 1.

COMTESSE D'ARBOUVILLE.

Christine, 1.

EUGÈNE SUE.

Miss Mary, ou l'Institutrice, 1 v. (paru).
La Bonne Aventure, 4.
Les Enfants de l'Amour, 3.
Les Mystères du Peuple, 1 à 12 (parus).
Les Sept Péchés Capitaux.
» l'Orgueil, 3.
» l'Envie, 3.
» la Colère, 2.
» la Luxure, 2.
» la Paresse, 1.

MÉRY.

Les Confessions de Marion Delorme, 4.
André Chénier, 3.

PAUL FÉVAL.

Les Belles-de-Nuit, 7.

TH. GAUTHIER.

Jean et Jeannette, 1.

É. BERTHET.

La Roche tremblante, 1.

M. AYCARD.

Madame de Linant, 3.

B. CONSTANT.

Adolphe, 1.